

SOCIALISME

NUMEROS
226-227
 Trente-huitième année

Sommaire

- Pascal DELWIT**, assistant chargé de recherche à l'Institut d'études européennes de l'U.L.B.
- Anne MORELLI**, chargée de cours à l'U.L.B.
- Victor Serge : vie et œuvre d'un révolutionnaire.** 265
- Pierre BROUE**, docteur es Lettres (histoire). Professeur émérite à l'Université des Sciences Sociales de Grenoble.
- Introduction au colloque - L'opposition comme force d'idées: Victor Serge, de la bande à Bonnot à Trotsky.** 267
- Philippe DESTATTE**, directeur du Centre d'Histoire de la Wallonie et du Mouvement wallon (Liège).
- L'émigration russe antitsariste en Belgique.** 273
- Michel HAINAUT**, secrétaire du Cercle d'Histoire locale d'Ixelles.
- Sur les traces de Victor Serge à Bruxelles.** 279
- Luc NEMETH**, docteur en histoire contemporaine de Paris VII.
- Victor Serge et les anarchistes.** 282
- Jean-Marie NEYTS**, licencié en journalisme U.L.B., fondateur de l'« Alliance libertaire ».
- Victor Serge et les anarchistes en Belgique avant 1914.** 291
- Yves PAGES**, doctorat à l'Université de Paris VII.
- Les premières armes de la critique : retour aux sources de l'individualisme anarchiste de Victor Serge, dit « Le Rétif ».** 299
- Suzi WEISSMAN**, professeur à l'Otis Parsons Art Institute de Los Angeles.
- Serge Reflects on Stalinism.** 311

Nicole RACINE , directeur de recherche à la Fondation nationale des sciences politiques (Paris).	
Correspondances autour de l'affaire Victor Serge (1931-1936).	328
Guy DESOLRE , chargé de conférences à l'Institut du Travail de l'U.L.B.	
Victor Serge, Léon Trotsky et la IV^e Internationale (1935-1940).	337
Gabriel THOVERON , professeur et Secrétaire général de l'Institut de Sociologie de l'U.L.B.	
Ce que je dois à Victor Serge.	355
Pelai PAGES , chercheur au Centre d'investigation des mouvements sociaux. Université de Barcelone.	
Victor Serge et l'Espagne (1936-1939).	357
Jean RIERE , éditeur et biographe de Serge. Responsable de l'association « Les amis de Victor Serge » et du <i>Cahiers Victor Serge</i> .	
Victor Serge et la presse belge (1936-1940).	367
Michel GRAULICH , directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (5 ^e section) de Paris.	
Le « couple » Kibaltchitch et la civilisation mexicaine.	380
Ian BIRCHALL , professeur de français et d'histoire des idées au Middlesex Polytechnic (G.B.).	
Victor Serge et la culture prolétarienne.	388
Paul ARON , chercheur qualifié F.N.R.S.-U.L.B.	
Victor Serge et Charles Plisnier.	402
Richard GREEMAN , professeur associé au Département de français de l'Université d'Artford (U.S.A.).	
Victor Serge et le roman révolutionnaire.	408
Alain CUENOT , docteur en histoire contemporaine de l'Université de Besançon.	
La contribution de Victor Serge à <i>Clarté</i> (1921-1928).	422
Philip SPENCER , chargé de cours en sciences politiques au Kingston Polytechnic (G.B.).	
Victor Serge et le léninisme libertaire.	432
John MANSON , professeur émérite, Castle Douglas (G.B.).	
Victor Serge's <i>Carnets</i>.	445
Bill MARSCHALL , maître assistant à la section de français de l'Université de Southampton (G.B.).	
Victor Serge et « la pensée 68 ».	455
Mateo ALALUF , chargé de cours à l'U.L.B.	
Victor Serge ou le socialisme en exil.	462
Jean RIERE , éditeur et biographe de Serge. Responsable de l'association « Les amis de Victor Serge » et des <i>Cahiers Victor Serge</i> .	
Bibliographie choisie	471

Victor Serge : vie et œuvre d'un révolutionnaire

par Pascal DELWIT
et Anne MORELLI *

Du 21 au 23 mars 1991, s'est tenu à l'Université libre de Bruxelles un Colloque international et pluridisciplinaire consacré à l'œuvre politique et littéraire de Victor Serge. Le groupe d'histoire et de sociologie du communisme de l'ULB l'avait impulsé, sur la suggestion du professeur Greeman, et coorganisé avec le centre de sociologie politique, le centre des pays de l'Est et la section culture et communication de l'Institut de sociologie.

Ce Colloque a rencontré un vif succès tant par la qualité des exposés que par la variété des auditeurs. Des Soviétiques et des Japonais n'avaient pas hésité à faire spécialement le déplacement pour venir écouter les orateurs.

Mais qui est Victor Serge ?

Né il y a un peu plus de cent ans à Bruxelles, Victor Kibaltchitch, dit Serge, est issu de l'émigration antitsariste. Il est d'abord un témoin exceptionnel de son époque, de l'accélération de l'histoire à la charnière de la guerre 1914-18, des débats qui secouent la mouvance anarchiste et le mouvement socialiste. Victor Serge fréquente tôt les anarchistes belges et fait tour à tour partie des jeunes gardes socialistes

et du mouvement anarchiste français.

Lorsque survient la révolution bolchévique, après une expulsion forcée en Espagne en 1917, il s'engage corps et âme dans son soutien. Il adhère à l'Internationale communiste et en devient un militant. Mais l'enthousiasme cède progressivement la place au doute, au scepticisme puis à la critique du régime soviétique. Victor Serge paiera ses audaces critiques et ses amitiés avec l'opposition de gauche d'une déportation à Orenbourg de 1933 à 1936.

A sa libération, il revient en Belgique où il travaille comme rédacteur au journal *La Wallonie* et rédige un essai sur l'évolution du régime soviétique : *Destin d'une révolution*. Avec le déclenchement de la guerre civile espagnole, Serge s'engage une nouvelle fois aux côtés du « monde ouvrier » et entretient des relations avec le parti ouvrier d'unification marxiste (POUM) auquel il finit par adhérer. En juin 1940 l'invasion nazie le force à un nouvel exil ! Il s'en va au Mexique à la rencontre de l'émigration trotskiste. Il y décède en 1947.

Mais Victor Serge n'est pas seule-

* Coordonnateurs scientifiques du Colloque.

ment ce témoin engagé de tous les combats de la gauche et de ses luttes fratricides, c'est aussi un écrivain talentueux, réfléchissant sur le statut de l'artiste et de l'intellectuel dans son rapport à la société et aux combats politiques. Promoteur de la culture prolétarienne mais pourfendeur du naturalisme et, plus tard, du réalisme socialiste, Serge laissera des œuvres maîtresses dans la littérature francophone du vingtième siècle.

Nous attachant à retracer son itinéraire et le contexte dans lequel il a œuvré, nous avons voulu approfondir

la connaissance de l'homme, de ses idées politiques, de ses parcours littéraires. Nous avons essayé également d'améliorer la compréhension des enchaînements historiques et des débats d'idées dans le mouvement communiste, qui ont marqué les cinquante premières années de ce siècle.

Les intervenants et participants n'ont pas manqué de s'interroger sur l'actualité des socialismes.

Gageons que les contributions et discussions, par leur qualité, ont plus ouvert que conclu les sujets abordés.

Organisé avec l'aide du FNRS, de Présence et Action culturelles, du Ministère de la Communauté française Wallonie - Bruxelles.

Introduction au colloque

L'opposition comme force d'idée : Victor Serge de la bande à Bonnot à Trotsky

par Pierre BROUE

Ce colloque, notre colloque pour le Centenaire de la naissance de Victor Serge, se tient dans un contexte où la figure de cet écrivain militant prend un éclat particulier.

Alors que s'effondre dans le monde, par pans entiers, l'empire des héritiers de Staline, alors que tant de commentateurs, intéressés ou non, s'efforcent de persuader le monde que le socialisme n'a jamais été, n'est et ne sera jamais qu'une utopie absurde et sanglante, à ce moment, en ce moment, **le lumineux visage de Victor Serge témoigne** que l'on peut avoir été l'un des premiers et des plus conséquents dans la dénonciation du **stalinisme** et de ses crimes et qu'on peut être aussi, jusqu'à son dernier souffle, un partisan convaincu du **socialisme**.

Bien entendu, les circonstances, le moment historique contribuent grandement à donner cet **extraordinaire relief** à la personne de Victor Serge, mais elles n'y suffiraient pas à elles seules et je crois que ce colloque démontrera que **le développement historique ne prête qu'aux riches** et que c'est cette richesse-là qui fait l'actualité de Serge et lui donne un poids qui va **bien au-delà de l'actualité**.

C'est parce que, de l'anarchisme au bolchevisme, du bolchevisme au socialisme démocratique, Victor Serge ne fut jamais fermé aux argu-

ments et aux raisons d'opinion, et qu'il les chercha toujours, parce qu'il défendit toujours le droit d'expression de ses adversaires d'idées, en d'autres termes parce qu'il a toujours été attaché à la valeur de l'opposition et à sa force dans le combat d'idées que Serge bénéficie aujourd'hui de cet éclairage qui fait de lui l'un des hommes les plus lucides de son siècle...

★ ★ ★

Pour commencer, et sans vouloir faire une analyse psychologique ou une biographie politique dont je ne détiens pas ici les éléments, j'aimerais cependant souligner dès maintenant combien les années décisives de **l'enfance** de Victor Serge l'ont placé dans une position contradictoire qui, sa vie durant, lui a permis de comprendre les autres contradictions auxquelles il se heurtait, la façon de les résoudre, le moyen de se dépasser et de poursuivre, opposant sur la même voie, fidèle dans la diversité, libre dans l'engagement qu'il a choisi.

Je soulignerai d'abord la **misère** de ce milieu familial d'émigrés, les privations qu'il a dû subir, le choc de la mort de faim de son frère Raoul. Mais en même temps, les idées et **sentiments exaltants** qu'il y trouve (récits d'exécutions, de manifestations, de jugements, d'évasions, qui sont en somme l'apologie de la **rébellion**) et l'exaltation de **grandes vertus**, le cou-

rage, l'abnégation et l'esprit de sacrifice (les portraits des pendus sur les murs de la maison).

Dans ce « monde sans issue », comme il dit, ce monde qui ne comporte pour lui aucune « issue individuelle », il voit sans même le formuler celle qu'il appellera plus tard du « révolutionnaire professionnel », disons du **combattant permanent pour la cause des opprimés** et des pauvres dont il est.

Et à l'étage supérieur, celui de la détermination du mode de combat, il retrouve une contradiction semblable : d'un côté, le monde magnifiquement organisé et bien réglé de la **social-démocratie belge** avec ses mille et une réalisations, son édifice qui ne change pas la vie sauf peut-être celle des chefs et se console de la tristesse du monde d'aujourd'hui par sa philosophie réformiste qui lui promet le socialisme et le bonheur en l'an 2000. Et juste à côté, dans les marges, il découvre les **communes libertaires**, toujours l'amitié mais surtout le besoin de mettre en accord ses paroles et ses actes. Disciple de Libertad, il fait sien sa formule : « Les prometteurs de révolution sont des farceurs comme les autres. Fais ta révolution toi-même. Etre des hommes libres, vivre en camaraderie. »

C'est la règle qu'il défend dans *l'anarchie*, dont sa compagne Rirette Mairejean dirige la publication à partir de 1911, près de Paris où il est venu en 1908.

De nouveau pourtant, la contradiction va le prendre à son piège. Les **illégalistes**, comme on dit, glissent de la vie en marge de la société à la vie en marge du code. Pendant deux mois il cohabite au journal avec son ami Raymond-la-Science (Callemin), et ses compagnons qui sont déjà « **les bandits tragiques** » de la bande à Bonnot. Il les voit changer, devenir des tueurs, perdre leurs illusions avec les mains dans le sang. Il n'est plus avec

eux et ne peut plus l'être : il est bouleversé par « **leur pensée linéaire** », leur « **froide colère** », leur « **vision impitoyable de la société** ». Se demandant ce qui l'a retenu de suivre dans leur folie ces hommes qu'il aimait, il dira que ce fut sans doute, dans son passé, « un monde pénétré d'une tenace espérance et riche en valeurs humaines, celui des Russes ».

Il refuse évidemment d'être avec cette société qui les a plongés dans ce mortel désespoir et méprise le chantage que lui fait le chef de la Sûreté. Arrêté pour « complicité », il est condamné à cinq ans de réclusion : on a trouvé dans les locaux du journal deux armes à feu et il est tenu pour un « théoricien » à cause de quelques articles excessifs.

Quand il entre en prison pour ses cinq ans, après un procès qui fut pour lui épouvantable, il dit qu'il a compris « la **déchéance de l'anarchisme** dans la jungle capitaliste » et, dressant le bilan d'une expérience courte - il a 21 ans - mais riche, ajoute qu'il y a toujours dans la vie le pire et le meilleur, une banalité, mais que « **la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire** » - une formule que bien des hommes et des femmes devraient graver dans leur conscience ou sur leur front.

Ce jeune prisonnier avait en quelques années accumulé une expérience et une compréhension de son expérience qui faisaient de ses idées - de ses idées d'opposant à la société - une véritable force matérielle. Il ne le sait pas encore.

★ ★ ★

En 1917, après sa sortie de prison, c'est l'expulsion à destination de l'Espagne, et, pour commencer, une **terrible crise**, car il se trouve de nouveau plus enfermé encore qu'en prison dans un monde sans issue, alors que des millions de jeunes de son âge meurent dans la boue des tranchées.

Pierre BROUE

Il rejette catégoriquement en tout cas son ancien individualisme et ceux qui l'incarnent, « produits de la dégénérescence de tout », écrit-il. C'est qu'il rencontre les **syndicalistes** catalans et espagnols, la **solidarité ouvrière** (c'est le titre du journal de la CNT), au moment où les nouvelles de la **Révolution russe** créent chez les travailleurs un nouvel espoir, un courant d'organisation et de lutte.

Il écrit dans *Tierra y Libertad* un premier article pour défendre Fritz Adler qui a abattu un ministre de guerre, et un second pour saluer l'espoir que soulève la Révolution russe. Il les signe tous deux **Victor Serge**.

Un homme, un ami, un camarade symbolise cette nouvelle étape, cette synthèse de ses aspirations libertaires et de sa volonté de s'organiser dans le combat des masses : c'est le fameux Salvador **Seguí**, « el Noy de Sucre », le héros et l'organisateur de la CNT en Catalogne, qui lui a inspiré dans *Naissance de notre Force* le personnage de Dario. Il place dans sa bouche cette formidable prédiction :

« Demain est grand. Nous n'aurons pas mûri en vain cette conquête. Cette ville sera prise, sinon par nos mains, du moins par des mains pareilles aux nôtres, mais plus fortes. Plus fortes peut-être de s'être mieux durcies grâce à notre faiblesse même. Si nous sommes vaincus, d'autres hommes, infiniment différents de nous, infiniment pareils à nous, descendront cette *rambla*, un pareil soir, dans dix ans, dans vingt ans, cela n'a vraiment aucune importance, en méditant cette même conquête : ils penseront peut-être à notre sang. Déjà je crois les voir et je pense à leur sang qui coulera aussi. Mais ils prendront la ville. »

C'est aux côtés du « Noy de sucre » que Victor Serge comprend le problème crucial que Salvador Seguí croit qu'il ne peut pas soulever du fait de son entourage anarchiste - et qui est

le problème de ce siècle, celui du **pouvoir** que le peuple révolté ne peut pas ne pas prendre en renversant la domination de ceux qui l'exploitent.

Il sait déjà que « la corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire ». Il sait qu'il faut prendre le pouvoir et ne sait pas encore que c'est lui qui corrompt le meilleur. C'est ainsi que Victor Lvovitch Kibaltchitch, l'ancien Le Rétif, devenu Victor Serge, se retrouva en **Russie** après un séjour en camp de concentration en France et un échange contre un officier dont on peut être certain qu'il ne le valait pas. Il trouvait là enfin « sa » révolution et la fin du « monde sans issue » dans lequel il s'était jusque là débattu.

★ ★ ★

Dans ce siècle au rythme débridé, la découverte de la Russie révolutionnaire n'est nullement pour Victor un retour en arrière. Quand bien même il retrouve bien vivants les rêves de son enfance, les grands sentiments exaltants et les grandes vertus, et la tenace espérance du mieux d'un destin collectif.

A Petrograd, quand il descend du train, c'est pour respirer à pleins poumons les traditions familiales, la générosité, la solidarité, la révolte, l'esprit de sacrifice, l'héroïsme de celui qui combat pour l'humanité. Ses camarades russes pensent qu'avec leur révolution d'Octobre, ils ont ouvert l'unique issue possible pour ce monde qui, jusqu'à eux, n'en avait jamais vue de ses yeux.

Ils ont même l'audace que le Noy de sucre en personne n'avait pas pu avoir. Ils ont **pris le pouvoir** dans ce Petrograd où il arrive, découvrant du même coup que cette ville de la révolution d'Octobre est devenue « la capitale du Froid, de la Faim, de la Haine et de la Ténacité ».

Bien sûr, Victor Serge n'est ni naïf, ni fanatique, et encore moins bêtement

sentimental. Lui qui est mitrailleur à ses heures de loisir et à celles du danger et membre de la Société philosophique libre, n'est ni un cynique ni un enfant de cœur. Il sait parfaitement que les méthodes bolcheviques sont souvent rudes, autant que les hommes qui les appliquent, que la répression indispensable est trop souvent aveugle. Il sait parfaitement que les bolcheviks ne doivent pas lâcher une parcelle de pouvoir dont les Blancs s'empareraient immédiatement.

Lui qui est à Petrograd le familier de Zinoviev et de bien d'autres dirigeants du nouveau régime, s'est lié aux intellectuels soviétiques, à commencer par Maxime Gorki et les autres critiques de la répression bolchevique, et avec eux veille sur les socialistes révolutionnaires et les mencheviks qui ont souvent - mais pas toujours - joué avec le feu et sur qui s'abat le poing impitoyable de la Tchéka qu'il ne quitte pas de l'œil car il connaît trop bien le poids corrupteur du pouvoir, de la violence et du sang dont elle ne manque pas.

Sans se laisser impressionner par les cris et les excommunications de ses anciens amis anars qui se découvrent, maintenant qu'elle les frappe, ennemis de la violence et qui, anciens partisans du terrorisme, dénoncent maintenant le sang que la Tchéka fait couler, il a rejoint le parti bolchevique et il en est fier, défend sa politique et travaille à la construction de son « parti mondial », l'Internationale communiste.

Quand la répression se déchaîne contre les socialistes révolutionnaires, les mencheviks et les anars russes au lendemain de l'insurrection de Cronstadt, Victor Serge, qui avait très bien compris le danger que la mutinerie faisait courir à la révolution et a approuvé les dirigeants russes, est encore là pour plaider la cause de ces vaincus qui sont des frères.

Il est déjà inquiet, effrayé par ce qu'il appelle « la psychose du pouvoir absolu » chez les cadres bolcheviques. Il pense que les dirigeants auraient dû « s'acharner et défendre et imposer, avec autant d'énergie qu'ils en mirent à vaincre, un principe d'humanité envers l'ennemi vaincu ». Il dira plus tard : « Je sais qu'ils en ont eu la velléité » ... « Ces hommes, je sais leur grandeur ; mais sur ce point, eux qui appartenaient à l'avenir, ils étaient prisonniers du passé. »

Au cours des années suivantes, correspondant d'*Inprekorr* à Berlin puis à Vienne, il est témoin et aussi acteur des combats révolutionnaires d'Europe centrale et il n'existait pas de son temps d'autre artiste qui lui capable de mieux décrire le désarroi et la tristesse des communistes allemands dont le poing levé pour frapper le dernier coup s'est lentement abattu et desserré, qui ont été ainsi frustrés d'un assaut si longtemps et si minutieusement préparé en 1923.

Quand il revient en URSS, c'est pour participer à une bataille politique âpre, difficile, obscure et fratricide - dont il semble bien qu'il ait été, avec Trotsky, un des rares à savoir alors qu'elle était perdue d'avance - la lutte de l'opposition unifiée, puis de l'**Opposition de gauche** clandestine qui ont fait de lui un responsable de leur travail international.

C'est dans cette période qu'il se rapproche beaucoup du militant catalan Andreu Nin, un de ces militants de la lignée du Noy de sucre - assassiné en 1922 - à qui il avait lui aussi été lié.

Au temps de sa déportation, de 1933 à 1936, il est à Orenbourg avec son fils Vlady, vivant au milieu d'un noyau d'oppositionnels trotskystes qu'il immortalisera dans ses romans, notamment *S'il est Minuit dans le Siècle* : ce sont ces hommes dont il exalte le courage, la ténacité et l'indépendance d'esprit, à l'époque où le

Pierre BROUE

régime stalinien glorifie les dénonciateurs, les prétendus « travailleurs de choc » et les écrivains cireurs de boîtes.

Staline attendait-il quelque bénéfice de sa libération ? Il a eu en tout cas contre lui le témoignage accablant d'un écrivain estimé, au grand talent et qui saura rendre accessibles au grand public « les crimes de Staline » et leur ampleur exceptionnelle.

Quand Victor a-t-il su que cette fois encore et pour la deuxième fois dans sa vie, « le pire » s'avérait la « dégénérescence du meilleur » ? Quand a-t-il compris que ce parti magnifique, cette « chère bande unie et hardie », comme disait son ami l'écrivain Voronsky, cette phalange de libérateurs, était devenue la garde prétorienne engraisée de bureaucrates obtus et des policiers cyniques à leur service ?

A sa sortie d'URSS, on pourrait penser que le négatif, dans son bilan depuis 1919, l'emporte sur le positif. Il reste fidèle à lui-même puisque, tout en s'engageant à l'appel de Trotsky et de Lev Sedov dans la lutte pour la défense des accusés des Procès de Moscou, il insiste pour que le comité français soit aussi l'organe de défense de « **la liberté d'opinion dans la révolution** », une exigence que personne, parmi les révolutionnaires, ne songerait, depuis cette époque, à minimiser.

Il a certes immédiatement rejoint les amis de Trotsky qui, après l'opposition de gauche internationale, sont engagés aujourd'hui dans le Mouvement pour la IV^e Internationale. Au plénum international de cette organisation auquel il a été invité à Amsterdam en janvier 1937, il prend déjà une position critique qui l'oppose à Trotsky et aux dirigeants du mouvement, à propos de la guerre d'Espagne. Il donne spectaculairement son adhésion au POUM que dirige son ami

Andreu Nin jusqu'à son assassinat par ordre de Staline, et s'oppose aux critiques que lui adresse Trotsky.

Les relations entre les deux hommes se détériorent pour culminer avec le fameux « Prière d'insérer »/mise en garde contre le bolchevisme dont Victor Serge a toujours nié être l'auteur alors que Trotsky a toujours été persuadé qu'il l'était.

A propos des dures polémiques conduites contre lui à cette époque par les trotskystes, il écrit cette autre phrase-clé du rôle de l'opposition comme force d'idée :

« Je retrouvais chez les persécutés les mêmes mœurs que chez les persécuteurs. Il y a une logique naturelle de la contagion par le combat ; la révolution continue ainsi malgré elle certaines traditions du despotisme qu'elle venait d'abattre ; le trotskysme faisait preuve d'une mentalité symétrique à celle du stalinisme contre lequel il s'était dressé et qui le broyait... »

Et il ajoute cette phrase capitale qui s'applique à son expérience militante tout entière : « J'en étais navré, car je tiens que la force acharnée de quelques hommes peut rompre néanmoins avec les traditions étouffantes, résister aux funestes contagions. »

Pourtant la rupture avec Trotsky n'a pas une portée historique. C'est Victor, avec des entretiens avec Natalia et à l'aide de son journal, qui fera, après l'assassinat de Trotsky, un des plus beaux livres à la gloire et à l'image humaine de ce dernier comme du bolchevisme qu'il a su incarner après la mort de Lénine et que Victor ne renie pas.

★ ★ ★

C'est d'ailleurs un autre trait extraordinairement frappant que cette continuité de la trajectoire de Victor Serge depuis sa rencontre avec l'anarchisme dans les premières années du siècle jusqu'au début de la Deuxième

Guerre mondiale. De l'anarchisme individualiste au syndicalisme libéral puis au bolchevisme avec Lénine et Trotsky, Victor Serge a continuellement avancé de prison en déportation, d'exil en exil, d'un continent à un autre, surmontant la déception, comprenant à la fois ce qui est le meilleur et le pire, et aussi, hélas, ce qui est corrompu.

Je pense, avec Alan Wald, qu'on connaît encore mal les positions politiques de Victor Serge telles qu'il les a développées de son exil mexicain, notamment dans la presse des groupes que l'historien appelle « la gauche antistalinienne de New York ». Le fait qu'on puisse s'interroger, avec cet auteur, pour évaluer l'importance des « éléments constitutifs de sa pensée » à cette époque, à savoir simultanément le désir de préserver les réalisations de l'Octobre russe et la justification d'un « soutien critique » au capitalisme et à l'impérialisme incarnés par les Etats-Unis.

Alan Wald relève à ce sujet : « Serge, de toute évidence, sous-estima les horreurs de l'impérialisme et surestima l'omnipotence du stalinisme ».

Il reste que, s'il fut amené à certaines reprises à soutenir des points de vue qui se situaient bien en-deçà de ce qu'il avait pensé pendant toute sa vie d'homme conscient, Victor Serge ne s'est jamais renié au cours de ses dernières années. Il n'a jamais oublié ce qu'était le pire et le meilleur, ce qu'était aussi la corruption du meilleur. Mais ce n'est pas cela qui lui a fait nier l'existence du premier « pire » qu'il avait découvert et qui n'est pas blanchi par la corruption du meilleur.

Cela signifie que les qualités personnelles intellectuelles et morales qui lui avaient permis, grâce à l'attitude d'opposition, de surmonter les contradictions de ses positions successives, de permettre leur dépassement

dans la théorie et l'action, d'aller beaucoup plus avant dans la recherche des voies de la libération humaine que la plupart des intellectuels de sa génération, lui ont permis à l'heure du grand recul de ne pas s'effondrer avec toute une génération qui s'était crue « communiste » ou « révolutionnaire », voire socialiste ou démocrate et qui s'est, passez-moi l'expression, « mise en congé » le temps d'une guerre mondiale et surtout de ses lendemains avec la Guerre froide.

Bien entendu, le mérite en revient à Serge, à la formation de sa personnalité, à son énergie et à sa constance, mais il en revient aussi à la réalité sociale, à son développement dialectique et contradictoire : pour utiliser une dernière fois la belle phrase de Serge citée au début, le meilleur et le pire coïncident dans la réalité, le meilleur est susceptible de se corrompre et il devient alors le pire. Mais ce pire n'est pas le contraire de l'ancien meilleur, il en est un autre, nouveau, et contre ce nouveau pire, il y a forcément un nouveau meilleur éclairé par la conscience et par l'expérience de la corruption, c'est-à-dire de la lutte contre la tradition du pire, contre le passé qui pourrit.

Ce qui signifie en clair qu'il n'est pas d'idées sans opposition, que c'est l'existence d'opposition qui donne force aux idées, qu'il n'est donc pas de mouvement social et politique, notamment pas de révolution sans l'inspiration d'idées bien sûr et donc sans opposition - et aussi que l'absence ou la destruction de l'opposition, c'est-à-dire de la source d'idées, facilitent la dégénérescence et la corruption, la revanche du conservatisme et du passé, à savoir le pire.

C'est là, me semble-t-il, la leçon que nous a donnée Victor Serge, avec toutes ses contradictions, son opposition permanente et la force de ses idées.

L'émigration russe antitsariste en Belgique

par Philippe DESTATTE

L'ambition de cette intervention se limitera à approcher le climat politique qui régnait au siècle dernier au sein de l'émigration russe antitsariste en Belgique, c'est-à-dire dans le milieu qui accueillit Victor Serge à sa naissance, et dans lequel il grandit. Je me suis ainsi efforcé de préparer une introduction pour les communications qui vont suivre, sans empiéter sur les contributions qui traitent de Victor Serge à Bruxelles, ni sur ses relations avec les anarchistes. Mes recherches reposent presque essentiellement sur les dossiers particuliers de la Police des Etrangers, contenus dans les archives de la Sûreté publique belge.

Ce n'est qu'à partir de 1881 et de la découverte par la Sûreté publique belge d'un groupe de **narodovoletzi**, membres de la *Narodnaïa Volia*, - *Volonté du Peuple*, dont le père de Victor Kibaltchitch était par ailleurs sympathisant -, originaire d'Odessa, que l'on a pris conscience dans notre pays de l'existence d'un mouvement d'opposition structuré antitsariste qui pouvait utiliser nos villes universitaires comme sanctuaires.

Bien sûr, pendant le règne d'Alexandre II, la Sûreté publique avait déjà eu à traiter plusieurs affaires politiques russes. En 1867, lors de la visite du Tsar à Paris, le Polonais Bérézowski (1) avait tiré, sans l'atteindre, sur l'Empereur de toutes les Russies. Le révolutionnaire fut arrêté et une enquête menée par la police française permit de montrer que Bérézowski était venu de Belgique. La Sûreté publique réussit à établir que l'auteur de l'attentat de Paris avait été en rela-

tion avec des compatriotes vivant à Liège, notamment avec un certain Antoine Janarowski, étudiant à l'Ecole des Mines de l'Université.

Le 9 septembre 1877, la Première Internationale, déjà déchirée depuis quatre ans vient mourir à Gand. Les délégués au Congrès « universel », particulièrement les étrangers, sont signalés depuis plusieurs jours : les anarchistes se sont d'abord réunis à Verviers pour adopter une position commune afin de contrer le programme social-démocrate. Parmi eux, le prince Kropotkine, qui dissimule son nom sous celui d'Alexis Levachoff. La Sûreté, qui ignore la véritable identité du révolutionnaire, le considère comme un « délégué de la fédération russe d'un canton suisse » et demande des renseignements à Berne qui ne connaît rien de plus sur lui. Convaincu de son arrestation proche, le prince révolutionnaire s'est sauvé à Londres sans assister aux séances du Congrès. (2)

Si l'intérêt des jeunes émigrés russes en Belgique ou en France s'est souvent porté sur le mouvement social occidental, il est indéniable que ce dernier a, bien avant la révolution de 1917, cherché son inspiration dans l'opposition tsariste. L'exemple donné par les nihilistes ne pouvait manquer d'impressionner nos propres révolutionnaires.

Avant 1881, ni le nombre de Russes en Belgique, ni leurs agissements n'avaient justifié de correspondance suivie entre les autorités belges et la police tsariste. Un climat de suspicion, qui s'avérera justifié, va pour-

tant se développer en Belgique suite aux événements de Russie et particulièrement au régicide. Au printemps 1882, un fonctionnaire de la Sûreté publique à Bruxelles s'interroge à la lecture du dossier particulier d'un étudiant russe à l'Institut supérieur de Commerce à Anvers, dont on n'a pas pu vérifier la résidence précédente à Paris. L'agent remarque dans le dossier : « Nihiliste ? cet individu est très suspect... ». (3) Cette note, justifiée par le fait qu'une série de jeunes gens se disant originaires d'Odessa, y sont déclarés inconnus ne constitue que la préface de ce que les milieux judiciaires belges ont appelé « *l'Affaire de Ganshoren* ».

Vers 15 heures 30, le vendredi 23 février 1883, Ganshoren retentit d'une formidable explosion. Lorsque le calme retombe en face du château de Villegas, un homme gît sur le sol, le corps affreusement mutilé ; il s'appelle Paul Métayer, (4) né à Lyon, 20 ans. Porteur d'un engin explosif, il a trébuché, provoquant la déflagration de la charge. Son compagnon lui dispense les premiers secours, arrive à joindre un médecin qui ne pourra empêcher l'inéluctable, puis, en voiture, rentre à Bruxelles. Il se précipite chez des amis et, de là, rue Traversière, dans la chambre qu'il occupait avec Métayer ; il y prend trois malles et les conduit à la rue de l'Association, n° 3. Cet homme se fait appeler Didier ; l'individu chez qui il vient de se rendre est un Belge : Hubert Thomas Delsante, membre du Parti révolutionnaire belge, connu par la police pour avoir accueilli chez lui, à Bruxelles, Louise Michel. (5)

Arrêté par les gendarmes, le nommé Didier est identifié sous le nom de Antoine Marie Cyvoct, né à Lyon en 1861, gérant de *l'Etendard révolutionnaire*, journal anarchiste qui avait succédé à Lyon au *Droit social*, organe socialiste révolutionnaire. (6) Instigateur présumé de l'attentat de

« *L'Assommoir* » à Lyon où une bombe avait éclaté dans le restaurant du théâtre Bellecour, tuant une employée et faisant de nombreux blessés, (7) Cyvoct avait été condamné en France, le 6 décembre 1882, à deux ans de prison pour avoir donné une conférence sur la grève des conscrits et, le 8 janvier 1883, en même temps que l'anarchiste russe Pierre Kropotkine, à deux mille francs d'amende, cinq ans d'interdiction de droits civils et dix ans de surveillance, dans le **Procès des Soixante-six**, à la suite des violentes manifestations de Monceau-les-Mines. (8)

Le lendemain, 24 février 1883, les membres du Parquet procèdent à une série de perquisitions chez des « amis » de l'anarchiste français. Un certain nombre d'entre eux sont identifiés, dont le Russe Alexis Lewin, étudiant en médecine à l'Université libre de Bruxelles. Au domicile d'Hubert Delsante, on arrête Isaac Imbaschi, sujet russe. (9) Imbaschi est soupçonné par la Sûreté belge d'avoir été en rapport avec Enrico Malatesta, l'anarchiste italien ami de Bakounine et de Kropotkine. Malatesta avait été arrêté à Bruxelles le 25 mars 1881 après l'attentat qui, en Russie, avait enlevé la vie à Alexandre II. Bien qu'elle n'avance que des hypothèses, la Sûreté publique a le sentiment de se trouver confrontée à une affaire importante dont elle ne saisit pas tous les aboutissements. L'enquête va apporter à la police belge non seulement les preuves matérielles de ses soupçons, mais encore lui montrer l'ampleur du mouvement mis à jour par l'explosion de Ganshoren. Les jours qui suivent permettent par une série de visites domiciliaires à Bruxelles, Liège et Paris, de récolter une multitude d'objets et de documents qui mettent en émoi les services de police : de la correspondance est saisie ainsi qu'une boîte contenant des balles et cartouches,

un paquet de feuilles de métal, une carte de visite d'un armurier liégeois et, enfin, une petite bouteille emportée avec beaucoup de précautions et qui fera parler d'elle dans la presse liégeoise. (10) Après examen à l'Université, il s'avère qu'elle contient de l'encre sympathique. L'analyse par la police française des documents d'un des étudiants russes de l'Université de Liège, arrêté à la frontière, porte un coup aux explications fournies par les jeunes gens pour justifier leur attitude. On trouve sur le jeune Isaac Chestopal de l'argent emballé et cacheté avec un sceau représentant un lion en face d'une souris, comprenant en exergue « Patience ». Ce cahet est connu par la police pour être celui des **Nihilistes**. (11)

Les interrogatoires de Chestopal à Valenciennes et d'Imbaschi à Bruxelles permettent de mieux percevoir les personnalités des jeunes Russes. Imbaschi avoue s'appeler Federscher Grégoire Noukhinoff, né à Odessa, étudiant. Il raconte qu'il a fui Odessa en 1881, lorsque le Général Strelnikov y est arrivé, comme procureur auprès des tribunaux de Russie méridionale. Le préfet de police de Paris a lui aussi bien travaillé. Les compagnons russes de Chestopal et Federscher à Paris ont été identifiés : l'un est le responsable de la bibliothèque russe de Paris, quant à la sœur de Federscher, elle est en relation **avec les membres les plus marquants du nihilisme à Paris**. (12)

Si la coopération entre les services français et belge avait été exemplaire, ce sont les autorités russes qui vont apprendre à la Belgique et à la France que les jeunes gens qu'elles accueillent dans leurs villes sont les derniers membres de ce qui fut, quelques mois auparavant, le plus déterminé et le plus redoutable des partis révolutionnaires.

Le rapport de la police d'Odessa, que

le ministre plénipotentiaire russe à Bruxelles a fait remettre à l'Administrateur de la Sûreté publique, d'une précision remarquable, va confirmer les découvertes faites à Paris et à Bruxelles, et lier l'ensemble des pions connus de l'échiquier à la pièce maîtresse du jeu. (13) L'envoi, par le Procureur du Roi de la photographie d'Imboschi, a permis aux services russes d'identifier eux-aussi Federscher. Dans son pays natal, il est accusé d'être en rapport intime avec Vera Philipowa, désignée comme criminelle politique qui, suivant le dossier, a pris une part active à l'événement du 1/13 mars 1881 et aussi à d'autres crimes terroristes. L'histoire a retenu le nom de l'épouse de Philipow sous son nom de jeune fille : Vera Nicolaëvna Figner, et Victor Serge a traduit en français les *Mémoires d'une révolutionnaire* de cette **Vénus de la révolution**. Seule membre du Comité exécutif de la *Volonté du Peuple (Narodnaïa Volia)* encore en liberté après l'assassinat du Tsar, elle avait réorganisé à Odessa un groupe qui, le 18/30 mars 1882, a assassiné le Général Strelnikov. Huit jours plus tard, trahis par un des leurs, vingt-trois terroristes avaient été arrêtés et jugés. Khaltourine et Jelvakov, les deux meurtriers, capturés sur les lieux du crime avaient été pendus. (14) Le rapport précise que le Russe arrêté à Bruxelles avait été choisi par la révolutionnaire pour imprimer, aux moyens de caractères qui se trouvaient chez elle, des proclamations subversives à l'occasion des « troubles israélites », c'est-à-dire probablement des pogromes qui ont eu lieu à Odessa après le régicide. Des renseignements similaires compromettent également Lewin et Chestopal.

Inaugurée à la suite de « l'accident » de Ganshoren, la collaboration directe entre la Sûreté belge et la police tsariste va permettre à l'autorité du Royaume de connaître, dans de nom-

breux cas, l'identité véritable et les antécédents des émigrés russes les plus remuants, ce qui, hormis quelques exceptions, ne l'empêchera pas de rester particulièrement hospitalière aux proscrits.

En dehors des mesures prises par la justice belge, il est possible de mettre en lumière l'activité des opposants russes en Belgique au cours de ces années. La Sûreté publique, grâce aux révélations de Chestopal et aux perquisitions faites par la police liégeoise, a pu compter douze Russes compromis dans « l'affaire » à Liège, cinq à Bruxelles et un à Anvers. Cela ne signifie pas qu'ils appartenaient tous au mouvement révolutionnaire mais, étant en rapport avec des compatriotes tels que Federscher, Lewin ou Chestopal, ils pouvaient être suspectés. Sept étudiants sont juifs et originaires d'Odessa, trois de Tiflis, deux de Kiev. Un seul est polonais.

Les dossiers de la Sûreté apportent peu d'éclaircissements quant à la tendance politique de ce groupe russe ; ce problème n'est pas au centre des préoccupations de la police belge qui, bien souvent, désigne tout Russe suspect par le terme impropre de **nihiliste** . (15) Néanmoins, lors de son interrogatoire, Federscher fait corriger le procès-verbal dans lequel les fonctionnaires avaient écrit qu'il s'était rendu à des réunions socialistes à Paris. Il leur fait remarquer que le mot « socialiste » n'est pas exact « parce qu'il ne sait pas jusqu'à quel point les théories de Jules Guesde et de Louise Michel sont socialistes ». N'exprime-t-il pas l'opposition des socialistes révolutionnaires au marxisme et à la notion de « prolétariat » que les anarchistes considèrent comme la perte pour le peuple du dernier vestige de l'autonomie individuelle ? Il serait de toute façon vain d'envisager d'apposer une étiquette trop précise sur tout groupe révolutionnaire immigré, alors qu'en Russie même, la collaboration

entre populistes et futurs sociaux-démocrates est entière, tant en ce qui concerne les cellules de réflexion que celles de lutte, qui sont formées de représentants des diverses tendances.

La réaction de la Sûreté à cette première affaire s'exprima immédiatement par la crainte d'un complot anarchiste, de peur d'une contagion des révolutionnaires belges par les Français et les Russes qui venaient d'assassiner leur empereur. Ces facteurs vont être déterminants en ce qui concerne l'attitude de la Sûreté face aux émigrés russes. La présence sur le territoire d'opposants au tsarisme ne la préoccupera réellement que dans la mesure où les révolutionnaires russes seront en relation avec les socialistes belges. (16)

La collaboration entre le Département de la Police à Saint-Petersbourg et la Sûreté publique va se maintenir de façon assidue. Même si les renseignements fournis par les Russes sont généralement très vagues et mettent trop de temps pour parvenir à Bruxelles, lorsqu'en mai 1890, un fonctionnaire demande de suspendre cette correspondance, le directeur de la Sûreté s'y oppose formellement. (17) Les événements qui touchent l'émigration russe en Europe à cette époque expliquent pleinement la fermeté du responsable de la Sûreté belge. Les groupes terroristes ont été durement frappés en Suisse par l'explosion de la bombe de Dembo et Dembski, et les mesures d'expulsion que cet accident entraîna de la part du Conseil fédéral suisse. Le groupe terroriste, reconstitué à Paris par le socialiste-révolutionnaire Alexis Teplov fut victime d'une provocation montée par le Directeur de l'Agence étrangère du département de la police russe, ainsi que d'une nouvelle explosion accidentelle d'un engin de terreur. L'activité qui se déploie entre Paris et Saint-Petersbourg en vue du rapproche-

ment franco-russe rend plus précaire l'émigration en France. A Bruxelles, l'afflux de Russes venant de Paris incite le Directeur de la Sûreté à faire «examiner la situation de tous les étrangers signalés». (18)

Pierre Ratchkovski et son service occupaient deux bureaux au 79 rue de la Grenelle à Paris, siège de l'ambassade impériale. Tout naturellement, le chef du service étranger de l'Okhrana est en contact constant avec ses agents dans les Légations de Russie à Berlin, Rome, Londres et Bruxelles. Ses méthodes sont celles des autres sections du Département : filature et identification des révolutionnaires, introduction de «collaborateurs secrets» dans les milieux d'émigrés, provocation pour enlever aux révolutionnaires la sympathie des gouvernements trop hospitaliers, action directe — en accord ou non — avec la police locale, surveillance des déplacements internationaux des opposants qui sont arrêtés dès le passage de la frontière russe. Les services de Ratchkovski semblent avoir été particulièrement actifs en Belgique durant cette période, au point que l'on peut sans doute attribuer à un de ses agents, Jagolkovsky Cyprien Bernard Philippovitch, la provocation de l'explosion à l'Eglise Saint-Jacques à Liège, le 28 avril 1894. (19)

Les attentats de 1894 survenus en Belgique et en France vont déclencher, dans le Royaume, une véritable psychose du terrorisme. A Bruxelles, en 1895, on enquête sur un individu parce qu'il a demandé des livres de chimie à la Bibliothèque de l'Ecole industrielle. Des états signalétiques d'anarchistes expulsés sont échangés entre les gouvernements. Deux «internationales», celle des polices et celle des socialistes vont étouffer le mouvement libertaire. Le Congrès de Bruxelles, en août 1891, n'a pas accepté les anarchistes, leur signifiant ainsi que la Seconde Internatio-

nale sera celle du marxisme. Lavrov et Plékhanov adhèrent à ce mouvement. Les congrès et les réunions politiques internationaux vont se multiplier dans la capitale belge. En 1893, on y prépare le Congrès de Zurich où la première place sera donnée à l'action politique. De la famine et du choléra naît en Russie une nouvelle génération de révolutionnaires qui, jusqu'à la fin du siècle, préférera les livres à la dynamite. Lorsque les opposants émigrent en Occident, ce sera, comme les parents de Victor Serge «à la recherche du pain quotidien et des bonnes bibliothèques, voyageant entre Londres, la Suisse et la Belgique». (20)

Août 1990 : Oulianov arrive à Zurich, revenant d'exil et d'un séjour à Pskov où il a été investi d'une mission par les militants sociaux-démocrates : émigrer afin de créer un journal capable de rivaliser avec *Rabotchéïé Diéto* (*La Cause ouvrière*), porte-parole des «économistes» qui veulent arracher des résultats sociaux immédiats et abandonner la lutte politique. «La social-démocratie russe se trouve désormais à l'étroit dans la clandestinité, où travaillent des groupes isolés et des cercles dispersés», note Lénine.

Les SR bougent aussi. A Kharkov, la même année, une conférence unifie toutes les tendances socialistes-révolutionnaires, les groupes de Kiev, Minsk et Moscou, l'Union des SR à l'étranger et enfin la Ligue socialiste agraire de Victor Tchernov, futur ministre de l'agriculture, en 1917. Le Parti SR se sent maintenant assez puissant pour renouer avec l'action terroriste. En avril 1902, tout comme l'avait fait la *Narodnaïa Volia* au temps de la 3^e section de la Police, les Socialistes révolutionnaires surprennent l'Okhrana et assassinent le Ministre de l'Intérieur Sipiaguine.

Dorénavant il n'est plus question de

musellement, l'opposition va rendre coup pour coup au tsarisme. Une lutte s'engage entre les deux grandes tendances extrémistes de l'opposition et l'autocratie. Une quinzaine d'années plus tard, elle sera fatale au régime.

★ ★ ★

Au moment de conclure, je ne peux m'empêcher de vous livrer un extrait d'une des lettres saisies sur Isaac Chestopal lors de sa tentative de passage en France. Destinée à un Russe de Paris, elle provient d'un certain Michel et a été écrite à Odessa quelques mois après l'assassinat d'Alexandre II.

« Que vous écrire d'un pays où même les dons de Dieu et de la nature sont

enlevés à l'homme, où la langue, donnée évidemment pour parler, doit être à présent fermée par sept serrures, où les gens ne sont destinés à voir que des horreurs (...).

C'est une situation affreuse, insupportable, et il peut se considérer heureux celui qui, comme vous, a pu fuir pour quelque temps le cauchemard pénible au plus haut degré qui opprime tout homme honnête.

En un mot, c'est ignoble, ignoble, et ce qui est le principal, c'est qu'on ne prévoit pas la fin (...).

Pour reprendre la formule utilisée hier par Pierre Broué, voici quel était ce monde que, pendant son enfance, Victor a respiré.

- (1) Archives de la Sûreté publique, Police des Etrangers, Dossiers particuliers, n° 207323 - (BEREZOWSKI, L.).
- (2) ASP, Police des Etrangers, Dossiers particuliers, n° 320349 (LEVACHOFF, A.).
- (3) ASP, Police des Etrangers, Dossiers particuliers, n° 381502 (SCHUMBROIT, J.).
- (4) ASP, Dossiers généraux, n° 141, Anarchistes, Explosion d'une bombe à Ganshoren. Février 1883.
- (5) H. WOUTERS, Documenten betreffende de Geschiedenis der Arbeidersbeweging ten tijde van de le Internationale (1866-1880); Deel I, p. 314, 603, 618, Deel III, p. 1207, 1208-1216, 1459, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1970-1971).
- (6) J. MAITRON, *Histoire du mouvement anarchiste en France, (1880-1914)*, p. 567, Paris, Société universitaire d'Editions et de Librairie, 1951).
- (7) *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, t. 11, 3^e Partie, 1871-1914, Col. 294, Paris 1976.
- (8) J. MAITRON, op. cit., p. 149-153.
- (9) ASP, Police des Etrangers, Dossiers particuliers, n° 398234 (IMBASCHI, I.).
- (10) L'Affaire de Ganshoren dans *La Gazette* du jeudi 22 mars 1883, p. 3.
- (11) Interrogatoire de Chestopal à Valenciennes, transmis par le Préfet de Police de Paris le 16 mars 1883, ASP, Police des Etrangers, Dossiers particuliers, n° 365642 (LEWIN, A.).
- (12) Lettre du Préfet de Police de Paris datée du 15 mars 1883, ASP, n° 141.
- (13) Renseignements sur les personnes nommées dans la lettre du Directeur de la haute police et des Prisons en Belgique du 10 mars 1883, par le Préfet de la Ville d'Odessa Kossagowski, daté du 16/28 mars 1883, ASP, Police des Etrangers, Dossiers généraux, n° 141.
- (14) Véra FIGNER, *Mémoires d'une révolutionnaire*, (traduit du russe par Victor Serge), p. 193, Paris, Gallimard, 1930. — A. SPIRIDOVITCH, *Histoire du Terrorisme russe*, p. 550, Paris, Payot, 1930.
- (15) *Les Nihilistes russes*, Textes choisis de Tchernychewski, N. Dobrolioubov et D. Pisarev, ... Paris, Aubier Montaigne, 1974.
- (16) L. BERTRAND, *Souvenirs d'un meneur socialiste*, t. 1, p. 230, Bruxelles, L'Eglantine, 1927.
- (17) ASP, Police des Etrangers, Dossiers particuliers, n° 506161, (SOMACH, H.).
- (18) Décision du Directeur général du 10 décembre 1890, ASP, Police des Etrangers, Dossiers particuliers, n° 491528 (GLUCKSBERG, H.).

Michel HAINAUT

- (19) Julien LOUIS, *Histoire du mouvement anarchiste liégeois*, p. 156-165, Université de Liège, 1975. — Maurice LAPORTE, *Histoire de l'Okhrana, la police secrète des Tsars, 1880-1917*, p. 26-27, Paris, Payot, 1935.
- (20) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire...* p. 8, Paris, Seuil, 1951.

S

Sur les traces de Victor Serge à Bruxelles

par Michel HAINAUT

La contribution du Cercle d'Histoire locale d'Ixelles à l'évocation de la vie et de l'œuvre de Victor Serge est inévitablement modeste, dans la mesure où cette association limite ses objectifs à l'étude, sous ses formes les plus variées, du passé de l'une des grandes communes limitrophes de Bruxelles, principalement aux XIX^e et XX^e siècles.

Dans le cadre de ses recherches, le Cercle s'attache notamment à situer avec un maximum de précision le séjour ixellois de personnalités étrangères qui d'ailleurs ne manquèrent pas, du général Boulanger à Lénine et de Raspail à Karl Marx en passant par Proudhon, Elisée Reclus ou Gérard de Nerval, pour ne citer qu'eux.

En ce qui concerne Victor Kibaltchitch, on lui connaît cinq adresses ixelloises, toutes situées dans ce qu'il est convenu d'appeler le Haut-Ixelles. Ce quartier, proche des anciens remparts de Bruxelles, détruits à la fin du XVIII^e siècle, et plus particulièrement de la Porte de Namur qui en constituait l'un des accès, fut urbanisé entre 1810 et 1870. L'on y trouvait en majorité des immeubles de moyenne bourgeoisie, de nombreux ateliers d'artisans (ferronniers et carrossiers entre autres), une profusion de maisons de commerce et de débits

de boissons ainsi que deux petites industries : une fonderie et une manufacture de porcelaine, réputée dans la fabrication du « Vieux Bruxelles ».

Bordée d'imposants hôtels particuliers, la rue du Trône, où le jeune Victor séjourna avec ses parents, marquait la limite du quartier précité, et de l'aristocratique quartier Léopold, élaboré dès 1838 sous l'impulsion de Ferdinand de Meeus par la Société civile pour l'Aggrandissement et l'Embellissement de Bruxelles.

A la fin du XIX^e siècle, époque à laquelle le futur Victor Serge vient s'y installer, la commune d'Ixelles est en plein développement démographique : elle a vu passer, en dix ans, sa population de 35.000 à 70.000 habitants. L'ancien pavillon de campagne, construit en 1833 pour la célèbre cantatrice Maria Malibran, cerné par les habitations, est devenu l'Hôtel de ville d'une commune prospère qui abrite sur son territoire trois théâtres, un musée et déjà plusieurs salles obscures...

C'est le 4 juillet 1891 que, venant de Genève, la famille Kibaltchitch s'installe à Ixelles pour la première fois. Elle se compose alors de quatre personnes :

— Léon Kibaltchitch, né à Kiev le 19 juin 1861, étudiant en médecine ;

- Véra Podrevsky, son épouse;
- Hélène, leur fille, née à Marseille le 12 février 1880;
- Victor, leur fils, né à Bruxelles le 30 décembre 1890.

A cette époque, toute la famille est domiciliée au n° 199, rue du Trône, artère résidentielle, comme nous l'avons dit, qui conduit à la place du Trône, proche du palais royal.

Le 20 mai 1892, les Kibaltchitch déménagent pour le n° 247 de la même rue et, quelques mois plus tard, exactement le 20 février 1893, ils se fixent, non loin de là, au n° 42, rue Caroly. C'est à cette adresse que naît, le 11 avril 1893, le frère cadet de Victor, Raoul-Albert.

Le 4 juin 1894, la famille quitte Ixelles pour la commune voisine d'Etterbeek (26, rue Antoine Gauthier) puis pour Bruxelles-Ville, où du 13 février 1896 au 3 janvier 1897, elle occupe un logement au 17, avenue de la Joyeuse Entrée, dans le quartier du Cinquantenaire.

Après être passé par Liège, Victor Kibaltchitch fait sa réapparition dans les registres de population d'Ixelles, le 17 mars 1903, au n° 56 de la rue du Conseil. Agé de 13 ans seulement, il semble, si l'on en croit ses mémoires, y vivre seul. Les documents administratifs ixellois qui signalent le départ de son père pour le n° 10, rue Royale, à Bruxelles dès le 27 mars, soit dix jours après l'installation de Victor à Ixelles, ne font plus référence par la suite qu'à ce dernier seul.

Ouverte en juillet 1844, la rue du Conseil, dont la vocation est d'emblée résidentielle, a vu son profil modifié cinq ans plus tard. Quant à son appellation qu'elle doit à la proximité de l'hôtel communal, elle évoque l'assemblée d'élus qui préside aux destinées de la municipalité.

Dans cette rue entièrement bâtie en 1903, les fenêtres de Victor Kibalt-

chitch donnent sur un vaste pensionnat aux cours arborées, où les religieuses de Saint Vincent de Paul accueillent des enfants de santé fragile.

Le 13 janvier 1905, les registres communaux prennent acte d'une nouvelle domiciliation au n° 57, rue Goffart, à une centaine de mètres à peine de la résidence antérieure. Cette rue, moins cossue que la précédente, qui selon une pratique courante à l'époque, doit son nom au propriétaire Jean-Baptiste Goffart, qui céda gratuitement à la commune l'assiette de la voie publique, abrite de nombreux ateliers. Des ménages d'ouvriers y occupent les logis étroits du carré Vannot, minuscule cité, démolie en 1985. Le voisinage immédiat de la manufacture engage les «chambrelans», peintres sur porcelaine qui œuvrent à domicile, à y rechercher particulièrement chambres et mansardes.

C'est très probablement vers la fin de la même année 1905 que le jeune Victor Kibaltchitch donne sa première conférence à la tribune de la Jeune Garde socialiste d'Ixelles, sur le thème de la grève générale d'octobre 1905 en Russie. Il est malheureusement malaisé de situer avec précision le lieu qui servit de cadre à cette causerie.

Sur ce point de détail, Victor Serge, dans ses *Mémoires*, reste muet. L'on peut toutefois supposer raisonnablement qu'il s'agit du local de la Maison du Peuple d'Ixelles, situé à l'angle des rues du Collège et du Couloir, en surplomb de l'ancienne place Sainte-Croix, aujourd'hui place Eugène Flagey.

L'année 1906 sera, pour Victor Kibaltchitch, marquée par les débuts d'une amitié solide qui le liera à un jeune Ixellois, prénommé Raymond, qu'il décrit «petit, costaud, myope et d'esprit caustique». Ce garçon qui, à

l'époque habite une modeste maison au n° 17, rue Cans, non loin de la rue Goffart, n'est autre que Raymond Callemin, le futur « Raymond-la-Science » de la Bande à Bonnot.

Né à Bruxelles, le 28 mars 1890, il occupe entre cette date et son départ en novembre 1909, pour la cité Apollon, à Bruxelles, trois domiciles successifs : le 16, rue Keyenveld, le 17 rue Cans, déjà cité et le 5, rue Jules Bouillon.

L'on ne pourrait mieux conclure qu'en citant le récit que fait Kibaltchitch de sa rencontre avec Raymond Callemin. On y notera au passage l'emploi d'une expression typique du terroir bruxellois « brille », déformation du néerlandais « bril » (lunette) que les enfants de la capitale utilisaient volontiers sur un ton espiègle, pour désigner leurs compagnons à la vue basse.

« Ma première amitié date de l'année suivante. Vêtu d'une blouse russe à carreaux blancs et mauves que ma mère venait de finir, je remontais une rue provinciale d'Ixelles en rapportant un chou rouge. Content de ma blouse et me sentant un peu ridicule de porter ce chou. Un gosse de mon âge, courtaud à lunettes, me guignait ironiquement de l'œil sur l'autre trottoir. Je déposai le chou sous une porte et marchai sur lui pour lui chercher querelle en le traitant de myope, « Brille », face à lunettes ! Veux-tu que je t'abîme la figure ? Nous nous mesurâmes comme des petits coqs que nous étions, nous bousculant un peu de l'épaule, ose un peu ! commence ! sans nous battre toutefois, mais en nouant en réalité une amitié qui devait, à travers des enthousiasmes et des tragédies, se doubler toujours d'un conflit. Et nous étions encore, quand il est mort sur l'échafaud à vingt ans, amis et adversaires. C'est

lui qui vint après l'altercation me demander : « Tu veux jouer avec moi ? » et ainsi s'établit de lui à moi une subordination contre laquelle, malgré notre affection, il se révolta sans cesse en son for intérieur. Raymond grandissait le plus possible dans la rue, pour fuir l'arrière-chambre étouffante où l'on entrait par l'échoppe de cordonnier où son père, du matin à la nuit tombée, rafistolait les chaussures du quartier. Son père était un ivrogne résigné, vieux socialiste dégoûté du socialisme. Dès treize ans, je vécus seul, par suite des voyages et mésententes de mes parents ; Raymond vint souvent se réfugier chez moi. Ensemble, nous apprîmes à préférer aux romans de Fenimore Cooper, la grande « Histoire de la Révolution française » de Louis Blanc, dont les illustrations nous montraient des rues tout à fait pareilles à celles que nous fréquentions, parcourues par les sans-culottes armés de piques... Notre bonheur était de nous partager deux sous de chocolat en lisant ces récits bouleversants. Ils m'émouvaient surtout parce qu'ils réalisaient dans la légende du passé l'attente des hommes que j'avais connue depuis les premiers éveils de mon intelligence. Ensemble, nous devions plus tard découvrir l'écrasant Paris de Zola, et voulant revivre le désespoir et la colère de Salvat, traqué au Bois de Boulogne, après son attentat, nous errâmes longtemps dans la pluie d'automne à travers le Bois de la Cambre. »

C'est en juin 1909, que Victor Kibaltchitch quitte sa dernière résidence ixelloise du 57, rue Goffart pour s'installer définitivement à Paris. Devenu Victor Serge, il reviendra à Bruxelles pour un bref séjour durant lequel il est domicilié à Uccle, à partir du 27 avril 1936, au n° 134, rue Joseph Bens.

Victor Serge et les anarchistes

par Luc NEMETH

Les écrits de jeunesse de Victor feront tout à l'heure l'objet d'une communication qui devrait dégager les aspects théoriques de sa conception de l'anarchisme. Pour ma part je m'attacherai plutôt à ses relations avec le mouvement anarchiste, en m'efforçant de ne pas trop empiéter sur d'autres interventions, et d'abord celle qui a pour titre « Victor Serge et les anarchistes en Belgique avant 1914 ».

De cette période belge je retiens tout de même quelques éléments utiles pour la suite :

- a) la place des liens d'amitié dans la vie militante : « nous fûmes quelques adolescents plus unis que des frères » - *Mémoires*, page 15, je n'insiste pas - ;
- b) l'importance de l'écriture. Elle était déjà évidente avec les articles qu'il publia dès cette époque dans la presse anarchiste. On en trouve la confirmation dans une note qu'il consacre en 1908 au petit mouvement anarchiste belge, et dans laquelle il écrit : « Nous profitons de toutes les circonstances pour diffuser nos publications, journaux, manifestes, brochures. Car c'est surtout par l'écrit que nous travaillons. C'est l'arme la plus facile, et certainement une de celles qui portent le mieux » ; (1)
- c) même s'il exprime un point de vue qu'il sait parfaitement être minoritaire il ne cesse jamais de s'adresser à tous les hommes : on ne trouve pas chez lui de familiarités, ni de jargon, ni de « clins d'œil au lecteur ». A l'intérieur même du courant anarchiste, vouloir lui attribuer à tout prix une tendance précise relève de l'exercice de style ; (2)

d) dernier point : lorsqu'il arrive en France à la fin de l'été 1909 ce n'est déjà plus tout à fait un inconnu dans le monde militant. La note que j'ai citée avait été publiée dans le *Bulletin de l'Internationale Anarchiste*, où à titre d'exemple c'était Emma Goldman qui donnait les nouvelles des Etats-Unis, et Rudolf Rocker celles des Juifs de Londres.

En France il découvre un mouvement ouvrier qui n'est pas forcément en meilleur état qu'en Belgique : derrière toute la rhétorique révolutionnaire - c'est la grande époque du syndicalisme révolutionnaire, des Bourses du Travail -, le processus de bureaucratisation est déjà très avancé. Cette crise se double d'une crise de l'anarchisme : les « lois scélérates » continuent d'exercer un effet dissuasif en matière de recrutement, même si elles remontent à quinze ans plus tôt ; en sens inverse il y a hémorragie de militants en direction du syndicalisme où ils finissent comme le craignait Malatesta par se dissoudre, sans parvenir à ce qui avait été prévu au Congrès d'Amsterdam en 1907 - faire prévaloir le point de vue anarchiste à l'intérieur des syndicats - ; à l'horizon, aucun leader ne paraît en mesure de prendre la succession de Reclus, Louise Michel, Sébastien Faure.

Un des rares pôles d'agitation est constitué par le journal *l'anarchie*, continuateur d'un phénomène qui à partir de 1902 fit beaucoup pour la propagation des idées anarchistes : les Causeries Populaires. Au départ elles étaient conçues, dans une perspective scientifique, comme des confé-

Luc NEMETH

rences scientifiques - on disait alors des « causeries » - au thème parfois assez rébarbatif, mais le public prit l'habitude de s'y retrouver et de parler de ce qui lui tenait à cœur - la « question sociale » -. Devant le succès rencontré, celui qui incarnait cette transformation des Causeries, Albert Libertad, estima venu en 1905 le moment d'en prolonger l'action par ce journal, dont il fut rédacteur. Un grand rédacteur, pas seulement par le souffle qui l'animait, mais par cette capacité qu'il avait, même lorsqu'il abordait une question réputée secondaire, de la replacer dans une perspective globale. (3) Libertad meurt en 1908, certains ont dit « des suites d'un passage à tabac », mais le journal lui survit. C'est là que Victor s'exprime, tout en créant au Quartier Latin un groupe intitulé **La Libre Recherche**, où il prendra un ascendant dont il se défend dans une lettre à Emile Armand : « Il ne faut pas que l'on tienne **La Libre Recherche** pour mon groupe. Nous l'avons fondé à plusieurs, dans un but nettement défini. J'y use fréquemment de mon droit d'initiative ; mais ce n'est pas et ce ne sera pas ma chapelette, ma firme ou mon club. Merci ! » (4)

La Libre Recherche ne semble pas avoir duré très longtemps, peut-être parce que Victor eut la possibilité de prendre en mains le journal *l'anarchie*. En juin 1911 le rédacteur, Lorulot, ne souhaite plus continuer ; Rirette Maîtrejean, la compagne de Victor, est pressentie pour prendre la suite ; ils vont donc habiter au siège du journal, qui s'était transféré l'année d'avant dans un pavillon avec jardin à Romainville, au 16 rue de Bagnolet. Au début les choses vont mal se passer parce que ces locaux sont aussi, comme ils l'étaient déjà à Paris, un lieu de vie collective (5) dont les participants sont presque tous adeptes de théories « scientistes » qui n'intéressent visiblement ni Rirette ni Victor ; elle a

évoqué cette période dans ses *Souvenirs d'anarchie* ; on trouve aussi des pages sur Romainville dans *A nous deux, Patrie!* d'André Colomer, et dans un livre de Malcolm Menzies, *En exil chez les hommes*, tentative de reconstituer la psychologie de ce qui allait devenir la bande à Bonnot. (6)

L'autre pomme de discorde c'est précisément la question de l'illégalisme, à propos de laquelle Victor Méric rapporte une anecdote : « Il ne faisait pas toujours bon soutenir un avis opposé à celui des autres. Kibaltchitch dit le Rétif, ami de Mme Rirette Maîtrejean, en sut quelque chose pour son compte. Déjà il se dressait contre ce courant d'idées et de méthodes qu'il estimait dangereux et pernicieux. Un soir de juillet 1911, au cours d'une conférence sur l'illégalisme dans une salle de la rue Ordener, Kibaltchitch protesta à la tribune, expliquant que les prisons regorgeaient d'anarchistes et que cela était dû à toute l'agitation folle qu'on créait ; il ajoutait que si chaque individu demeurerait libre de vivre à son gré, du moins ne fallait-il pas transformer certains moyens d'action en but et en idéal. » (7)

Le même Méric précise ensuite que Kibaltchitch se fit traiter de « vendu » et faillit recevoir un coup de poing en pleine figure. Au bout de trois semaines la rupture est consommée : Callemmin, Carouy, Garnier et Valet ont quitté le pavillon, comme prévu au départ (Rirette et Victor devant se charger de constituer leur propre équipe), (8) mais sur fond de conflit. Cette rupture, et l'éloignement de Lorulot qui avait laissé proliférer les articles sur les thèmes secondaires en général et celui de l'illégalisme en particulier, font que Victor souhaite « marquer le coup ». Pour bien montrer qu'une page est tournée il publie dans le numéro du 21 septembre un éditorial intitulé « Contre la faim » (qui devient ensuite une brochure, la seule de lui connue pour cette période), et

où il montre avec exemples à l'appui que « hors de la recherche des causes du mal, tout est puéril » : (9) on est ici très loin du strict individualisme qui lui a été attribué et qui de toutes façons était aussi, sans vouloir en ce qui me concerne justifier tout ce qu'il a pu écrire, une réaction contre un ouvriérisme devenu envahissant. Ce qu'il en a dit dans les *Mémoires* (10) est d'ailleurs suffisant pour comprendre comment des hommes comme lui, qui aspiraient passionnément au bonheur de leurs semblables, ont pu en arriver à « lancer le bouchon » parfois très loin dans la direction de l'individualisme. De toutes façons « individualisme » est un mot qu'il n'aimait pas, et il le dira dans une lettre à Mauricius : « J'avoue volontiers que, comme toi, je n'aime pas le terme individualisme. Sa signification a été si souvent dénaturée, et il y a eu tant de Nietzschéens baroques et de Bar-résistes par trop déracinés ! Puis le mot anarchiste est si bref, si concis, si juste. » (11)

En octobre Rirette et Victor, à qui leurs moyens ne permettent plus de garder le pavillon, vont s'installer à Paris, 24 rue Fessart, qui devient donc le nouveau siège du journal.

Le 21 décembre (1911) éclate l'affaire de la bande à Bonnot.

Quelques jours plus tard la police est déjà sur la piste et c'est là, **et seulement là**, que Victor va monter au créneau, en particulier face au quotidien *Le Journal* où un certain Ernest La Jeunesse propose d'abattre sur place les bandits, comme aux Etats-Unis. (12) Ceux qui ont lu les trois articles consacrés à ce moment par Le Rétif aux bandits (13) savent aussi que tout en affirmant sa totale solidarité, il se démarque, comme il l'avait déjà fait dans les colonnes du *Communiste* en 1908 : « Etre solidaire des réfractaires économiques ne signifie pas non plus prôner le vol ou l'ériger en tactique ». (14)

Je crois même pouvoir dire que s'il n'y avait eu que ces trois articles Victor n'avait rien à craindre, d'abord parce qu'une bonne partie de la France était du côté des bandits dans cette chasse-à-l'homme, ensuite parce qu'il n'était pas repéré personnellement (ce qui est bien la moindre des choses pour l'auteur de *Ce que tout révolutionnaire devrait savoir de la répression*!) (15) : le Service des Archives de la Préfecture de Police (Paris), tout en attirant mon attention sur le fait que des versements très tardifs ne sont jamais à exclure, m'a confirmé ne posséder aucun dossier personnel sur Kibaltchitch ; dans les archives du Ministère de l'Intérieur français son dossier (16) (que je n'ai été autorisé à consulter que sur la période antérieure à 1931 qui par chance suffisait ici) ne contient pas de documents antérieurs à cette arrestation ; la Mission des Archives de ce même Ministère, chargée de traiter les dossiers non encore versés, m'indique après recherche ne rien posséder dans le cas précis ; le nom de Kibaltchitch enfin ne figure pas dans une « note sur la Fédération Anarchiste de Belgique et ses principaux membres » (17), pourtant rédigée à un moment (7/4/1909) où il était actif et où la police belge ne chômait pas (le jeune Victor consacra même une note d'information à cette question). (18)

Ce qui va mettre le feu aux poudres c'est un éditorial signé Ralph (un des pseudonymes de Serge) paru dans le numéro du 25 janvier, donc six jours avant la perquisition, dans lequel il abandonne le terrain étroit de l'illégalisme pour se placer sur celui autrement subversif de la propriété privée, et même contre-attaquer sur le « point faible », celui de l'encaisseur qui avait été tué : « L'argent que véhiculait Caby, d'où venait-il ? Combien avait-il fallu de morts d'hommes pour mettre aux mains de quelque bourgeois cossu ces trois cent mille francs ?

Luc NEMETH

Combien ? Rappelez-vous les salaires dont vivent - non, dont crèvent ! - les ouvriers des filatures du Nord, ou les casquetiers juifs de Paris, ou certains verriers ! Rappelez-vous que le nombre des tuberculeux atteint dans certaines industries 65 %. Faites le compte de ce que coûte en vies abîmées, en vies supprimées, chaque billet de mille francs prélevé sur le labeur ingrat de ces agonisants ! » (19)

La perquisition des locaux du journal a lieu le 31/1/1912, la police trouve deux revolvers provenant d'un « casse » effectué dans une armurerie rue La Fayette, Serge est incarcéré. Les archives de la Cour d'Assises de la Seine ont brûlé (accidentellement semble-t-il) au fort de Montlignon en 1974, mais j'ai pu consulter grâce à des amis des Archives de Paris des documents en cours d'inventaire et qui permettent de retracer la procédure : le 31 janvier Kibaltchitch n'est inculpé que de recel d'armes volées ; c'est seulement le 29 mars, devant son refus persistant de collaborer avec la justice, qu'il est inculpé d'association de malfaiteurs, accusation qui sera d'ailleurs abandonnée lors du procès.

Bonnot est tué en avril, Garnier et Valet en mai (j'en profite pour vous signaler le très bon livre récemment paru de William Caruchet, *Ils ont tué Bonnot* (20), je n'ai pas encore pu me procurer le livre en anglais de Richard Parry, *The Bonnot gang*). Le procès des survivants s'ouvre l'année suivante, le 3/2/1913. A l'issue de la première journée, après lecture de l'acte d'accusation, *La Bataille Syndicaliste* conclut son article sur ces mots : « En somme, l'impression qui se dégage de cette première audience est que Mme Maitrejean et son compagnon Kibaltchitch portent le poids d'avoir consacré leurs efforts à une feuille anarchiste ». (21)

Les débats vont durer presque tout le

mois. La lecture des journaux montre qu'il fut peu question de Kibaltchitch : manifestement le juge avait peur de se faire remettre à sa place par cet accusé très vigilant sur le respect du droit. Mais le juge se vengera au moment du verdict, et malgré l'abandon d'un des deux chefs d'inculpation et les circonstances atténuantes reconnues par le jury pour l'autre, Victor écope de cinq ans de réclusion. *La Bataille Syndicaliste* écrit alors : « il est impossible qu'une grâce n'intervienne pas ». (22)

En fait il y aura demandes de grâce. Le dossier (23) est intéressant, d'abord à cause de la personnalité des demandeurs : dans le premier cas, le député socialiste Jean Longuet ; dans le second, ce médecin que Serge mentionne dans les *Mémoires*, Maurice De Fleury ; intéressantes aussi, les réponses : à chaque fois l'autorité pénitentiaire (le directeur de la Centrale de Melun) est pour, l'autorité administrative (le préfet de la Seine-et-Marne) est pour, mais le pouvoir politique (le Ministère de la Justice) met son veto, et au total Serge fait partie de cette minorité de détenus qui auront effectué la totalité de leur peine jusqu'au dernier jour - je ne comprends pas très bien les buts poursuivis par les personnes qui ont écrit qu'il aurait bénéficié d'une libération anticipée -.

Seul aménagement : afin de bénéficier du droit de visite Rirette épouse Victor, le 3/8/1915 ; je vous rappelle qu'il a évoqué ces années passées derrière les barreaux dans son roman *Les hommes dans la prison*, qui fait partie de la série rééditée en 1967. (24)

Politiquement, cette condamnation ne changea rien. Victor continua d'écrire des articles, sous pseudonyme bien sûr, dans les journaux qu'éditionnait Emile Armand : *Les Réfractaires*, puis *Par-delà la mêlée*, puis *Pendant la mêlée*. (25) A sa sortie de

prison la question de la reprise de sa collaboration rédactionnelle fut posée (26) mais elle lui était difficile à cause de l'arrêté d'expulsion dont il faisait l'objet à cause de sa condamnation; d'autre part il refusait d'écrire dans les journaux où s'exprimait André Lorulot par qui il estimait avoir été « lâché » lors du procès - accusation de mon point de vue fondée si on s'en tient aux compte-rendus publiés dans la presse -. (27)

Début février (1917) Victor expédie ses affaires courantes, les camarades ouvrent une souscription en sa faveur dans *Par-delà la mêlée* (28) et douze jours plus tard il arrive en Espagne où il va trouver un mouvement ouvrier en meilleur état, avec en particulier, du point de vue anarchiste, un syndicat qui fait son travail, la C.N.T., laquelle dispose aussi d'un journal, *Solidaridad obrera*, auquel Serge va bien entendu collaborer - si j'insiste sur « bien entendu », c'est pour ceux qui seraient tentés de voir dans cette collaboration syndicale un premier pas vers le bolchevisme, alors qu'elle était au contraire d'une parfaite cohérence anarchiste -. Il collabore aussi à un autre titre, *Tierra y libertad*, d'après les indications fournies dans la très utile notice autobiographique (29) qu'il rédigea en 1928, au moment où il commençait à avoir des ennuis en U.R.S.S. Après l'insurrection manquée de Barcelone durant l'été 1917 il décide de rejoindre la Russie, où la révolution a éclaté.

Pour pouvoir rentrer en France il raconte aux autorités qu'il désire s'engager dans un régiment de Russes en exil qui combattent aux côtés des Alliés: ce qu'il espère, c'est que ces régiments seront à la fin de la guerre rapatriés en Russie. Les circonstances vont contrarier son projet: le 2 octobre 1917 il est arrêté à Paris et de là, interné comme sujet « indésirable, défaitiste, bolchevisant » au camp de Fleury-en-Bière où

il reste six mois, puis à Précigné, dans la Sarthe, où il arrive le 1^{er} avril 1918 me précisent les Archives Départementales. (30) Il faudra attendre le 2 janvier 1919 pour qu'il soit libéré à la faveur d'un échange de groupe avec des militaires français arrêtés en Russie.

Politiquement, là encore, la détention n'avait rien changé pour lui. Il organisa à l'intérieur du camp des groupes de discussion, il adressa des articles au journal anarchiste *La Mêlée* que dirigeait Pierre Chardon (terrassé l'année suivante à l'âge de 26 ans par la grippe espagnole). (31) Avant de partir pour la Russie il remet au *Liber-taire* ses notes sur les origines du mouvement révolutionnaire russe, qui seront publiées en sept articles. (32)

A partir de son arrivée à Léninegrad (33) et de son adhésion au Parti Communiste, ses rapports avec les anarchistes s'inscrivent de part et d'autres sous le signe d'un jeu si transparent qu'on ne peut même plus parler de manipulation: lui, joue sur la vieille amitié et adresse personnellement aux camarades les lettres qu'il désire voir publiées dans leurs journaux, mais il est bien obligé de mentionner la répression (la destruction de locaux anarchistes avait commencé dès avril 1918), et du coup, eux se font un plaisir de publier ses lettres, (34) et de le donner en exemple d'incohérence. Il publie aussi en 1921, à Paris, une brochure sur les anarchistes et la révolution russe (35), un peu ingénue, sur le mode:

- a) nous aussi, nous sommes pour le dépérissement de l'Etat, mais ce sera pour plus tard;
- b) vous aussi, vous admettez la nécessité d'une certaine Terreur;
- c) il n'y a donc rien qui nous sépare! - discours évidemment peu crédible dans le contexte de chasse aux anarchistes généralisée, même si le régime fait encore la différence

Luc NEMETH

entre les « bandits » et les « bons anarchistes » (ceux qui acceptent de se rallier).

Un de ceux qui ont pu rencontrer Serge à cette époque, Armando Borghi, qui était le délégué de l'*Unione Sindacale Italiana* au 2^e Congrès de l'Internationale Communiste en août 1920, paraît tout de même confirmer ce qu'a pu dire Serge de son évolution « longue et difficile de l'anarchisme au marxisme ». (36) Je vous traduis son témoignage, en précisant que Borghi est considéré comme une source sérieuse : « Il appartenait maintenant au Parti bolchevik. Restés seuls pour un instant, il me fixa rendez-vous pour le lendemain. Le jour suivant je frappai à sa porte ; le camarade espagnol était avec moi. Victor Serge, ayant entr'ouvert la porte, me demanda en quoi il pouvait m'être utile. Étonné, je lui rappelai le rendez-vous pris le jour d'avant. Encore plus étonné que moi, il me dit qu'il avait mal compris, et que de toutes façons, à cette heure-là, il devait sortir pour des choses importantes. C'était dur à avaler. Je refis le chemin en sens inverse.

De retour dans ma chambre, le téléphone sonna.

- Qui est à l'appareil ?
- C'est moi, Serge.
- Eh bien, vous avez changé d'avis ?
- Vous êtes seul ?
- ...
- Alors venez tout de suite.
- Alors : j'avais raison ?
- Non... Oui... De toutes façons venez, je vous expliquerai.

Je refis le chemin. Il n'attendit pas que je l'interroge.

— *Écoutez, mon chéri*, (en français dans le texte, NdA.), moi je vous avais donné un rendez-vous, mais... pour vous tout seul.

— Mais l'Espagnol est un camarade, fis-je remarquer.

— Je comprends : vous, vous venez de l'Europe.

Et cela dit, il m'égrena son chapelet. (...).»

J'abrège, pour en arriver à la conclusion de ce témoignage de Borghi sur Serge : « Il est certain qu'en 1920 ses informations me furent d'une grande utilité, et sans me faire tomber dans la dissimulation, me commandèrent la prudence ». (37) A ces conseils s'ajouteront parfois des interventions en faveur d'anarchistes emprisonnés. (38) Ses rapports avec les anarchistes ou ses admirateurs comme Séverine ne se dégraderont qu'à une occasion, (39) lorsque des gens qu'il a décrit comme des **marxistes (?) imbéciles**, avec un point d'interrogation après marxistes mais pas après imbéciles, (40) font courir le bruit qu'il aurait écrit en Allemagne un article de calomnies sur Bakounine, article que j'ai retrouvé dans *Das Forum*, (41) et qui n'avait pas cette tonalité. Le malentendu paraît avoir été vite dissipé, à en juger par la reprise d'un ton courtois dès l'année suivante. (42)

Parmi les amitiés qui persisteront il y a celle de Rirette, qui a rappelé en 1959 : « Tout au long de ce périple extraordinaire, nous ne nous sommes pas quittés, moralement parlant. J'ai toute une correspondance de partout - de Russie, d'Allemagne, d'Autriche, de Silésie, et enfin du Mexique ». (43)

Gérard Rosenthal, qui se trouvait à Moscou en octobre 1927 pour les fêtes du dixième anniversaire de la Révolution et qui allait souvent prendre le thé dans le petit appartement de Serge et sa femme, a laissé lui aussi une description : « Dans un coin du divan était assis Ghezzi, un jeune anarchiste italien qui avait dû fuir son pays. (...) Quand la discussion avait été trop longue, Ghezzi chantait quelques airs napolitains ou nous racontait la lutte des anarchistes contre la police milanaise ». (44)

Serge ne chercha jamais à dissimuler son passé anarchiste, même lorsqu'il

avait tout à perdre d'un tel rappel : je pense notamment à cette lettre du 16 octobre 1932 par laquelle il exige un passeport pour lui et pour sa femme, (45) où il rappelle être entré dans le mouvement révolutionnaire à l'âge de quinze ans, et commence par évoquer son poste de rédacteur d'une feuille anarchiste. Bonjour le passeport...

Ce sera donc la Sibérie, et à cette occasion un certain « Camille », pseudonyme de Berneri, écrit dans *La Revue Anarchiste* : « Même si Victor Serge s'est séparé de ses compagnons individualistes d'autrefois, n'oublions pas qu'il aida, depuis, plusieurs camarades en difficulté. Cette seule considération suffit pour que nous souhaitions que soit libéré l'auteur de *Ville conquise* ». (46)

On peut noter au passage le sens tactique de Berneri, qui refuse de considérer comme acquise la séparation avec l'anarchisme, et ne parle que d'individualistes. Ce n'est pas pour autant que Serge redeviendra anarchiste, mais des rapprochements vont tout de même intervenir dès sa sortie d'U.R.S.S. :

— d'abord parce que sa propre persécution et les procès de Moscou posent implicitement une question qui est vite formulée, par lui notamment, dans les revues comme *La Révolution prolétarienne* : à quel moment la Révolution russe a-t-elle commencé à dégénérer ? Quels ont été les premiers signes de la dictature ? Bien entendu la persécution des anarchistes (et dont Cronstadt n'est qu'un épisode) resurgit au premier plan ; (47)

— ensuite il y a l'affaire espagnole, où la position de Serge va plus loin qu'une « solidarité de victimes » (48) entre ce P.O.U.M. dont il défend les positions, et les anarchistes :

a) à partir de novembre 1936 les anarchistes hostiles à toute participation ministérielle (disons pour simplifier : Durruti, Berneri) deviennent dans

la lutte objectivement plus proches du P.O.U.M., qu'ils ne le sont des autres anarchistes : l'article dans lequel Serge accuse la C.N.T. de cacher une partie de ce qu'elle sait sur l'assassinat de Berneri est à cet égard édifiant ; (49)

b) ceux qui ont lu les *Carnets* savent aussi que la révolution espagnole fut le premier des facteurs de rupture entre Serge et Trotsky, et ce à cause du refus de Trotsky de se solidariser clairement des anarchistes ; (50)

— il y a enfin cette rupture elle-même avec Trotsky, qui amène Serge à lui répondre dans les colonnes de la presse pivertiste (51) - courant dont certains militants se définissaient comme socialistes libertaires - .

C'est aussi dès sa sortie d'URSS que Serge entreprend la rédaction de ses souvenirs, en commençant par le début. Une ébauche de ce qui formera par la suite le premier chapitre des *Mémoires* est publiée sous forme d'article, *Méditation sur l'anarchie* : (52) on peut en contester les jugements, ou même la généralisation d'expériences très particulières, mais on ne saurait lui prêter la volonté de passer ces années sous silence.

Avant de quitter la France il rencontre en 1939 Emile Armand, le correspondant privilégié d'autrefois, qui nous dit que l'entrevue fut cordiale. (53) A son arrivée au Mexique en 1941 il écrit à Voline, le « vieil ami et adversaire » (54), et l'incite à s'y installer également.

En 1944 il essayera encore de sauver des camarades : à cette date en effet les apparatchiks italiens réfugiés à Moscou commencent à être rapatriés, et il comprend que c'est le moment de leur demander des nouvelles des opposants italiens persécutés en URSS, parmi lesquels Ghezzi (dont il ignore encore la disparition) : ce qu'il fait dans un article du *New Leader*,

Luc NEMETH

qui a été reproduit dans le *Cahier Spartacus* dédié à Serge. (55)

En définitive il n'y a pas trop à s'étonner de ce que Garosci a relevé dans sa préface à l'édition italienne des *Mémoires*: une grande confiance personnelle restée acquise malgré la séparation politique. (56) Une confiance qui dans le cas d'Armand ira jusqu'à refuser de croire à l'authenticité de la flèche que Serge lui décoche dans les *Mémoires*, et à y voir la main de leur compilateur « ou leur compilatrice »... (57) (effectivement Armand était en droit d'être perplexé devant

un ton nouveau à son égard, (58) mais l'intervention d'une tierce personne paraît très hypothétique).

Pour terminer, une précision toute bruxelloise, de Jef Rens, qui nous rappelle que Serge paya son passé anarchiste jusqu'à la fin de sa vie: comme il supportait mal l'altitude de Mexico en raison de ses ennuis cardiaques il effectua des démarches pour émigrer aux Etats-Unis (59), mais à cette époque il n'était pas question qu'un ex-anarchiste bénéficie du même droit d'entrée que des personnages au passé « chargé ».

- (1) Le Rétif, note sur la Belgique, *Bulletin de l'Internationale Anarchiste*, n° 7, nov. 1908, p. 5.
- (2) Les liens du Jeune Victor des « colonies » permettraient alors de le définir comme « communiste », sa participation supposée au *Cubilot* où écrivait Pierre MONATTE le rapprocherait du courant syndicaliste, des articles cf. « Anarchistes-bandits » (*Le Révolté*, n° 36, 6/2/1909) le désigneraient comme individualiste.
- (3) Une anthologie a été publiée: Albert LIBERTAD, *Le culte de la charogne*, Paris, Galilée, 1976.
- (4) Institut Français d'Histoire Sociale, 14 AS 211 (8) = Correspondance Emile Armand; non datée.
- (5) Une note qui figure dans le dossier 96852 = Emma GOLDMAN des Archives de la Préfecture de Police (Paris) indique que le 23/9/1907 celle-ci a visité « la colonie Libertad » (et non: « les locaux du journal »).
- (6) Rirette MAITREJEAN, *Souvenirs d'anarchie*, Quimperlé, La Digitale, 1988 (initialement paru dans *Le Matin* du 18/8/1913 et jours suivants); André Colomer, *A nous deux, Patrie!*, Ed. de « L'Insurgé », 1925 (indiqué écrit en 1916-17, soit antérieurement au passage de l'auteur au bolchevisme); Malcolm Menzies, *En exil chez les hommes*, Trœsnes, Corps 9, 1985.
- (7) Victor MERIC, *Les bandits tragiques*, Paris, Simon Kra, 1926, p. 111.
- (8) Cf. Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 38.
- (9) Le Rétif, « Contre la faim », *l'Anarchie*, n° 337, 21/9/1911, p. 1.
- (10) *Mémoires d'un révolutionnaire*, cit., pp. 55-56.
- (11) Lettre de Le Rétif à Mauricius, *l'anarchie*, n° 347, 30/11/1911, p. 4.
- (12) E. LA JEUNESSE, « L'Evolution du Crime », *Le Journal*, 29/12/1911, p. 1. Voir également: Eugène FOURNIERE, « Les deux pendants », *La Dépêche*, 10/1/1912, p. 1.
- (13) Le Rétif, « Les bandits », *l'anarchie*, n° 352, 4/1/1912: « Expédients », n° 354, 18/1/1912; « Anarchistes » et « Malfaiteurs », n° 356, 1/2/1912, p. 1.
- (14) Le Rétif, « Les illégaux », *Le Communiste*, n° 14, 20/6/1908.
- (15) Victor-Serge, *Les coulisses d'une sûreté Générale: Ce que tout révolutionnaire devrait savoir sur la répression*, Paris, Librairie du Travail, s.d. (1925).
- (16) Archives Nationales, F7 14787.
- (17) Arc. Nat., BB 18 6464 dr. 56 BL 61.
- (18) Le Rétif, « BELGIQUE.-Tracasseries », *Les Temps Nouveaux*, n° 39, 23/1/1909, pp. 5-6.
- (19) Ralph, « Les hauts-criminels », *l'anarchie*, n° 355, 25/1/1912, p. 1.
- (20) W. CARUCHET, *Ils ont tué Bonnot*, Paris, Calmann-Lévy, 1990.
- (21) *La Bataille Syndicaliste*, 4/2/1913, p. 2.
- (22) *Idem*, 3/3/1913, p. 1.
- (23) Arc. Nat., BB 24 2111 dr. 2914 S 13.

- (24) Victor SERGE : *Les révolutionnaires*, Ed. du Seuil, Paris (*Les hommes dans la prison* : pp. 11-169).
- (25) Cf., publié sous pseudonyme Le Rétif sauf mention contraire :
- a) *Les Réfractaires* : « Le progrès de l'ignorance et ses conséquences » (n° 1, 29/12/1912, pp. 4-5 ; daté sept. 1911) ; « L'Egoïsme » (n. 2-3, 31/1/1913, p. 13) ; « La Douleur et la Vie » (n° 4-5-6, fin fév. 1913, p. 20) ; « Un livre d'Esthétique » (idem, p. 22 ; n° 7-8-9, fin mars 1913, pp. 30-31 ; n° 10-11-12, 15 mai 1913, p. 38 ; 2^e série 6^e fasc., juil. 1913, pp. 63-65) ; « Du Dogmatisme » (8^e - 9^e fasc., nov. 1913, p. 125) ; « De la tolérance » (n° 3, 1914, pp. 228-230).
- b) *Pendant la mêlée* : « Un jour de pluie » (n° 3, 5/12/1915, p. 2) ; « Pour toi » (idem, p. 3, pseud. Yor ; n° 4, 15/1/1916, p. 3) ; « Je sais des plaines » (n. 5, 26/1/1916, p. 2).
- c) *Par-delà la mêlée* (la numérotation prend la suite du titre précédent) : « Pour toi » (n° 10, 1/5/1916, p. 3 ; pseud. Yor) ; « Essai de définition de l'individualisme anarchiste » (n° 13, mi-juil. 1916, p. 3 ; n° 16, mi-sept. 1916, p. 2 ; n° 18, fin sept. 1916, p. 2 ; indiqué écrit en 1913) ; « L'Individu contre l'Etre collectif » (n° 21, fin déc. 1916, p. 3, pseud. L.R.) ; « L'individualisme facteur de progrès » (n° 23, début fév. 1917, p. 2, pseud. L.R.) ; « Conséquences de la Négation de l'Autorité » (n° 28, mi-mai 1917, p. 2, pseud. L.R.).
- (26) Cf. Correspondance Emile Armand mentionnée note 3. Ces lettres de Serge à Armand (on ne possède pas la correspondance en retour) ont été publiées, avec des coupes inacceptables et un texte de présentation trompeur, dans : *Le Mouvement social* n° 47, avril-juin 1964, pp. 45-78.
- (27) Cf. *La Bataille Syndicaliste*, 13/2/1913, p. 2.
- (28) Cf. *Par-delà la mêlée*, du n° 23 (début février 1917) au n° 26 (Pâques 1917) ; et IFHS, 14 AS 200 = Fonds Armand, Correspondance et divers, lettre de G. Reiss, 13/2/1917.
- (29) Cette notice figure dans : Victor SERGE, *Le Rétif*, Paris, Librairie Monnier, 1989, pp. 215-220.
- (30) Lettre des A.D. de la Sarthe à l'auteur, 6/3/1991.
- (31) Cf. Pierre CHARDON : *sa vie - son action - sa pensée*, Paris et Orléans, Ed. de « l'en dehors », 1928, p. 3.
- (32) V.S. Le Rétif, « L'esprit révolutionnaire russe », *Le Libertaire*, n° 1, 26/1/19, p. 2 (nous n'avons pas encore repéré les articles suivants un par un, la collection dont nous disposons étant incomplète).
- (33) Sur le séjour en Espagne, la détention, la libération, le voyage, l'arrivée en Russie, cf. Victor SERGE, *Naissance de notre force* (in *Les révolutionnaires*, op. cit., pp. 173-335).
- (34) Cf. « Lettre de Russie », *Le Libertaire*, 7/11/1920, pp. 1-2 ; « Lettre de Russie », *Le Soviet*, 15/1/1921, pp. 3-4 ; idem, 1/5/1921, p. 2.
- (35) Victor SERGE, *Les anarchistes et l'expérience de la révolution russe*, Ed. de la Bibliothèque du Travail, Paris, 1921.
- (36) Cf. note 29, cit., p. 220.
- (37) A. BORGHI, *Mezzo secolo di anarchia*, Edizioni Scientifiche Italiane, Naples, 1954, p. 220.
- (38) Cf. *Mémoires d'un révolutionnaire*, cit., p. 162.
- (39) SEVERINE, « L'oiseau de passage », *Le Journal du Peuple*, 27/10/1921, p. 1.
- (40) *Mémoires d'un révolutionnaire*, op. cit., p. 163.
- (41) Victor SERGE, « Bakunins « Bekenntnis », *Das Forum*, n. 9, juin 1921, pp. 373-380.
- (42) Cf. E. ARMAND, « Lettre ouverte à Victor Serge », *L'en dehors*, n° 2, mi-novembre 1922, p. 1.
- (43) Rirette MAITREJEAN, « De Paris à Barcelone », *Témoins*, fév. 1959, p. 38.
- (44) Gérard ROSENTHAL, *Avocat de Trotsky*, Paris, Laffont, 1975, pp. 23-24.
- (45) « Une lettre de Victor Serge au Comité Central Exécutif des Soviets », *La Révolution prolétarienne*, n° 153, 10/6/1933, pp. 6-7.
- (46) Camille, note de lecture sur « Où va la révolution russe ? L'affaire Victor Serge » de Marcel MARTINET, *La Revue Anarchiste*, n° 20, août-sept. 1934, p. 40.
- (47) Cf. V.S., « Sur Cronstadt 1921 - et quelques autres sujets... », *La Révolution prolétarienne*, n° 277, 25/8/1938, pp. 7-8.
- (48) Cf. V.S., « Crimes à Barcelone », *La Révolution prolétarienne*, n° 249, 2/6/1937, p. 6.
- (49) Cf lettre de Victor SERGE in *Esprit*, n° 57, 1/6/1937, p. 501.
- (50) Cf. Victor SERGE, *Carnets*, Paris, Julliard, 1952, p. 44.

- (51) Cf. *Juin* 36, n° 51, 21/4/1939.
 (52) Victor SERGE, « Méditation sur l'anarchie », *Esprit*, 1/4/1937, pp. 29-43.
 (53) E. ARMAND, « Kibaltchitch est mort », *L'Unique*, n° 26, déc. 1947.
 (54) Cf. lettre du 11/1/1946 à Daniel Martinet in *La Révolution prolétarienne*, n° 310, déc. 1947, p. 23.
 (55) Victor SERGE, *Le nouvel impérialisme russe*, *Cahiers Spartacus* Série B n° 50, oct-nov. 1972, pp. 46-48.
 (56) Aldo GAROSCI, préface à : Victor Serge, *Memorie di un rivoluzionario*, Firenze, La Nuova Italia, 1956, p. IX.
 (57) E. ARMAND, « Où il est question d'histoire et de « Mémoires » », *L'Unique*, n° 45, jan. 1950, p. 73, 74 et 75 (sur chaque page).
 (58) *Ibidem*, p. 73. Armand fournit comme contre-exemple le ton des remarques de Serge le concernant, dans le *Crapouillot* de janvier 1938.
 (59) Cf. Jef RENS, *Rencontres avec le siècle*, Ed. Duculot, Paris-Gembloux, 1987, p. 102.

S

Victor Serge et les anarchistes en Belgique avant 1914

par Jean-Marie NEYTS

Pour comprendre la formation de la pensée de Victor Kibaltchitch - Serge, il est nécessaire de mieux connaître le milieu anarchiste belge de ce début du siècle. Sans vouloir remonter à la Renaissance il convient dans un premier temps de se pencher sur les origines de l'anarchisme en Belgique.

C'est très certainement à partir de la création en 1865 de la section belge de l'Association Internationale des Travailleurs (A.I.T. dite la 1^{re} Internationale) que les idées anarchistes modernes se sont popularisées en Belgique. En tout premier lieu les idées mutualistes, fédéralistes et autogestionnaires de Pierre-Joseph Proudhon défendent nombre de militants internationalistes. Parmi eux, César De Paepe.

Les premiers Congrès de l'A.I.T. font avancer l'idée de la collectivisation, puis se pose la question de l'action

politique. Les anarchistes s'en tiennent à la formule : « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », restent sur le terrain de la lutte, économique, refusent de s'engager dans la lutte pour la conquête du pouvoir d'Etat. Cet Etat dont ils veulent l'abolition et le remplacement par la libre fédération des associations de travailleurs.

Dans le conflit Marx-Bakounine, la section belge prend parti pour ce dernier. L'écrasement de la Commune de Paris en 1871 et la crise économique vont ébranler l'A.I.T. La section française est anéantie, la belge fortement réduite. Au Congrès de La Haye de 1872 c'est la scission entre les marxistes et les anarchistes suite à l'exclusion de Michel Bakounine. Une Internationale Anti-autoritaire se constitue et continue à se réunir tous les ans. En 1874 au Congrès de Bruxelles, César De Paepe présente

un rapport sur l'organisation des services publics. Le dernier Congrès de cette branche de l'A.I.T. se tient même à Verviers en 1877.

Cependant on peut dire que depuis la scission de 1872 l'Internationale perd de plus en plus d'influence et les idées libertaires aussi. De plus en plus de militants internationalistes envisagent de recourir à l'action politique parlementaire. L'évolution de César De Paepe est significative à cet égard. Dès 1877 il participe à la création du Parti Socialiste brabançon qui organise aussitôt un Congrès international à Gand. Une délégation du Congrès de Verviers s'y présente mais elle est repoussée!

En 1879 se crée un Parti Socialiste belge qui se veut un large regroupement mais veut aussi « sortir les socialistes belges de leur abstention systématique ». Ce parti milite pour le suffrage universel, l'instruction obligatoire, gratuite, laïque, la séparation de l'Eglise et de l'Etat ainsi que pour l'abolition de l'armée permanente. Pourtant, les anarchistes se montrent encore très actifs et leur influence est suffisante pour faire échouer la campagne socialiste de 1880.

Les socialistes vont insister, s'allier aux libéraux progressistes, créer des ligues ouvrières... mais c'est l'intervention de leurs boulangeries coopératives lors de la grève du Borinage de l'hiver 84-85 qui va populariser leur mouvement.

Un appel est lancé à toutes les associations ouvrières et 59 d'entre-elles constituent le **Parti Ouvrier Belge** le 6 avril 1885.

C'est une appellation volontairement neutre de manière à n'exclure personne à priori. Les leaders pensent bien sûr aux ouvriers catholiques mais cette ambiguïté conduit de nombreux militants anarchistes à participer aux syndicats du P.O.B. Jusqu'en 1914

le P.O.B. connaîtra ainsi des problèmes avec une opposition anarchiste interne.

Le 18 mars 1886, un groupe anarchiste liégeois organise une manifestation pour commémorer la Commune de Paris. Le climat est très lourd à Liège. Une terrible crise économique frappe le pays. Les salaires baissent pour ceux qui ont la chance de conserver leur emploi. Les prix de détail eux ne baissent pas. Déjà la veille une grève a éclaté dans un charbonnage liégeois. Les discours musclés des orateurs anarchistes galvanisent la foule, la manifestation tourne à l'émeute. La grève s'étend dans tous les puits du bassin liégeois. L'armée intervient et tue deux grévistes. Alors que le mouvement recule à Liège, c'est à Charleroi et au Borinage qu'il prend de plus belle. A Charleroi c'est l'émeute. La verrerie Baudoux et la maison de son propriétaire sont saccagées. L'armée commandée par le général Vandermissen intervient durement. Le 26 mars elle tue 5 manifestants à Roux et le lendemain elle en tue encore 7 dans la même localité. Terrorisés, les travailleurs cessent de manifester.

Les anarchistes ont servi de détonateurs à une explosion sociale qui n'attendait que ça mais jamais ils n'ont pu conduire les travailleurs en révolte vers une victoire sur la bourgeoisie.

La bourgeoisie a eu peur mais elle triomphe. Immédiatement la répression judiciaire frappe les présumés meneurs dont Edouard Anseele du P.O., Alfred Defuisseaux qui venait de faire paraître son *Catéchisme du Peuple* et Oscar Falleur de l'Union Vervrière qui est condamné à 20 ans de travaux forcés!!!

Après le bâton vient la carotte. Une Commission d'Enquête est formée le 17 avril. Même si aucun délégué ouvrier n'y figure, elle a quand même

le mérite de révéler la condition effrayante dans laquelle vit la classe ouvrière.

De ces événements le P.O. tire la conclusion qu'il faut intensifier la lutte pour le suffrage universel et envisage de recourir à la grève générale pour l'obtenir.

Trop pressé, Alfred Defuisseaux veut lancer une grève générale dès le mois de mai 1887. Il est exclu du P.O. Au mois d'août ses partisans quittent le Congrès du P.O.B. pour fonder le **Parti Socialiste Républicain**. Ce parti est à l'origine d'une nouvelle tentative de grève générale en décembre 87. Les « meetings noirs » (dans l'obscurité pour ne pas se faire reconnaître des mouchards) et la dynamite sont de la partie. L'action d'agents provocateurs amène un bon nombre de militants aux Assises en mai 88 pour le procès du « Grand complot ».

En 1889, l'Internationale Ouvrière réunie à Paris décide de faire du 1^{er} mai une journée d'action pour la journée des 8 heures. L'année suivante une première manifestation a lieu à Bruxelles. Mais 1890 est surtout marquée par la gigantesque manifestation du P.O.B. du 10 août pour réclamer le S.U. Au Congrès extraordinaire qui suit, le Parti renouvelle sa menace de recourir à la grève générale.

Dans une lettre aux congressistes César De Paepe incite ses camarades : « Fuir les divisions, les éviter, les étouffer dans l'œuf... que votre programme reste le plus large possible, que le titre de Parti reste assez général pour abriter tout ceux qui dans le prolétariat belge, veulent travailler à l'émancipation... de la masse des déshérités... Tel groupe parmi nous aura peut-être plus de propension pour telle ou telle épithète ; soit, qu'il la prenne, qu'il s'intitule communiste, républicain, **anarchiste même s'il lui plaît...** c'est son affaire. Mais que

tous viennent se ranger sous cette appellation qui depuis sa fondation est celle de notre parti : le Parti Ouvrier. »

C'est son dernier appel, le 19 décembre il meurt à Cannes. Le P.O. lui organise des funérailles grandioses à Bruxelles le 25 décembre 1890.

En fait jamais cette union fraternelle entre anarchistes et socialistes que voulait De Paepe ne se fera. Au contraire les divergences ne feront que s'accroître.

C'est à ce moment que Victor Kibaltchitch naît à Bruxelles (le 30 décembre). Son père Léon Ivanovitch Kibaltchitch avait été sous-officier dans la garde impériale. Sympathisant du parti de **La Volonté du Peuple** il avait été contraint à l'exil après l'assassinat du tsar Alexandre II par ce groupe le 1^{er} mars 1881. Poursuivant de multiples études il voyage entre Genève, Londres, Paris et la Belgique.

Le 1^{er} mai 1891, 100.000 mineurs sont en grève en Belgique. En France les manifestations sont durement réprimées. A Clichy, trois militants anarchistes sont arrêtés (Descamps, Dardare et Leveillé). Leur condamnation met en route le cycle de l'attentat vengeur suivi d'une répression féroce. Ravachol est le premier à en faire les frais. Dans les milieux anarchistes l'heure est à la propagande par les faits. Ce n'est cependant pas une voie exclusive. Il ne faut pas s'imaginer tous les anarchistes se muant en féroces terroristes. D'ailleurs la férocité des terroristes est très relative, ce sont des êtres humains révoltés par la brutalité du pouvoir qui ne manquent pas de sensibilité.

Dans *L'Homme libre*, hebdomadaire de combat pour l'émancipation des travailleurs, du compagnon Pintelon, on rend compte de l'intervention des anarchistes au Congrès d'août du P.O.B. Ils dénoncent à nouveau le par-

lementarisme ce qui leur vaut l'exclusion. Il s'ensuit des meetings anarchistes salle Rubens où la création d'une Fédération Anarchiste est ébauchée et on s'y prononce pour l'entrée dans les syndicats.

Cette période voit aussi un regain d'intérêt pour l'anarchisme dans les milieux intellectuels et littéraires.

La Société Nouvelle, mensuel fondé en 1884 par Jules Brouez et dirigé par son fils Fernand, s'ouvre plus largement aux anarchistes. Dès 1889 déjà Elisée Reclus y avait publié son fameux « Pourquoi sommes-nous anarchistes ? » Désormais les collaborations libertaires se multiplient.

Elisée Reclus encore, mais aussi Pierre Kropotkine, Jean Grave ou Jacques Mesnil (alias Jacques Dwelshauvers, le frère de l'étudiant à l'origine des troubles de 1890 à l'U.L.B.).

Le prestige de géographe d'Elisée Reclus est tel que le 18 juillet 1892 il est nommé agrégé à la Faculté des Sciences de l'U.L.B. et autorisé à donner un cours de géographie comparée à l'École des Sciences Sociales. Elisée Reclus demande un délai jusqu'en 1894 pour pouvoir achever sa « Nouvelle Géographie Universelle » chez Hachette.

A Bruxelles l'anarchiste français Albin Villeval et Jean Hautstont publient *La Misère*, dix numéros entre avril et octobre. On y trouve des textes de Reclus.

L'anarchisme continue sa percée dans les milieux intellectuels avec la parution en 1893 de la revue flamande **Van Nu en Straks** ou August Vermeylen défend des idées libertaires.

1893 c'est aussi l'année où la Constituante repousse le S.U. et où le P.O.B. décide de lancer la grève générale. Celle-ci prend une tournure révolutionnaire, les combats avec l'armée font une douzaine de morts chez les grévistes. Le P.O.B. débordé accepte

un compromis sur le vote plural. Des dissidents rejoignent les anarchistes dans l'**Union Révolutionnaire**.

En novembre des militants issus de la Jeune Garde créent le **Vrije Groep** à Malines.

Entretiens les attentats anarchistes se multiplient en France et en Belgique. Le 9 décembre 1893 Auguste Vaillant lance une bombe qui ne fait que des blessés dans l'hémicycle du Parlement français. Son interrogatoire met en évidence ses liens avec la famille Reclus qui l'a soutenu financièrement plus d'une fois quand il était dans la dèche.

Le journal *Le Libéraire*, organe socialiste-révolutionnaire des groupes de Saint-Josse-ten-Noode du compagnon Henri Willems, diffuse à l'U.L.B. sous forme de tract le texte de Reclus « Pourquoi sommes-nous Anarchistes ? » Il compte ainsi préparer sa venue à l'Université. Le résultat dépasse ses espérances. Dans sa séance du 30 décembre 1893 le C.A. de l'U.L.B. décide l'ajournement sine die du cours de Reclus. Cette décision entraîne de vives protestations des étudiants. Un « Comité Janson » est constitué qui lance un appel à la résistance. Le recteur Hector Denis démissionne. Dix-huit étudiants sont exclus et les cours sont suspendus entre le 31 janvier et le 13 février 1894.

Un comité organisateur des cours d'Elisée Reclus obtient de la Loge « Les Amis Philanthropes » le prêt de ses locaux et le 2 mars Elisée Reclus y donne son premier cours devant un auditoire de mille enthousiastes.

A Pâques de cette année-là, le P.O.B. tient à Quaregnon un Congrès important où est adopté la fameuse **Déclaration de principes**. Celle-ci est d'une ambiguïté rare et permet à des anarchistes comme Lucien Hénault une interprétation très libertaire... et le maintien au sein du Parti d'une tendance libertaire.

Jean-Marie NEYTS

Pendant ce temps le « Comité Janson » organise une collecte de fonds, loue rue des Minimes l'ancienne maison de Théodore Verhaegen et le 25 octobre peut se tenir l'inauguration officielle de l'Université Nouvelle. Guillaume De Greef, le seul professeur issu de l'U.L.B., est nommé recteur. Il est entouré de l'élite intellectuelle progressiste du pays : Edmond Picard, Paul Janson, Emile Vandervelde, Emile Verhaeren, Louis de Brouckère...

De son côté le P.O.B. fête sa première victoire électorale qui lui apporte 28 députés... et de nouveaux sujets de critique libertaire.

1894 voit également la naissance de plusieurs journaux anarchistes. L'éphémère *Le Plébéien* de Verviers en avril et mai, *De Noodkreet* à Malines mais surtout *De Fakkkel* (Le Flambeau) à Gand.

A l'occasion du tirage au sort militaire, *Le Libertaire* de Bruxelles édite *L'Antipatriote* et le *Vrije Groep* de Malines publie *De Loteling*.

La présence d'Elisée Reclus à Bruxelles va faciliter certaines initiatives. Les frères Jean et Charles Hautstont lancent à Bruxelles la « Bibliothèque des Temps Nouveaux » qui publie entre 1895 et 1904 un nombre considérable de brochures. On y trouve des textes de Kropotkine, Malatesta, Reclus mais aussi « *Burch Mitsu* » de Georges Eekhoud, « *Le Mouvement Anarchiste* » (1897) et « *Le Mariage Libre* » (1901) de Jacques Mesnil. Jacques Mesnil qui devient aussi l'un des piliers libertaires de la revue *Ontwaking* (1896) et de *Van Nu en Straks*.

L'action parlementaire des députés P.O.B. offre aux anarchistes de nouveaux sujets de critiques. En 1896 le *Vrije Groep* de Malines publie « *Het Socialisme verloochend door de Socialistische Kamerleden in België* ».

« Le Socialisme trahi par les parlementaires socialistes en Belgique ».

Mais la critique ne se fait pas que de l'extérieur. Lucien Hénault, animateur de l'hebdomadaire liégeois *Le réveil des Travailleurs* (1900-1903) qui compte 1.200 abonnés et tire à 2.500 exemplaires, argumente en faveur de l'interprétation libertaire de la **Déclaration de Principes**.

En 1901 il publie *Le Parti Ouvrier et l'Anarchie*, édition du Groupe de propagande par la Brochure, la Chanson et l'Affiche.

Il fait remarquer qu'à Quaregnon le P.O. s'est prononcé pour la collectivisation des moyens de production et que l'émancipation des travailleurs sera essentiellement l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Il oppose bien sûr ce principe à la tactique électorale du Conseil Général du P.O. qui n'hésite pas à s'allier aux libéraux.

Il interprète la « transformation de l'Etat en administration des choses » par la disparition de l'Etat et oppose le principe de l'internationalisme prolétarien au vote par les députés socialistes de l'augmentation de la solde des militaires. Quant à l'action politique il refuse de la réduire à la lutte électorale d'autant plus que la Déclaration de Quaregnon admet que le point de vue économique doit être dominant, car la concentration des capitaux entre les mains d'une seule classe constitue la base de toutes les autres formes de sa domination.

De tout ceci il tire comme conclusion que les anarchistes respectent davantage l'esprit de la déclaration que le Conseil général du P.O. lui-même.

Cette critique va porter, d'autant plus que le Conseil Général vient de céder aux libéraux sur la question de la réforme électorale. En effet seule la représentation proportionnelle qui intéresse les libéraux est mise en avant dans la propagande socialiste.

Ce n'est pas du goût de tous les militants et en avril 1902 l'agitation tourne à l'émeute.

Les morts et les blessés s'accumulent, les grèves se multiplient et s'étendent. Le 14 avril le Conseil Général décrète la grève générale. Mais n'est-elle pas déjà un fait accompli? On compte 300.000 grévistes, plus qu'en 1893. Quelques jours plus tard, alors que rien n'est obtenu, sous la pression des libéraux, le Conseil Général vote la reprise du travail. C'est la consternation parmi les grévistes.

Une situation dont les anarchistes profitent immédiatement. Coup sur coup deux Congrès se tiennent à Liège et Charleroi. La majorité opte pour l'action au sein des syndicats et des efforts sont entrepris en faveur de l'organisation. Georges Thonar, alias Georges De Behogne, issu du P.O., entreprend de construire une organisation anarchiste.

En 1903 il crée le journal *L'Insurgé* et réussit lors du Congrès de Charleroi en 1904 à mettre sur pied une **Fédération amicale des anarchistes**. En fait celle-ci ne fonctionne guère au delà du Congrès.

Janvier 1905, la guerre russo-japonaise tourne au désavantage de l'armée impériale russe. Port Arthur tombe. L'agitation gagne l'Empire. Fin juin le cuirassé Potemkine se mutine. C'est la dernière nouvelle qu'apprend avec enthousiasme Elisée Reclus qui meurt le 4 juillet.

Peu avant, Henri Fuss-Amoré qui vient de lancer le journal *L'Action Directe* réunit la **Fédération Neutre du Travail** de Liège et l'**Union des Mineurs révolutionnaires** de Charleroi. En juin, à Charleroi, un Congrès décide de la création d'une **Confédération Générale du Travail**.

Le 25 juillet Georges Thonar consti-

tue le **Groupement Communiste Libertaire** qui un an plus tard compte une quinzaine de sections. C'est à cette époque que Victor Kibaltchitch fait la connaissance de Raymond Callemin et qu'ensemble ils s'engagent à la Jeune Garde Socialiste d'Ixelles.

A Bruxelles la section du G.C.L. n'est autre que la Colonie «L'Expérience» fondée par Emile Chapelier à Stockel peu après l'Exposition Universelle. Ils sont neuf — quatre hommes, deux femmes et trois enfants — à vivre une manière de retour à la terre. Ils élèvent des poules, jardinent mais publient aussi un journal, *L'Emancipateur*, organe du **Groupement Communiste Libertaire**. Une brochure est éditée «Une Colonie Communiste; Comment nous vivons et pourquoi nous luttons». De plus des cartes postales illustrées de la Colonie et des assiettes décorées de dessins libertaires sont vendues à l'«Expérience». L'endroit devient rapidement un lieu d'excursion pour le Tout-Bruxelles progressiste. On y voit défiler Emile Vandervelde à vélo, la société rationaliste «L'Affranchissement» en tram. On y va pour discuter avec les colons, pour y déguster des tartines au fromage blanc, pour assister à une conférence de Chapelier ou à une représentation théâtrale.

Victor Kibaltchitch ne pouvait manquer de s'y rendre. Déçu «par tout ce qui grouille d'intérêt nullement socialiste autour du mouvement ouvrier» et par la prise de position de Vandervelde pour l'annexion du Congo il est de suite séduit par l'attitude des colons de Stockel. Par dessus la porte on peut lire «Fais ce que Voudras» et sur la table du stand des tracts et brochures «Prenez ce que vous voulez, mettez ce que vous pouvez». C'est un autre monde, un embryon de la société nouvelle! c'est d'ailleurs un peu comme cela que Chapelier voit les choses. La Colonie c'est une forme pacifique de propagande par les faits.

Malheureusement cette « Utopie » est fragile. Informé de ce qui se passe sur ses terres, le propriétaire se hâte d'en chasser les occupants.

Malgré un appel d'Emile Vandervelde dans la revue *L'Ere Nouvelle* fin 1906, aucun mécène, aucun Fromentin bruxellois ne se manifeste. Dès 1907 la Colonie se transporte à Boitsfort et centre ses activités autour d'une imprimerie. Les « colons » éditent désormais *Le Communiste*, organe de propagande libertaire qui n'a plus de lien organique avec le G.C.L. De nombreuses brochures paraissent. La plus populaire est sans doute « *Ayons peu d'enfants! Pourquoi? Comment?* » qui tire à 60.000 exemplaires! Une autre est intitulée « *Le Communisme et les Paresseux* », une autre encore « *Le Catéchisme Syndicaliste* » ou « *Les Anarchistes et l'Esperanto* ». En août 1907 Chapelier participe au Congrès Anarchiste International d'Amsterdam. Il y présente deux résolutions: l'une sur l'alcoolisme, l'autre sur l'Esperanto.

Cependant les débats principaux portent sur la question syndicale. Deux tendances s'y dessinent. D'une part, autour de Malatesta, on trouve les anarchistes disposés à agir au sein des syndicats comme éléments révolutionnaires mais pour qui le syndicat n'est pas « Tout ». D'autre part, autour de Monatte, on trouve ceux qui considèrent que le syndicat est l'instrument révolutionnaire par excellence et est appelé à se transformer en groupe producteur dans la société nouvelle. Cette dernière manière de voir les choses sera à l'origine du courant syndicaliste révolutionnaire.

La résolution sur l'antimilitarisme déclare que les anarchistes « expriment l'espoir que tous les peuples intéressés répondront à toute déclaration de guerre par l'insurrection ». Ceci est signé Malatesta et Thonar. Une **Internationale Anarchiste** est

créée mais n'aura qu'une existence végétative.

En 1908, Georges Thonar tente de relancer le **Groupe Communiste Libertaire** mais ne rencontre pas beaucoup de succès, la plupart des anarchistes préférant une Fédération sans statuts. C'est le cas du Groupe Révolutionnaire de Bruxelles (l'ex-Colonie) constitué autour du journal *Le Communiste* où Victor Kibaltchitch signe ses articles sous le pseudonyme « Le Rétif ». Une signature qu'il conservera quelques années encore.

Dans le même temps, la C.G.T. accepte de s'unir aux syndicats indépendants pour former la **Confédération Syndicale Belge (C.S.B.)**. Cédant aux appels de Henri Fuss-Amoré, Georges Thonar accepte la fusion de *l'Insurgé* avec *L'Action Directe*. Cela donne *L'Avant-Garde*, organe de concentration révolutionnaire, qui rassemble les révolutionnaires partisans de l'action directe syndicale. Il n'y a plus de référence à l'anarchisme. Très vite la Confédération perd l'appui du syndicat verviétois de la laine peignée, le plus important numériquement! Elle se réduit du même coup à quelque 5.000 affiliés, principalement les diamantaires anversoises très peu révolutionnaires.

Pas découragé, obstiné, Georges Thonar participe le 25 août au Congrès Anarchiste dans le but de faire admettre son projet d'union des révolutionnaires. Il est mis en minorité par la Fédération Anarchiste dont le fer de lance est le **Groupe Révolutionnaire de Bruxelles** qui publie désormais *Le Révolté*.

Victor Kibaltchitch y milite aux côtés de l'imprimeur Jean De Boë et de son ami Raymond Callemmin. Le tourneur en métaux Edouard Carouy est admis dans le groupe.

Georges Thonar et ses amis lancent alors une Fédération Révolutionnaire

pour le socialisme intégral et l'action directe. Elle n'est ni anarchiste, ni socialiste, ni syndicaliste mais cherche à unir ces tendances dans la lutte des classes.

De son côté, Emile Chapelier s'inscrit à titre individuel au très remuant Syndicat des Employés Socialistes de Bruxelles où il milite aux côtés de Joseph Jacquemotte.

La nouvelle de l'exécution de Francisco Ferrer à Barcelone le 13 octobre 1909 provoque des manifestations houleuses à Bruxelles. Chapelier fait un discours à la Maison du Peuple tandis que pour *Le Révolté* on entre dans une ère de guerre sociale!

Il n'empêche que quelques mois plus tard la fédération anversoise du P.O. fait la paix avec le syndicat des diamantaires. C'est la fin de la C.S.B. C'est également l'époque où l'on débat au sein du P.O. d'une éventuelle participation gouvernementale avec les libéraux. Un espoir anéanti par les élections de 1910 qui maintiennent les catholiques au pouvoir.

Il est vrai cependant qu'une opposition révolutionnaire se maintient à l'intérieur du P.O. et que les syndicalistes révolutionnaires s'organisent dans l'Union des Syndicats de la Province de Liège (1911).

Il n'empêche! A Bruxelles, le **Groupe Révolutionnaire** se désagrège. L'un après l'autre ses membres sont attirés par la route, par Paris. Victor Kibaltchitch est l'un des premiers à partir.

A Paris c'est le journal individualiste *l'anarchie* fondé par Albert Libertad qui l'attire. Il y fait la connaissance de Rirette Maitrejean qui devient sa compagne. Ensemble ils ne tardent pas à assumer la gestion de *l'anarchie*. Raymond Callemine et Edouard Carouy les y rejoignent. Ils sont écœurés par l'inanité de leur militantisme passé et se lancent dans l'illégalisme, la reprise individuelle. Ils ne veulent plus être

exploités. Ils veulent « tout et tout de suite » comme on dira plus tard!

La rencontre avec Jules Bonnot donne un tour plus désespéré encore à leur révolte. Ils entrent dans la légende à coups de revolvers et d'autos en folie. Après l'attaque de la rue Ordener du 21 décembre 1911, Raymond Callemine (devenu La Science!) et Octave Garnier viennent chercher un peu de chaleur humaine chez Victor Kibaltchitch et Rirette Maitrejean. C'est ce genre de fait qui leur vaut à tous deux de comparaître au procès de la « Bande à Bonnot » qui s'ouvre le 3 février 1913 pour les survivants de l'hécatombe.

Le 28 février le verdict tombe. La mort pour Eugène Dieudonné, Raymond Callemine, André Soudy et Elie Monnier. Dix ans de baignoire pour Jean De Boë. Rirette Maitrejean est acquittée mais Victor Kibaltchitch est condamné à 5 ans de prison.

Eugène Dieudonné sauve sa tête « in extremis » mais les autres sont exécutés le 21 avril. « C'est beau, hein, l'agonie d'un homme! » s'exclame Raymond Callemine avant d'embrasser la « Veuve ».

Pendant ce temps à Bruxelles le P.O.B. s'est lancé sans conviction dans une grève générale pour le S.U. Une grève parfaitement contrôlée par l'état-major et le service d'ordre socialiste. Une grève que le Conseil Général arrête quand les députés socialistes obtiennent la création d'une « Commission parlementaire pour l'étude de la réforme électorale ».

Les syndicalistes révolutionnaires rassemblés autour de *L'Action Ouvrière* relancent une bien maigre **Confédération Syndicale Belge** (environ 10.000 membres). Ni eux, ni les révolutionnaires restés au sein du Parti Ouvrier ne pourront s'opposer à la « Grande Boucherie » qui se prépare.

Yves PAGES

Victor Kibaltchitch entre en prison à la Centrale de Melun pour y subir sa peine. Bientôt l'internationalisme prolétarien va s'effondrer dans les boues de l'Yser, de la Marne ou de la Somme.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Victor SERGE, *Mémoires d'un Révolutionnaire*, Points - Le Seuil, 1978.
 Rirette MAITREJEAN, *Souvenir d'Anarchie*, La digitale, 1988.
 Bernard THOMAS, *La Bande à Bonnot*, Tchou, 1968.
 Jean DE MEUR, *L'anarchisme en Belgique*, P. De Meyère, 1970.
 James GUILLAUME, *L'Internationale*, Grounauer, 1980.
 Paul RECLUS, *Les Frères Reclus, Les Amis d'Elisée Reclus*, 1964.
 Louis BERTRAND, *César De Paepe*, Dechenne, 1909.
 Léon DELSINNE, *Le Parti Ouvrier Belge*, Renaissance du Livre, 1955.
 Marc-Antoine PIERSON, *Histoire du Socialisme en Belgique*, I.E.V., 1953.
 Marcel LIEBMAN, *Les Socialistes belges*, Vie Ouvrière, 1979.
 Maxime STEINBERG, *A l'origine du Communisme belge: l'extrême-gauche révolutionnaire d'avant 1914*, Fondation J. Jacquemotte, 1961.
 Jan MOULAERT, *De Vervloekte Staat*, EPO, 1981.
Actes du Colloque Elisée Reclus, Institut des hautes Etudes de Belgique, Archives de l'Alliance Libertaire, Bruxelles.

S

Les premières armes de la critique : retour aux sources de l'individualisme anarchiste de Victor Serge, dit « Le Rétif »

par Yves PAGES

RETIF, IVE, adj. Se dit d'un cheval ou autre bête de monture qui refuse d'obéir. Fig. Se dit des choses qui n'obéissent pas.

On ne peut étudier l'émergence d'une sensibilité libertaire chez Victor Serge sans se remettre en mémoire les prin-

cipaux temps forts de sa jeunesse errante et mouvementée. Mais, pour échapper à l'emprise, déjà romanesque, de ce fragment de biographie révolutionnaire, nous avons trouvé préférable de mettre en relief dans notre bref récit ce qui a trait à la genèse intellectuelle de Victor

Napoléon Lvovitch Kibaltchitch, né le 30 décembre 1890 à Bruxelles.

Fils d'un exilé russe, érudit et agnostique, Victor passe sa prime enfance dans une grande misère matérielle. Il a douze ans quand son frère cadet, Raoul, meurt de faim. Peu après, la situation semble s'améliorer, son père étant nommé à l'Institut d'Anatomie de Bruxelles, Victor se prend d'amitié pour Raymond Callemine, fils d'un cordonnier alcoolique. Ils découvrent ensemble les œuvres de Zola, Louis Blanc et Fenimore Cooper, puis adhèrent aux Jeunes Gardes Socialistes d'Ixelles vers l'âge de quatorze ans.

Faute de suivre le chemin d'une scolarité régulière, ils exercent quelques petits métiers précaires. C'est la lecture d'une brochure de Kropotkine, *Aux jeunes Gens*, qui les pousse à rejoindre, au cœur de la forêt de Soignes, la Colonie libertaire de Stockel. A l'entrée de ce « Milieu Libre », on a inscrit une maxime rabelaisienne : « Fais ce que veux ». Les deux adolescents s'y initient à la vie en « camaraderie » et nourrissent leur anarchisme précoce de lectures variées : des brûlots de propagande aux romans d'Anatole France. Dès 1908, Victor, sous le pseudonyme du « Rétif », signe vingt-deux articles dans *Le Communiste* et *Le Révolté*, deux « feuilles de propagande anarchiste » de la communauté de Boitsfort. En 1909, il rencontre l'individualiste néo-malthusien Mauricius, orateur des « Causeries populaires ». Par son entremise, il fait la connaissance d'Anna Estorges, dite Rirette Maître-jean qu'il va bientôt retrouver à Paris. Là, pour gagner sa vie, il donne des cours de français aux enfants de réfugiés russes et fait quelques traductions littéraires. En compagnie de René Valet, il fréquente les cercles littéraires de la Montagne Sainte-Geneviève où l'on récite du Jehan Rictus. Dès septembre 1909, Victor se lie au groupe de la rue du Chevalier-

de-la-Barre qui édite le journal *l'anarchie*. Il commence à y signer de virulentes tribunes qui provoquent déjà quelques polémiques avec le gérant, André Lorulot - il y rédigera, jusqu'en 1912, pas moins de 31 éditoriaux et plus d'une centaine d'articles, sous divers pseudonymes : « Ralph », « Le Masque », « Yor », « 402 ». Deux manifestations « extraordinaires » marquent cette période : celle qui suit l'exécution, en Espagne, du pédagogue antiautoritaire Fransisco Ferrer (mai 1909) et celle qui précède l'exécution, à la Santé, du cordonnier Liabeuf, meurtrier de deux agents des Mœurs (août 1910). C'est vers cette époque que Victor rencontre le jeune tuberculeux André Soudy et crée un cercle d'études au Quartier Latin, intitulé « La Libre Recherche ». Entre temps, les relations s'enveniment entre les amis de Paraf-Javal, militant rival du « Groupe d'Etudes Scientifiques » et ceux de Lorulot. Ce dernier installe l'imprimerie de *l'anarchie* dans de nouveaux locaux, à Romainville, fin juin 1910. Victor et sa compagne quittent Paris pendant l'été pour participer à cette nouvelle expérience communautaire. Là, il retrouve de vieilles connaissances : Callemine, Marius Medge, Edouard Carouy et Octave Garnier. Mais des désaccords ne vont pas tarder à menacer la cohésion du groupe. Lorulot se désolidarise du ton violemment « illégaliste » du journal. En juillet 1911, Rirette reprend la gérance. Le Rétif pourtant ne se fait pas aux mœurs strictement végétaristes de ses camarades qui, à leur tour, lui reprochent sa rhétorique trop « intellectuelle ». Une rapide débandade s'en suit. Carouy disparaît de Romainville, fin août. Début septembre, Callemine et Garnier font de même. Le 19 octobre 1911, *l'anarchie* reparait, installé désormais près des Buttes-Chaumont. Entre-temps, un certain Jules Bonnot, mécanicien-chauffeur âgé de 35 ans, est arrivé à Paris. Anarchiste lyonnais, il prend

contact avec Garnier - le plus déterminé à l'épauler dans des coups « d'action directe » - et parvient à convaincre Callemin, Vallet et Carouy de se joindre à eux. Ici commence l'épopée criminelle des « bandits tragiques » à laquelle Victor Kibaltchitch n'est pas activement mêlé. Après le meurtre d'un encaisseur, rue Ordener, le 20 décembre 1911, Callemin et Garnier viennent avouer au « Rétif » leur hold-up sanglant. Bien qu'opposé à cette surenchère de la propagande « par le fait », il prend la défense des *desperados* - qui sont pour la plupart, rappelons-le, ses amis d'enfance et d'adolescence - dans une série d'articles moins apologétiques que lyriques. Le 4 janvier 1912, il s'exclame à propos de la figure de « l'anarchiste-malfaiteur » : « Vainqueur ou vaincu, son sort n'est-il pas préférable à la végétation maussade et à l'agonie infiniment lente du prolétariat qui mourra abruti et retraité, sans avoir profité de l'existence ? Le bandit, lui, joue. Il a donc quelques chances de gagner. C'est assez. » Ces diatribes valent aux locaux de *l'anarchie* une perquisition immédiate. On y découvre deux révolvers issus d'un cambriolage.

Le Rétif est inculpé le 31 janvier 1912 de « complicité de vol avec recel ». On connaît la suite. Bonnot finit tragiquement, assiégé par plusieurs centaines de policiers, dans un garage de Choisy-le-Roi, préférant au dernier moment se tirer une balle dans la tête. C'est bientôt le tour de Garnier et Valet qui vont périr atrocement dans le dynamitage de leur cache, à Nogent-sur-Marne. Le 3 février 1913, commence le procès, en Cour d'assises, des vingt présumés complices de la désormais célèbre « bande à Bonnot ». Victor, tout en niant sa participation « à des actes qui lui répugnent », défend cependant devant les jurés ses propres convictions anarchistes-individualistes. Il est con-

damné à cinq ans de réclusion et cinq ans d'interdiction de séjour, tandis que Callemin, Monier et Soudy sont exécutés. Rirette, elle, est acquittée. De sa cellule, il continue à publier : dix articles dans *les Réfractaires* et cinq dans *Pendant la mêlée* et *Par-delà la mêlée*, trois revues d'Emile Armand. Fin janvier 1917, Victor sort de prison et se réfugie en Espagne. A Barcelone, il fréquente encore les mouvements libertaires, reste en correspondance avec Emile Armand, mais commence à éprouver une profonde lassitude devant l'égotisme « inactuel » et les digressions « sexologiques » cultivées par la plupart des individualistes. Le séisme insurrectionnel qui secoue la Russie, la terre natale de son père, achève de consommer une rupture latente avec sa famille politique d'origine. En août 1917, Victor Serge, rentré clandestinement en France, est arrêté et emprisonné à nouveau, au camp de Précigné. Par chance, un échange de prisonniers franco-russes a lieu en janvier 1919. Victor Serge s'embarque pour Moscou, puis Petrograd. Une nouvelle page de sa vie militante est tournée. (1)

On a souvent étudié les écrits de jeunesse de Serge dans leur rapport exclusif avec l'éloge plus ou moins appuyé de « l'illégalisme », soit en mésestimant la portée théorique des ébauches polémiques du « Rétif » au profit d'une valorisation formelle et ambiguë d'un certain lyrisme de la violence, soit en reposant la lancinante question de la responsabilité de « l'intellectuel » face aux dérives dites « terroristes » que sa violence verbale a pu induire. Or, il nous semble qu'à force de se focaliser sur l'aura « criminelle » qui entoure la précoce vocation politique de Serge, on manque probablement l'essentiel. Il suffit de mettre en regard le début de ses *Mémoires d'un révolutionnaire* et ses écrits des années 1909-1912 pour voir émerger un aspect méconnu de l'engage-

ment libertaire de Serge : un extraordinaire appétit de lecture, une soif d'apprendre éclectique et permanente donnant naissance à un esprit de synthèse libre de tous préjugés universitaires ou dogmatiques. L'épopée intellectuelle du collaborateur de *l'anarchie* - emblématiquement résumée dans le choix de ce pseudonyme : « Le Rétif » - est avant tout celui d'un **autodidacte de la Belle Epoque**. Sa jeunesse nous donne l'exemple vivant d'un apprentissage spirituel et militant entièrement émancipé d'une influence proprement scolaire ou académique. A travers elle, nous découvrons donc l'existence d'un dispositif culturel marginal qui, durant les années 1900, permit à certaines franges de la classe ouvrière et, surtout, à de nombreux déclassés, réfugiés, orphelins, sans travail, artisans en rupture de ban, etc. de s'approprier, sans passer par les relais officiels du savoir, des outils de réflexion et de pensée critique. Ce dispositif est complexe. Il s'agit des rééditions sous forme de « feuilleton », dans *l'anarchie* entre autres, de quelques ouvrages majeurs de biologie et de sociologie - ceux de Darwin, d'Elie Metchnikof, de Félix Le Dantec, etc. Il s'agit de la diffusion de brochures didactiques à bas prix au sein de circuits militants qui permettait à un public *a priori* peu lettré d'accéder aux morceaux choisis d'auteurs classiques. En 1910, *l'anarchie* met en vente un lot de « petits volumes à 0 F 45 chaque » où l'on retrouve pêle-mêle les œuvres de Diderot, Montaigne, Descartes, Helvétius, Alfieri, Condorcet, La Boétie, P. Leroux, Pascal, J.-J. Rousseau. Il s'agit de la multiplication des « Universités populaires » dans la région parisienne, comme celle de la « Coopération des idées », lieu de conférences ouvrières fondé le 9 octobre 1899 par un typographe anarchiste, Georges Deherme ; sur ce modèle, le créateur de *l'anarchie*, Albert Libertad, aidé de Paraf-Javal, mit sur pied

en 1900 un réseau de « Causeries populaires » itinérantes qui connut un large succès. Il faudrait encore parler des expériences pédagogiques marginales des Ecoles libertaires, telle « La Ruche » de Sébastien Faure. On ne peut saisir le type de discours élaboré par le jeune Kibaltchitch sans prendre en compte ce contexte socio-culturel spécifique, celui d'une marge de contre-culture politico-littéraire parmi les mouvances libertaires.

On retrouvera, sous un autre angle, cette problématique au travers des « en-dehors » que Victor Serge cite dans ses *Mémoires*. « L'individualisme venait d'être affirmé par Albert Libertad, que nous admirions » (2), se souvient Serge avant de broser un portrait assez fidèle du personnage. Il s'agit d'un orphelin bordelais, né en 1875, placé chez un entrepreneur, puis renvoyé à l'hospice, qui arriva à Paris, en parfait trimardeur, vers 1897. Engagé comme typo au *Libertaire*, Libertad qui « aimait la rue, la foule, les chahuts, les idées et les femmes » devint le centre « d'un mouvement d'un dynamisme extraordinaire », ajoute Serge. Adeptes de Rabelais, inventeur d'une orthographe simplifiée sans majuscule, polygame et infirme des deux jambes, cet homme, qui se révéla un polémiste de talent (3), incarnait bien l'archétype même du pur autodidacte. Autre jalon de la soif d'apprendre du Rétif, Jehan Rictus qui « lamentait la misère de l'intellectuel sans le sou traînant ses nuits sur les bancs des boulevards extérieurs et nulle rime n'était plus riche que les siennes : songemensonge, espoir-désespoir ». (4) Rictus, né en 1867, de père inconnu, vécut sa prime jeunesse entre Boulogne et Londres. A seize ans, il quitte sa mère définitivement pour devenir, tout à tour, homme de peine, balayeur, manœuvre, débardeur, enfin diseur réaliste de Café Concert et poète de l'argot, en « merveilleux

autodidacte » qu'il était comme le rappelle Gaston Ferdière dans sa biographie. (5) C'est sur son œuvre majeure, *Les Soliloques du pauvre*, que le Rétif écrivit, sans le faire paraître, son premier article de critique littéraire, en décembre 1908. (6)

Parmi les quelques silhouettes marquantes qui croisèrent l'adolescence errante de Victor, citons Eugène-Bonaventure Vigo, dit Miguel Almeyreda que Serge « avait aidé à se cacher à Bruxelles », même si ce dernier « s'était rudement moqué de ses vellétés tolstoïennes ». (7) Almeyreda - pseudonyme issu de l'anagramme provocateur : « de la merde il y a » -, né le 5 janvier 1883, enfant bâtard tôt délaissé par sa mère, dut pour subsister se livrer à de nombreux travaux d'apprenti, avant de connaître la prison. Celui qui allait devenir l'acérbé polémiste de la *Guerre sociale* dans les années 1910 fut, comme son cadet Le Rétif, le produit intellectuel hybride d'une envie d'apprendre assumée de façon totalement autonome. Il faudrait encore citer le cas d'Emile Pouget, le cordonnier pamphlétaire du *Père Peinard*, le cas de Mecislas Golberg, étudiant polonais en exil, devenu vendeur ambulancier de café à Londres qui « mourut à peu près de faim au quartier latin en affirmant que la plus haute mission révolutionnaire incombe à la pègre », (8) Emile Armand, qui ne fréquenta jamais l'école et fut élevé par son frère avant de rejoindre « l'Armée du Salut », et tant d'autres autodidactes libertaires que Serge a sans doute cotoyés sans qu'on n'en garde trace.

Il serait illusoire de vouloir distinguer, chez le jeune Kibaltchitch, l'itinéraire d'auto-apprentissage littéraire - fondé sur la lecture de brochures didactiques militantes, sur la fréquentation de « Causeries populaires », sur la traduction, comme nègre des éditions Grasset, du romancier anarchiste

Artzybatchef, sur la création d'un cercle poétique en marge de la « bohème » estudiantine etc. - du cheminement spécifiquement politique. L'un a épousé les formes de l'autre. La maturation intellectuelle du Serge d'avant 1919 et de ses compagnons d'alors fut entièrement déterminée par les modes de diffusion et d'appréhension, marginaux, expérimentaux, éclectiques, mais aussi partiels et lacunaires, propres aux franges antiautoritaires de l'extrême-gauche française et belge. Qu'on y prête bien attention, cette culture parallèle passée par les voies d'une autodidaxie sauvage est, par essence, sensiblement différente de celle des élites socialistes françaises (jaressistes, guesdistes, hervéistes) ou allemandes et différente aussi de celle des principaux théoriciens anarchistes, tels Kropotkine, Bakounine et, *a fortiori*, Stirner. Elle ne reproduit pas un système de pensée révolutionnaire déjà constitué résultant d'une critique interne de l'idéologie dominante, mais s'est constituée à partir d'une table rase de l'inculture suivant une multitude de prises de conscience parcelaires et divergentes synthétisant des lectures et des expériences individuelles disparates. De là provient, sans doute, l'infléchissement individualiste de la nébuleuse anarchiste des années 1890-1914, faisant de celui qui « apprend par lui-même, sans maître », l'autodidacte, un emblème à la fois politique et poétique.

Politiquement, ce principe de l'auto-apprentissage a deux conséquences. D'une part, il donne à la révolte une assise théorique désordonnée : l'autodidacte use de références parfois nettement réactionnaires qu'il tente d'assimiler, comme on l'analysera tout à l'heure, de façon paradoxale. D'autre part, il soumet tout savoir appris à une application immédiate, à un unique critère : l'adéquation personnelle du mode de pensée et du

mode de vie. Il s'agit toujours « d'être soi-même », comme le rappelle Serge dans ses *Mémoires*. (9) c'est-à-dire de mettre en œuvre sans délai les œuvres qu'on vient de s'approprier. Poétiquement, l'existence d'écrivains s'efforçant de romancer dans leurs écrits cet autoportrait du libertaire en autodidacte, durant la Belle Époque - de Jehan Rictus à Marc Stéphane, en passant par Georges Darien, Zo d'Axa, Han Ryner, (10) sans oublier Jules Vallès qui a poussé, dès la fin du XIX^e siècle, ce type d'autobiographie de la révolte hors les sentiers battus du naturalisme -, a probablement marqué en profondeur la forme fictionnelle de l'œuvre de Serge. L'émergence, à partir de la fin des années 1920 d'un courant dit de « littérature prolétarienne » autour du communiste Henri Barbusse - quoique distinct du navrant « réalisme-socialiste » soviétique -, ne saurait occulter la source d'inspiration première de Serge. Si ses romans évitent les écueils du populisme bourgeois et distancié, du récit engagé dogmatique et du rendu d'une « conscience de classe » prolétarienne, c'est aussi parce qu'ils ont assimilé et renouvelé, consciemment ou non, l'héritage politico-littéraire méconnu de ce type de confessions post-naturalistes propres aux milieux libertaires.

Pour comprendre les références politiques des écrits de jeunesse du « Rétif », il nous faut revenir brièvement sur l'émergence d'une marge individualiste au sein de l'anarchie. Se fondant moins sur une stricte fidélité à l'œuvre de Max Stirner que sur une réticence intuitive envers les tentatives collectives, autoritaires et normatives des mouvements socialistes et libertaires de la fin du XIX^e siècle, certains sympathisants de la cause anarchiste regroupèrent autour de journaux indépendants une nébuleuse individualiste composite. Citons Zo d'Axa qui fonda en mai 1891 *L'En*

dehors en compagnie de Bernard Lazare, Felix Fénéon, Lucien Descaves etc..., puis *La feuille* en octobre 1897 avec cette visée explicite : « Quand on va sa route, seul, on apprend à toute occasion le plaisir de dire le mot que les gens du quartier n'osent pas. Fini le souci d'édifier des voisins et la concierge. Plus de morale ! plus de trafic ! assez d'attrape-clientèle... A l'argument de la masse, aux catéchismes des foules, à toutes les raisons-d'état de la collectivité, voici que s'opposent les raisons personnelles de l'individu. » (11) Citons Georges Darien qui fonda avec Emile Janvion, en août 1903, un bi-mensuel au titre provocant *L'Ennemi du peuple*, où collaborèrent Jehan Rictus, Miguel Almereyda, Elie Faure, Han Ryner etc. Darien y faisait le constat suivant : « Au-delà du Peuple, il y a les Individus, les Hors-Peuple. Ce sont les noms de tous les êtres qui ont eu la haine de ce qui existait de leur temps, et qui ont agi cette haine d'après leurs tendances ou leurs possibilités, (...) ce sont les noms de tous ceux qui haïssent ce qui existe à présent, qui rejettent le soi-disant contrat social et refusent leur sympathie aussi bien aux lâches qui l'acceptent qu'aux hypocrites qui le discutent. » (12) Citons, bien sûr, Albert Libertad qui fonda en avril 1905 *l'anarchie* en proposant ces quelques devises lapidaires : « Il n'y a pas de Paradis futur, il n'y a pas d'avenir, il n'y a que le présent. Vivons nous ! Vivons ! La Résignation, c'est la mort. **La Révolte, c'est la Vie**. » (13) De nombreuses revues affichèrent alors un individualisme militant : *La Renaissance* (1895-1896), *Le Libre* (1897-1898) créé par Manuel Devaldès, *L'Ere nouvelle* (1901-1911), *Hors du troupeau* (1911-1912), *Les Réfractaires* (1912-1913) créés par Emile Armand, *Aphorismes, Boutades et propos subversifs d'un ennemi du peuple et des lois* (1906-1909) créé

par Marc Stéphane, *L'idée libre* (1911-1913) créé par Lorulot, *Le Sphinx* (1913-1914) créé par Hervé Coatmeur, *L'Action d'art* (1913) créé par André Colomer. Si elles empruntent toutes à la rhétorique anarchiste un primat antiautoritaire, on y voit cependant apparaître un certain nombre de thèmes plus ou moins spécifiques : la défense de « l'amour libre », du « nudisme », du « végétarisme » et de ses dissidences « sauvagistes », la propagande « néo-malthusienne », la critique d'une sanctification du Travail et de « l'ouvriérisme » syndicaliste, la critique de la nouvelle religion « laïque » de l'école républicaine, l'éloge de la « reprise individuelle » dite « illégaliste », le retour aux valeurs du « cynisme » antique, un certain culte du « héros » teinté d'aristocratie littéraire. C'est sous l'influence immédiate de ce bric-à-brac de convictions éparses, souvent naïves ou ambiguës, que le jeune Kibaltchitch a rédigé la plupart de ses articles dans *l'anarchie*. Pour le lecteur actuel, l'un des intérêts évidents de ces écrits tient aux thèmes prémonitoires que développe ce polémisme confus, thèmes encore à l'état embryonnaire que l'extrême-gauche a, peu ou prou, dû assimiler durant les crises de la fin des années 1960 : la question de l'égalitarisme sexuel, la question de l'écologie politique et de la critique du productivisme, la question de la pédagogie non-normative et des écoles dites « parallèles », etc. Il y a probablement, ici, un fil ténu à retrouver, du Rétif à Mai 68, celui qui, d'un bout du siècle à l'autre, repose-rait la question de la place de la « subjectivité » dans tout mouvement social. Ce n'est pas exactement l'objet de notre étude. Nous nous proposons plutôt de chercher dans le désordre conceptuel du jeune Kibaltchitch un ressort principal, une sorte de clef de voûte qui nous rendrait transparent son système de pensée en gestation. Aussi paradoxal que

cela puisse paraître, il semble que cette clef tient à la question épineuse de la « servitude volontaire ».

Sans doute les articles du Rétif apparaissent-ils d'abord comme les outils d'une entreprise de démolition pure et simple de l'ordre établi, d'une critique de la domination et de ses « fonctions vivantes ». On trouve parmi eux tout le détail sur les « brutalités guerrières », les « exploits de la Veuve » et sa « macabre comédie judiciaire », l'essor des religions et sectes de « guérisseurs », enfin sur « l'accaparement des richesses par une minorité de parasites ». Haine de l'armée, de l'Eglise, de l'Etat démocratique ou non, de l'exploitation salariée, de la Justice, autant de dénonciations de l'oppression partagées par toutes les harangues anarchistes d'alors. Cependant cette critique recèle une face cachée, possède un ressort secret. Elle agit comme un balancier qui, tantôt frappe à la tête, tantôt s'attaque au bas du corps social. Si le Rétif n'est pas avare de sa plume pour dénoncer les actes d'autorité de cette « république à base de violence », il n'oublie jamais de dévoiler l'attitude passive de ses victimes. Loin de se cantonner dans l'étude d'une physique du Pouvoir, comme coercition, il s'exerce à dépecer ce qui, dans le répondant social, explique, légitime et consolide l'édifice d'oppression. C'est alors à un subtil exercice de contrepoint qu'on assiste. Rien ne sera passé sous silence des « lâchetés », « illogismes », « veuleries », « inconsciences » du peuple en tutelle - ces adjectifs sont en quelque sorte les *leitmotiv* de son style pamphlétaire. (14) Le Rétif revient sans cesse au tableau, froidement brossé, de la fameuse « servitude volontaire ». Il s'agit de mettre à nu, un à un, chacun des modes de soumission dont usent les asservis pour se conserver en l'état : « habitude » et « atavisme d'asservissement » des « esclaves

héréditaires» (pp. 109-110) tout d'abord, règne des « fictions, du mensonge ailé, du clinquant, de l'activité feinte, du bluff, tous les bluffs » (p. 53) ensuite, et enfin, intériorisation de la « morale dominante » dans la « mentalité de l'esclave » autant que dans la « mentalité du « maître » » (p. 93). On aurait presque la sensation qu'à tant vouloir insister sur l'aspect réactif de la soumission, Le Rétif cherche à démontrer cette équation terrible : « l'aveuglement volontaire » des dominés a plus de force que la « Force » elle-même de domination, comme si l'édifice social entier tenait plus à l'attitude « aveuglée » et « servile » des uns qu'aux structures du Pouvoir en place. On suit ainsi d'article en article la genèse de cette certitude : « Il paraît puéril de porter au pinacle le travailleur dont l'inconscience lamentable est cause de l'universelle douleur, peut-être plus que l'absurde rapacité des privilégiés » (p. 105). Autrement dit, ce sont moins les maîtres qui agissent que leurs serfs qui se font agir. La domination aurait lentement changé de bord, de stratégie. Tel est le premier leurre mis à mal dans ces textes.

Il s'ensuit un autre leurre, issu de la même « tyrannie des fictions » - c'est le titre même d'un article du 9 novembre 1911. Le rapport de force, en perpétuelle neutralisation, qui unit plutôt qu'il n'oppose le « maître » et « l'esclave », est surdéterminé, aux yeux du Rétif, par un ultime « mirage » : il s'agit de « l'illusion révolutionnaire » qui vient remplacer dans le monde moderne deux simulacres classiques, « l'illusion religieuse » et « réformiste » (pp. 51-52). La description du leurre révolutionnaire est, là encore, très approfondie. Il se constitue d'abord à partir d'un lot d'images d'Epinal. En voulant émanciper le prolétariat, le mouvement « syndical et socialiste » a « placé en premier lieu l'idée du travail « geste auguste » et a

« mis le triste salarié sur un haut piédestal » (p. 102) : « Le travail étant noble en son essence, dirent les esprits simplistes, noble est le travailleur. Voilà ! Ils n'oublièrent qu'une chose ; c'est que (...) le travail théoriquement si beau est dans la pratique ordinaire, laid, abrutissant, démoralisant » (p. 103). En conviant le peuple « à admirer le prolo », c'est-à-dire à s'admirer comme tel, à se « conformer » à lui-même, à « s'accomoder » de son état, les « ouvriéristes » de tous bords n'ont fait que renforcer la « léthargie des masses » (p. 118). Au lieu de pousser le travailleur exploité à rompre avec son image, ils en ont fait une sorte de fétiche idolâtre. Tel est le premier paradoxe découvert par le Rétif. L'autre tient au mirage du « Grand Soir », d'une « Sociale » prochaine qui libérerait l'opprimé. En promettant « l'Aube rouge » au peuple, on n'a fait que différer un peu plus le moment de la révolte de certains de ses membres, on « l'a fait rêver plutôt qu'agir », attendre plutôt qu'exiger. Les syndicats n'auraient donc servi, à leur insu, qu'à faire reculer de proche en proche l'émancipation individuelle de chaque ouvrier au bénéfice d'un suspens collectif indéfini. Telles sont les deux ruses de la raison révolutionnaire, se conformer et différer. Sans parler même de la teneur de cette « société future » socialiste où la « chair à barricades » cédera vite la place aux « arrivistes, mégalomanes et sinécuristes » (p. 116), « idéale société », calquée sur la « CGT », que Le Rétif dénonce par avance : « Je pressens les Comités Révolutionnaires, édictant contre les en-dehors que je suis des lois plus scélérates que jamais ; je devine la chiourme républicaine devenue le bague syndicaliste ; je sens peser sur mes épaules déjà assez meurtries le fardeau d'une oppression plus redoutable que celle d'aujourd'hui » (p. 117). Ultime leurre que ce « despotisme du Quatrième Etat » qui se constituera à l'image

même de la domination tant honnie, mirage d'une vraie « Révolution », en fait faux renversement qui visera au contraire à la conservation, sous une autre forme, de l'oppression, prévient le futur Victor Serge.

Au terme de cette démythification théorique, Le Rétif semble élargir encore la portée de son constat. L'effet de contrepoint critique, voyant dans tous rapports de force un jeu illusoire d'actions et de réactions qui s'annihilent solidairement, se met alors à englober la réalité entière. C'est à présent la « Paix » qui poursuit la « Guerre » par d'autres moyens, la « morale laïque » qui poursuit l'œuvre de la « Religion », etc. L'auteur décline ici le même modèle critique suivant toutes les lignes de tension du réel, dénonçant partout les antagonismes trompeurs, les mouvements immobiles, en un mot, l'ensemble des révolutions conservatrices « étouffant les originalités individuelles, détruisant la vie, créant de la monotonie, de la sécheresse, faisant de la mort sous les apparences de la vie ». Et c'est seulement arrivé au bout de cette impasse qu'il peut nommer, avec le sociologue libertaire Georges Palante, le postulat de toute domination : « la loi de conformisme social » qui est par essence une « loi d'élimination des individus rebelles à ce conformisme » (p. 88). Telle est la fondation de l'individualisme du Rétif, non pas un égoïsme dandy, mais un itinéraire critique qui dévoile, à son terme, une opposition irréductible entre l'aspiration individuelle et le mimétisme des « masses », cette loi d'imitation que Tarde avait mis à nu deux décennies plus tôt.

Revenons un court instant en arrière pour confronter ce cheminement théorique à celui des anarchistes de la Belle Époque. En se focalisant sur la question de « l'aveuglement volontaire » des opprimés, Le Rétif reprend à son compte une idée force de

milieux libertaires qui ne cesseront durant les années 1880-1914 de rééditer le célèbre *Discours de la servitude volontaire* de la Boétie. On pourrait dire qu'il s'agit de mettre l'accent sur le problème de « l'aliénation » de la classe ouvrière au-delà de son évidente « exploitation », pour user à rebours d'un *distinguo* propre à l'œuvre de Marx. « Ce sont les esclaves qui font les seigneurs, les peuples les gouvernements, les ouvriers les patrons », résume lapidairement le jeune Kibaltchitch (p. 106). Toutes les diatribes individualistes ne feront que radicaliser ce contrat : « La pauvreté est un crime », tranche Darien en 1900, « C'est un crime atroce. Crime pour celui qui l'impose. Crime encore plus grand pour celui qui l'accepte. Le riche, en effet crée le pauvre. Mais c'est le pauvre qui crée le riche. » (15) Ce n'est qu'un exemple parmi des centaines d'autres qui tous alimentent le même procès du servage désiré. Mais l'intérêt de la démarche du Rétif tient au caractère apparemment paradoxal de son système de références explicite. En cours de route, il n'hésite pas à reprendre à son compte les préjugés sur la « dégénérescence » des « pauvres » en citant les thèses de socio-anthropologie d'Alfred Nicéféro (pp. 99-101). Il assume aussi l'héritage réactionnaire du darwinisme-social, à base « d'égoïsme », de « lutte pour la vie » et de « sélection naturelle » du biologiste Le Dantec. Mieux, il se sert, de façon presque obsessionnelle, des concepts *a priori* réactionnaires de la sociologie comportementaliste, de celui de « psychologie des foules » surtout. Plagiant presque terme à terme les analyses du très conservateur Le Bon, il affirme : « Une psychologie nouvelle se crée, commune à tous les membres de l'association. Ils constituent désormais une foule ; et cette foule a une mentalité, une vie, une destinée distincte de celles des individus dont elle est composée »

(p. 87). Il adopte enfin le vocabulaire nietzschéen dans ses domaines les plus équivoques : à partir d'un éloge de la « Force », il pourfend la « médiocratie » démocratique (p. 82) issue de l'interpénétration secrète des « mentalités » du « maître » et de l'« esclave ».

Autant de références ambiguës, sinon franchement attachées au maintien de l'ordre établi, semble-t-il. Et c'est là un élément crucial de la démarche individualiste en général et de celle, plus transparente, du Rétif : s'approprier, mais en y imprimant une torsion profonde, les outils théoriques qui justifient par la force l'édifice social, utiliser cette force en la pervertissant pour finalement la renverser contre elle-même. Si le jeune Kibaltchitch intériorise les conceptions « sélectives » de la « lutte pour la vie », c'est pour générer des « individualités vigoureuses » capables de « révolutionner leur milieu » (p. 101). S'il endosse la vision behavioriste de Le Bon qui, tel un Machiavel moderne, faisait, lui, l'éloge des techniques de manipulation de la « foule psychologique » par son « meneur », ce n'est pas pour cautionner la terreur de la bourgeoisie face aux « classes dangereuses », mais pour s'attaquer, sur deux fronts, à l'aura du dominant et l'état d'hypnose du dominé : « S'imaginer que des foules impulsives, tarées, ignorantes, en finiront avec l'illogisme morbide de la société est une illusion grossière. (...) La violence bestiale, l'esprit moutonnier, la crédulité des foules - voilà ce qu'il faut annihiler pour transformer la société » (p. 63). Selon ses vœux, il s'agit non pas de renvoyer à la face du maître une phraseologie entachée de faiblesse, mais de le critiquer d'égal à égal, avec les arguments mêmes de l'ennemi, seule façon de le contrecarrer efficacement, en lui rendant, au moyen de ses propres armes idéologiques, coup pour coup, en lui retournant, mot à mot, le couteau dans la plaie.

Une fois le maître et l'esclave, le laïc et le prêtre, le soldat et l'antimilitariste, le charitable et l'exploiteur, renvoyés dos à dos, Le Rétif peut ouvrir la voie à une révolte originale, non pas celle du témoin cynique, mais une révolte extirpée des dualités trompeuses et des fausses alternatives. Cette révolte, redéfinie autrement, n'est plus un engagement au sein du social et du politique, mais mouvement de dégagement absolu : le tout est de « se défendre de l'emprise du milieu, du passé et de l'angoisse ». Elle ne combat pas un déterminisme par un autre, mais tente de les renier tous. Le lent détachement, qui se présente comme un nouveau *cogito* individualiste, n'aboutit, chez lui, à aucune ascèse ou indifférence sceptique, il remet l'égo - ou le « Moi » stirnerien - sur ses pieds, c'est-à-dire sur « l'humaine volonté de vivre » sans cesse invoquée dans ces textes de jeunesse. L'emprise de la pensée de Nietzsche sur Kibaltchitch est ici presque hégémonique. Tout le travail de définition de l'attitude réfractaire, comme « immédiateté » de « l'être anarchiste », comme « adéquation de la pratique et de la pensée », comme identification à la « Force » et comme « création de valeurs nouvelles », substitue au concept central de « révolte » l'ombre du « vouloir-vivre » de Schopenhauer et surtout l'ombre de la « Volonté de puissance » d'un Zarathoustra, cité d'ailleurs à maintes reprises. Une question demeure : l'usage répété de certains thèmes liés au versant aristocratique de la pensée nietzschéenne - tels ceux de « Force », « d'élite », de « noblesse », etc. - ne prêtent-ils pas à confusion ? Inscrits dans une perspective révolutionnaire, ils prennent en tout cas un relief assez singulier. Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'éloge conjugué du « vouloir magnifique » et « devoir d'être le plus fort » (p. 85) par Le Rétif ne cède pas à la pente autoritaire que sous-tend implicitement cette termi-

nologie inégalitariste. Son équivoque « préemption de la force » ne tente pas de justifier l'ordre établi, ni de faire découler une nouvelle hiérarchie du vivant à partir d'une distinction par « l'argent », par le « nombre majoritaire » ou par une loi du « sang ». Il correspond, et l'auteur insiste à plusieurs reprises sur ce point, à des virtualités propres à chaque être, des « vigueurs » potentielles qu'il faut simplement « susciter » en chacun d'eux, des puissances en génèse dont l'énergie travaille toujours du côté de la « minorité ». Le jeune Kibaltchitch ne laisse aucune ambiguïté sur le destinataire de ce discours : « Nous nous adressons à ceux qui peuvent devenir des forts » (p. 86). Il s'agit donc bien de « devenir » individuels censés rompre avec les « erreurs intérieures » de leur servilité et de leur « angoisse » qui sont « des ennemis aussi redoutables, sinon plus, que ceux du dehors » (pp. 84-85), précise-t-il. Susciter, invoquer, faire naître cette « force » parmi ceux qui en sont dépourvus socialement, tel est le ressort profond de sa critique, selon un lyrisme moins aristocratique que purement maïeutique. Ces forces en génèse ne peuvent d'ailleurs, selon Le Rétif, se dépenser en vue de la domination d'autrui puisqu'elles consistent en une nouvelle « façon de vivre » et non en une technique de Pouvoir, qui n'est qu'une autre forme de « servilité », puisqu'il est aussi contraignant de « commander » que « d'obéir ». Enfin, l'alliance de ces « forts » en une sorte « d'élite » ne peut servir à rétablir une autre stabilité sociale inégalitaire puisqu'elle ne se compose que de « libres associations » fondées sur « l'entraide » et la vie « en camaraderie », en un mot, sur une « solidarité spontanée » qui se propage uniquement « par affinité » à travers divers agencements interindividuels toujours provisoires.

Il faut ici nous arrêter un instant pour

 voquer les équivalents pratiques de cette position *a priori* assez abstraite. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, on remarquera en effet que ce sont, en majeure partie, les franges individualistes du mouvement anarchiste qui suscitèrent les très nombreux essais de « Milieux Libres » durant les années 1890-1914. (16) La jeunesse de Kibaltchitch témoigne de cet intérêt paradoxal des adeptes du « Moi » stirnerien pour l'expérience de la vie communautaire. Les dizaines de Colonies libertaires, de journaux auto-produits collectivement par les journalistes eux-mêmes, comme à *l'anarchie*, ou de Causeries populaires plus ou moins itinérantes, qui virent le jour à cette époque, donnent au point de vue néo-nietzschéen du Rétif une cohérence tout à fait inattendue. Succédant aux Icaries phalanst riennes du milieu du XIX  siècle, la vogue des petites « utopies pratiques » de la Belle époque permet aux individualistes de confronter leur «  go sme » de principe à une tentative, même partielle, de vie « en camaraderie ». C'est à partir de ce « communisme expérimental » - comme aimait à se présenter la Colonie d'Aiglemont que Victor fréquenta très jeune - que Le Rétif a pu concevoir ces contre-élites minoritaires dont la « noblesse » tant proclamée demeure fidèle à un pur esprit de rébellion. Il s'agit bien, à travers une phraséologie provocatrice, de soumettre le culte égotiste à l'ébauche d'une socialité alternative et marginale, à l'écart de toute tentation autoritaire. Au moraliste réactionnaire qui proclame que l'homme est un loup pour l'homme, Kibaltchitch emprunte la métaphore du loup, mais à d'autres fins, pour passer outre la dialectique immuable du chien de garde et de ses moutons de Panurge, et ainsi, il peut affirmer : « Je suis avec les loups - les loups qu'on chasse, qu'on affame, qu'on traque et qui mordent ! Et je suis avec les en-dehors et les bandits, justement parce que j'aime

l'entraide; et ces loups vivent en lisière de la société, précisément parce qu'aimant l'entraide, la vie libre, la libre collaboration des forces généreuses, ils détestent la chaîne, l'usine, le salariat » (pp. 166-167).

Telle est l'issue paradoxale de cette réinterprétation anarchiste de la « volonté de puissance » : force comme « mode de vie », socialités par « bandes » ou meutes et existence en « lisières » du monde et de son labeur obligatoire. Telle est la torsion finale que Le Rétif fait subir au modèle aristocratique, s'imprégnant de son énergie libératrice tout en neutralisant sa pulsion totalitaire. On trouverait trace d'une torsion similaire chez d'autres individualistes, à l'aube du XX^e siècle, chez les sociologues Georges Palante et Mécislas Golberg, chez le critique d'art Elie Faure, chez les promoteurs de « l'artistocratie » Gérard de Lacaze-Duthiers et Emile Armand, chez l'apologiste de « l'action d'art héroïque » André Colomer. Tous ces noms composent un pan méconnu de l'histoire des idées, un authentique nietzschéisme libertaire qui, lui, ne s'est jamais compromis avec son « frère-ennemi » fascisant. (17) Il faudra un jour mettre cette histoire au clair.

En 1917, Victor Serge fait paraître, en espagnol, un texte intitulé *Essai critique sur Nietzsche*. (18) Il s'agit, en quelque sorte, du testament politique du Rétif. Sa position est demeurée la même, celle d'un anarchiste empreint d'une admiration toujours vive pour la force de rébellion « noble et vigoureuse » que l'œuvre de Nietzsche fait partager à son lecteur. Cinq ans après ses derniers articles dans *l'anarchie*, Serge continue d'invo-

quer, toujours selon Zarathoustra, l'émergence de « nouvelles valeurs » : « l'autonomie individuelle, l'originalité, le droit absolu de la conscience, la solidarité spontanée, l'énergie créatrice et une éthique sans dogme ni leurre ». Mais, les temps ayant changé, Serge cherche maintenant à éviter toute confusion entre son interprétation et la tentation autoritaire qui hante l'œuvre nietzschéenne : il revient sans cesse sur certaines distinctions - entre culte de l'« Energie » et culte de la « Violence », « combat pour la vie plus intense » et « volonté de domination » - comme si la guerre de 14-18 lui avait soudain révélé les usages équivoques qu'on pouvait faire de certains mots d'ordre. Sans renier le moins du monde son analyse de fond, Serge aboutit alors à cette équation à deux inconnues : il y a chez Nietzsche, « comme dans notre propre humanité en destruction, deux idéaux en présence : l'impérialisme et le libertarisme ». Deux tendances coexisteraient en ce généalogiste de la morale : un Nietzsche « totalitaire » et un autre « libertaire ». Avec une certaine ironie géopolitique, il appelle le premier « un bon Allemand impérialiste » et réincarne l'autre dans la figure « libre », généreuse, vivante » de « l'homme-dieu Dionysos ». Il dénonce le goût de la barbarie belliciste chez l'un et perpétue l'éloge d'une révolution hédoniste à travers l'autre. Quittant, en 1919, une Europe ravagée par l'impérialisme allemand surtout, pour la « nouvelle table des valeurs » de l'URSS entre genèse et chaos, il y a fort à parier qu'il partait là-bas, le cœur gonflé d'espoir, en quête de retrouvailles libertaires dionysiaques.

Suzi WEISSMAN

- (1) Pour ce résumé biographique, nous avons utilisé les Mémoires de Serge minutieusement indexées par Jean Rièrre, mais aussi le livre de Richard Parry (*The Bonnot gang*, Londres, Rebel press, 1987) et l'article de Jean Maitron sur Victor Kibaltchich dans le n° 46 du *Mouvement social* (1964).
- (2) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire* (1901-1941), Editions du Seuil, 1951, cité dans réédition, Seuil, coll. « Points Politique », p. 25.
- (3) Albert LIBERTAD, *Le Culte de la charogne*, Editions Galilée, 1975 (recueil d'articles parus entre 1900 et 1904 dans *l'anarchie*).
- (4) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 23.
- (5) Gaston Ferdière, *Jehan Rictus, son œuvre*, Editions de la Nouvelle Revue Critique, coll. « Célébrités contemporaines, 1935, p. 16.
- (6) Le Rétif écrivit en décembre 1908 une courte étude : « Jehan Rictus : « Les Soliloques du Pauvre ». Elle était destinée à paraître dans *l'anarchie*, mais fut probablement mise de côté à cette époque. Emile Armand fit paraître cet « inédit » dans le n° 36 de sa revue *L'Unique* en janvier 1949.
- (7) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 34.
- (8) *Ibid*, p. 31.
- (9) *Ibid*, p. 26.
- (10) Entre autres, voir : Georges DARIEN, *Biribi*, Stock, 1891 ; Jehan RICTUS, *Fil-de-Fer*, Louis MICHAUD, 1906 ; Zo D'AXA, *De Mazas à Jérusalem*, Chamuel éditeur, 1895.
- (11) Zo D'AXA, *En dehors*, recueil d'articles présenté par J.-P. Courty, Editions Champ Libre, 1974, p. 207 (« A toute occasion », *La Feuille*, 1900).
- (12) Georges Darien, *L'ennemi du peuple*, recueil d'articles présentés par Yann Cloarec, Editions Champ Libre, 1972, p. 124. (« Ennemi du peuple », *L'Ennemi du Peuple*, n° 9, 15 décembre 1903).
- (13) Albert LIBERTAD, « Aux Résignés », *l'anarchie*, n° 1, 13 avril 1905.
- (14) Pour les paginations incluses dans notre étude, voir : Victor SERGE, Le Rétif, articles parus dans *l'anarchie* (1909-1912), textes réunis et présentés par Yves Pagès, Librairie Monnier, 55, rue de Rome, Paris, 1989.
- (15) Georges DARIEN, *La belle France*, éditions de *La Revue Blanche*, 1900, cité dans réédition, coll. 10/18, p. 96.
- (16) A ce sujet, voir : Jean MAITRON, *Le mouvement anarchiste en France, Des Origines à 1914*, Librairie François Maspero, 1975, pp. 382-408.
- (17) A ce sujet, voir surtout : Michel ONFRAY, *Georges Palante, Essai sur un nietzschéen de gauche*, Editions Folle Avoine, 1989 ; Pierre AUBERY, *Mécislas Golberg, biographie intellectuelle (1868-1907)*, Minard, coll. « Lettres modernes », 1978.
- (18) Il s'agit d'un article de Victor SERGE, intitulé « Esbozo critico sobre Nietzsche », paru en 1917 dans la revue anarchiste de Barcelone, *Tierra y libertad*. Nous nous sommes permis de traduire quelques expressions de Serge, le texte n'ayant jamais été publié en français.

S

Serge Reflects on Stalinism

by Suzi WEISSMAN

Victor Serge's life experience and revolutionary writings are an eloquent challenge to orthodox notions of the Soviet Union. His works are a valua-

ble, neglected addition to the existing literature which shed light on the formative chapters in Soviet political history. He wrote as an insider, defen-

ding the ideals of the October revolution, an ardent Left Oppositionist with an anarchist past. He was also a contemporary thinker, a man whose life experience spanned important struggles of the first half of the twentieth century, yet whose ideas addressed dilemmas that still confront the world on the eve of the twenty-first century. Serge's contribution to our understanding of the Soviet Union and the struggle for socialism is of increasing relevance not only in the West, but also in the Soviet Union where glasnost has allowed excavation to begin of the buried Soviet past. As scholars East and West probe into that formative period of Soviet history when its class relations were formed, we find that Serge's works, in various literary forms, go to the very heart of the issues raised.

This paper will outline Serge's critique of the Soviet Union which is contained in many of his published, though out of print works, and move then to describe Serge's mature reflections, from his Mexican exile, on the Soviet Union and the new world situation following WWII.

Serge's works address the key theoretical problems of Soviet society. His writings both correct the record of a falsified history and attempt an analysis of the essential nature of the Soviet system.

If Preobrazhensky was the economist of the Left Opposition, then Serge was its historian. He represented the expression of the historical view of the revolution and its development from a Marxist perspective. His strengths were his critical intelligence, integrity and independence which prevented him from dogmatizing the revolution. These characteristics make imperative a clarification of the political critique embodied in his writings.

Serge's critique of the Soviet Union

began very early: he argued that the Russian Revolution died a «self-inflicted death in 1918 with the establishment of the Cheka.» Yet Serge worked with the Bolsheviks and supported their policies, including the demoralizing suppression of the Kronstadt rebellion. He joined the Opposition in 1923. Serge's concerns were always with the life and conditions of the masses of people affected by policy. Serge viewed Stalin's accession to power as a counter-revolution, a betrayal of everything the revolution stood for, and one of the bloodiest in history.

Stalin's monopoly of power, his brutal anti-democratic methods of rule led to a certain type of society, which had not been envisioned by its revolutionary founders. Serge wrote that 'socialism in one country' had logical consequences which could not be avoided. He demonstrated, step by step, what the policy led to: forced collectivization, crash industrialization, super-exploitation, famine, sabotage, terror. The purges, proceeding from an internal dynamic set in motion by Stalin's methods of industrialization and rule, created new social relations and a new, unstable society based on coercion and terror. None of the basic problems of the society were resolved by the purges, but millions paid with their lives. A costly and wasteful industrial infrastructure was constructed, with the help of a massive slave labor sector in the camps. All forms of collective resistance were broken and any residual resistance was atomized, as the weary population concerned itself with survival, not politics. In order to consolidate his regime, Stalin wiped out the entire revolutionary generation of Bolsheviks, all Serge's comrades. The new society, dubbed a 'concentration camp universe' by Serge, was fundamentally anti-socialist, anti-democratic and anti-human.

Stalin's rule was chaotic and improvised, but it followed the logic of power. Once the bureaucracy usurped power from the working class, an inexorable logic generated the terror. This 'bureaucracy' was often unable to dominate the forces it evoked, and the absence of control resulted in abuses going too far. Industrialization, collectivization and purges led to the formation of a new working class and a new ruling elite, with a particular relationship between the two. Serge spent the rest of his life trying to analyze and characterize the new social formation, to define its nature.

Serge's descriptions of this system, in his historical/political works and in his fiction give us a sense of a rigidly regulated society and economic system that was also, paradoxically, out of control. Commands issued from the top were often impossible to fulfill, but could not be questioned, so the impossible was attempted, resulting in an outcome often quite different from what was planned. Serge presented a picture of unrelenting gloom, with inhuman production line speeds and working conditions, and severe penalties for a careless word, or perceived sabotage (which could mean anything). In short, conditions were «dismally, onerously primitive».

(1)

Making sense of the terror, Serge was compelled to also make sense of the man behind it. He wrote a biography of Stalin in 1940, and then one of the finest existing fictional accounts of the terror machine, *The Case of Comrade Tulayev*, in which even Stalin appears as a thoroughly human character, albeit committing monstrous acts. The point Serge stressed in all his characterizations of Stalin, both fictional and all too real, was that the man (in power), was formed by the policies he practiced, reacting and conforming, as it were, to the mandates of the situation: the man became

the tool of the rising bureaucracy 'going from one expedient to another, receiving failures as a boxer receives blows: without blinking, but humiliated in his heart of hearts, returning with fury against his instruments...' (2) Serge saw Stalin dialectically: agreeing with Trotsky and the Left Opposition that Stalin became the instrument of the bureaucracy, is beginning to suffocate it;... it is defined by fear... by a frenetic determination to endure...' (3)

Stalin and his group destroyed the old intelligentsia, wiped out the revolutionary generation, and subjected the new elite to terror. In the process Stalin became the encapsulation of the elite and then reformed it to become the ruling layer. Serge was correct to see that Stalin had to destroy all the witnesses, above all the revolutionary generation who were trained to be critical, because Stalin could not even bear silent witnesses who understood his betrayal. Serge also understood that the process which he saw as a betrayal was unconscious (4), proceeding step by step.

While examining the effects of Stalin's policies on town, country and factory, Serge evoked the conditions of life for the masses, contrasting it to the privileges enjoyed by the 'parvenus'. Economic growth was accompanied by pilfering, sabotage, misery, famine, passport laws, repression and terror. Stalin's methods, according to Serge were anti-socialist, but officially justified by using an 'amoral vulgar Marxism'.

Terror and misery left the population with nothing to think about but their own survival, their own self-interest. In 1937 Serge wrote; «The inexorable logic that necessitates the disappearance of those who hold the worst State secrets places the gifted leader in a blind alley... He himself falls sure

of nobody... the party is destroyed, governmental circles decimated, the political police decimated, the army decapitated... purgings everywhere... repressions in the sphere of production... there is disorder, panic, terror, mute reproval, passive resistance, atomic as it were. Not being sure of the morrow nobody dares to assume responsibility. All the statistics, all the balances, all the figures are false because nobody ever dares tell the truth... every text is falsified... the problem is to repeat the words of yesterday while killing yesterday's ideas.» (5)

Here Serge describes with unusual clarity the effect of terror on the behaviour and functioning of the new system fashioned by Stalin's methods of rule. Terror was at the heart of the system of coercion in the 30s, which created a particular form of class relations. As the quote of Serge's reveals, the atmosphere of terror meant that no one wanted to assume responsibility, nor did they later want to risk the uneven results of innovation and creativity. Past successes were repeated and new thinking avoided. Lying became a way of life, a necessary part of the system provoked by the purges. This was to have permanent and reproducible consequences in economic functioning. From Stalin's vantage point, he could only see sabotage and hence continually tightened the screws in order to gain better control of the economic mechanism which paradoxically eluded the reins of control. The sabotage Stalin saw everywhere was inadvertent, as his directives were often humanly impossible to meet. In this atmosphere, the demand from the top was to get everyone to knuckle under, and thus the denunciations began, to uncover the 'saboteurs'. Again in Serge's fiction Stalin appears to explain; «Everyone lies and lies and lies! From top to bottom

they all lie, it's diabolical... Nauseating... I live on the summit of an edifice of lies, do you know that? The statistics lie, of course. They are the sum total of the stupidities of the little officials at the base, the intrigues of the middle stratum of administrators, the imaginings, the servility, the sabotage, the immense stupidity of our leading cadres... The plans lie, because nine times out of ten they are based on false data; The Plan executives lie because they haven't the courage to say what they can do and what they can't do; the most expert economists lie because they live in the moon, they're lunatics, I tell you... Old Russia is a swamp, the farther you go, the more the ground gives... And the human rubbish!... To remake the hopeless human animal will take centuries. I haven't got centuries to work with, not I...» (6)

What happened to the ordinary 'human rubbish' in these times, as Stalin sought to accomplish in a few short years what would normally take decades, if not centuries? Serge evoked the life of the individual in these circumstances: «hemmed in by policy, by poverty, by lies... (the) worker is preoccupied with obtaining, stamping, checking and re-registering a bread card which is refused half the workers on various pretexts; his wife runs from one empty store to another, registering in a queue at doors of fishstalls in the evening in order to wrangle the next morning over a ration of salt fish... exposed to spying in the shop... coming home to tell who was arrested last night...» (7)

Dominated by fear and panic, the bureaucracy must defend itself. The significance of its actions was that it was not pursuing the interests of the working class, but also revealed an «inward-driven crisis.»

Politically Stalin needed to blame and punish someone else for the difficul-

ties of life caused by his own policies. Behind every obstacle could be found a conspiracy, someone Stalin could blame and execute. The dynamic of denunciation in an atmosphere of fear was like a snowball rolling downhill. In *The Case of Comrade Tulaev*, one character after another fell victim to the terror which radiated outward from the cataclysm of the shot that killed his fictional Kirov. (10) The bureaucracy, Serge said defended itself and its mistakes by blaming more and more on others. (11) Suppression of freedom of expression, criticism, initiative and popular control increased the costs of Stalinist «planning» horribly and often led to major failures and a kind of involuntary sabotage against which the regime had no remedy except a reign of terror directed at technicians, workers, peasants. (12) To find the guilty, an order went out to the GPU who arrested and obtain confessions, followed by deportations and executions. The Comintern could be depended on to defend the regime abroad against the saboteurs.

Stalin's system, then, could be recognized by these features: bureaucratic totalitarian rule through the mechanism of terror; forced collectivization of agriculture and rapid industrialization of the economy with goals decided by fiat; chaos and rampant misery; and the rise of a bureaucratic, privileged stratum derived from the old intelligentsia and the NEP educated people. To meet the urgent needs of the economy, Stalin forced a rapid growth which was costly and wasteful. The immediate causes of the waste were insufficient planning, too much construction undertaken too rapidly and haphazardly with an underfed, malnourished and disenfranchised work force. But an inner dynamic was also at work, which came from the particular social relations this system engendered.

The system became one of command in which planners upped their growth targets, so as not to be imprisoned for low ones. The plans became political campaigns, exhorting workers on to fantastic levels of production... on paper. When things went badly scapegoats were found. From the top down, the response to difficulty was first to blame someone else, someone less powerful, usually local officials.

The regime, Serge asserted, was in absolute contradiction with everything stated, proclaimed, thought and intended by the revolution itself.

How could this happen? Despite the objective conditions of backwardness and isolation, Serge insisted that the bureaucracy obstinately exercised all the wrong choices, paralyzed intelligent initiative, and set the whole world against it.

Serge asked the unavoidable and difficult question about the future: when the new men who are developing today put their hands on the levers of totalitarian power tomorrow, where will they take it? Reaction is accumulating, Serge pointed out. when men must fight each other for bread cards and information on scarce lodgings, when civic courage is not tolerated, when the official ideology is so at odds with harsh daily reality that it can only be scoffed at, what kind of social consciousness can emerge?

Although Serge claimed that he was not a pessimist, he realized that the socialist project would need not only a renewal, but that its name would be soiled because its first experiment was so diseased. Serge wrote that socialism can only win, «not through imposing itself, but by showing itself superior to capitalism, not in the fabrication of tanks but in the organization of social life; if it offers to man a condition better than capitalism: more material well-being, more justice, more liberty and a higher dignity».

Serge finally defined the Soviet state as «bureaucratic totalitarian with collectivist leanings.» (13) This assignation of the term totalitarian was different from the later totalitarian school of analysis just as his use of the words bureaucratic and collectivist differed from the «bureaucratic collectivist» school. Serge's analysis was dynamic and non-dogmatic: neither the ideological clarion call of the later Cold Warriors, nor the sterile slogan of a left sect. He simply tried to understand the processes a work, and point to the consequences for human progress. The Soviet Union, to Serge, was neither capitalist nor socialist, operated out of fear of independent thought, was in permanent conflict with its own people, and directed a mighty totalitarian state machine against them.

His last writings are those of a solitary surviving Left oppositionist trying to come to grips with the new society while upholding the principles of the Revolution. He evoked the people and the atmosphere of the times in his novels. In exile after the defeats of the thirties, Serge viewed the twin totalitarianisms of Stalinism and Fascism and tried to perceive the essential tendencies of the modern world, which he saw as «collectivist», controlled by an anti-democratic technocratic elite. The nemesis to this totalitarian collectivism, in Serge's view, was the historically conscious collectivism which would emerge from decomposing capitalism and enfeebled Stalinism.

Working in isolation, Serge played out his ideas on the nature of planning versus totalitarian bureaucratic administration, though was only able to state the contradictions, not reconcile them. Socialist planning required a genuine workers democracy. Serge came to see Stalinist planning as non-planning, though he inconsistently continued to identify the Soviet Union

as a planned economy. He ran into difficulties when he tried to generalize the tendencies he saw at work in both capitalism and the Soviet Union. His work reflects the enormous pressures Marxists faced during and immediately after World War II. At the same time he demonstrates the agility of his thinking, even though an insufficiently rigorous political economy mars his analysis.

STALINISM, THE EMERGENCE OF THE TECHNOCRACY AND «TOTALITARIAN COLLECTIVISM».

Serge's writings in this last period revealed his fresh thinking. He went wrong, mistaking tendencies for trajectories, but nonetheless went farther than Trotsky had, without abandoning socialism as had so many whose «god had failed» them. For those socialists who had not abandoned Marxism, Serge bemoaned that fact that they seemed to still see the world in traditional, if not routine terms, as if it were 1917 or even 1871. (14)

Serge thought the struggle was no longer simply between capitalism or socialism, that new obstacles were produced by Stalinism, now a factor in the world. He continued, in a thought that is every bit as meaningful in the 1990s as in 1944: «I'm inclined to think that the fate of Europe will not be decided until Stalinist totalitarianism is restricted or destroyed by the new conflicts which of necessity it brings forth. (15)

The existence of Stalinism colored all current struggles, exerting a negative influence, for example, on the colonial struggle, which Serge insisted could not be mistaken for socialist struggle, simply anti-imperialist and Stalinized. This was an unpopular view on the left, one which Laurette Sejourné made sure to point out to me. (16) She said Serge did not support the independence of India, nor did he sup-

Suzi WEISSMAN

port Ho Chi minh. In *Partisan Review*, *La Wallonie*, and *La Révolution prolétarienne* Serge wrote that the struggle for socialism still resided in Europe, That national liberation struggles would lead to an extension of Soviet totalitarianism, which was ultimately anti-socialist and anti-human.

Having said that, Serge wrote in a later diary entry that Hilferding saw better than Trotsky the present conflict from the point of view of the incredible power of the totalitarian state: « this power is so great that the USSR is in a position to dominate, channel, crush the revolutionary movements of Western Europe, Asia and to a certain extent Latin America. She can nip in the bud the ones that would embarrass her and support, promote, arm effectively the others. LT's proposition (that the salvation of the Russian revolution would come from the revolutionary transformations in Western Europe, the contagiousness of which the totalitarian Russian apparatus wouldn't be able to resist) could only come true if the Russian totalitarian state were to weaken, spent from inside by extraordinary efforts.» (17)

In the same vein, Serge criticized Dwight Macdonald's ingenuousness in the American magazine *Politics* for seeing the possibility of reforming the Communist Parties. (18) Serge thought that Macdonald lived in too free a country to understand! Serge wrote that the new type of leader that would emerge was the type of Mao and Tito, «cynical and **convinced**, who will be «revolutionary» or counter-revolutionary — or both at the same time — according to the orders they receive and capable of a turn-about from one day to the next.» (19) In fact, Serge wrote that when Mao Tse-Tung was in Moscow in 1926-27, he «sympathized deeply with the Opposition, but he ended up by adopting the cynically pragmatic

formula: Who can give us arms and money?» (20)

Yet while Serge was quite clear on the nature of the Communist Parties, he did not have a viable organizational strategy. In a conversation with Narciso Molins, Serge said the worst thing a genuine socialist left could do, would be to remain a tiny sect. Far better, wrote Serge, to enter the old Socialist parties, where democratic practices would allow the possibility of influence. Molins was skeptical of the «old opportunists» who «would calmly let us be murdered by the Stalinists...» (21) Serge acknowledged this, but had no other prescription. Yet in 1947, Serge would write in *Partisan Review* that: «The old reformism is no less outmoded than insurrection. Socialist action is by definition, neither exceptionally timid nor exceptionally violent, but it seems that it has to be both transformer and liberator, or else disintegrate.» (22)

In this same article, Serge stressed that Stalinism and Social Democracy were inching toward each other, and that the blindness of the social democrats towards «this darkest of despotisms» was unforgivable («they have not seen the Kazakhs die of famine»). In an evident clarity of purpose that Serge did not demonstrate in the above quoted conversation with Narciso Molins, Serge stated «if socialism... does not proclaim itself as the party of human dignity, obviously it will only be crushed between the reactionaries and the totalitarians,» this last even more cruel because of its «unimaginable inner weakness.» (23) Now more than ever, Serge told his public in America through the journal *Politics*, we must reconstruct «a conscious and energetic socialist movement that will not allow itself to be manipulated by the CP.» (24)

Serge's intransigence and his commitment to socialist democracy was

demonstrated in the numerous essays he left unpublished in Mexico, contemplating the scenarios for the future and seeing hope for vast socialist movements in Europe to take advantage of Stalinist exhaustion, Serge wrote: «Socialism has only been able to grow within bourgeois democracy (of which it was to a large extent the creator.) (If by unawareness, lack of educated, energetic leaders, various corruptibilities, it is taken in tow by «revolutionary» Stalinism (revolutionary, insofar as the planned economy still is in comparison with traditional capitalism — and it's a slight extent, considering the evolution of the whole of capitalism towards planning — control — collectivisation), it abdicates and succumbs, inevitably crushed and disgraced.) Its only chance of life and victory is in intransigence vis-a-vis Stalinist totalitarianism, by the upholding of beliefs in democracy and humanism (excluding controlled thought) and vis-a-vis capitalist conservatism, in the fight for the restoration of the traditional democratic liberties, become revolutionary.» (25)

This passage contains the germs of what preoccupied Serge for the short remainder of his life. He was able to detect the germ, to continue the metaphor, but not able to see what organism would grow from it. He also exhibited a mixture of confusion and clarity over the question of planning. The term he used most often was the «*économie dirigée*», The directed, controlled or command economy, or what is sometimes called bureaucratic administration. Serge described the features of a bureaucratically administered command economy, but sometimes used it interchangeably with the phrase «planned economy.» Serge did distinguish what he finally called «Stalinist planning» from the Marxist conception of planning, (26) but in his discussion of totalitarian

planning, which he saw in the controlled economy of fascism and the Western war plan, — what Serge's generation often called «war-time socialism» — there is real confusion between the simple allocation of resources, even done by capitalist firms, and the Marxist conception of planning, which is the conscious regulation of the *économie* by the freely associated producers. Marxist planning, unlike administration or bourgeois planning, is not a technical, but a social relation.

Serge was particularly perceptive in noting the postwar nationalizations as accommodations to the actuality of the socialist revolution and its consequences, however degraded. Serge was able to see the collectivization, or perhaps the increasing socialization of production and thought it would give rise to new structures, but that the concentrated control of production carried with it the danger of totalitarianism. At the same time, Serge noted that the poverty of traditional socialism coincided with the immense revolutionary crisis of the modern world that forcefully put socialism on the order of the day. (27)

Thus Serge's thinking about the character of the world during and immediately after the war is intimately connected to his analysis of the character of Stalinism. In an essay «*L'URSS a-t-elle un régime socialiste ?*» (28) Serge stated that few socialist theorists had the time to develop their theoretical glimpses into the future, and were «unable to see beyond the limited horizons of the concrete present,» and the glimpses were never developed or integrated into the living philosophy of the socialist movement.

In this essay Serge came very close to adopting a bureaucratic collectivist analysis of the USSR, a «third solution» which was neither capitalist nor socialist but was defined by «bureau-

cratic planning based on the obliteration, degradation or abolition of private property.» Serge was influenced by Franz Neumann's *Behemoth*, (29) which defined the social structure of Nazi Germany, and was struck its similarities with Stalinism. Other writers as well, such as James Burnham, Dwight Macdonald and Sidney Hook, reached the conclusion that the totalitarian states bore great resemblance. Trotsky, following Marx, also wrote (in Aug. 1939) of the collectivist tendencies of the modern economy.

Serge took the intuitive glimpse of Trotsky further, and showed how although Nazism was based on capital and supported by capital, the source of privileges in Nazi society depended more on cooperation in the political regime than ownership of the means of production or wealth. (30) Serge wrote this essay at the end of the war, and thus did not see the short lived character of the Nazi regime, which served its purpose of crushing the working class so that capital could go its way unmolested by the threat of socialism. Nonetheless Serge was struggling here to define the future, which he thought, based on the tendencies of the modern economy, would lead to controls that would in practice abolish the free market. The new economic collectivism that he had thought synonymous with socialism as a youth now represented a new and terrible form of exploitation. This collectivism had none of the goals of socialism, of «the realization of a rational economy and the liberation of mankind, the realization of a human destiny that achieves a new dignity,» (31) but this collectivism actually worsened the human condition and was, therefore, anti-socialist.

Serge then examined the Soviet Union in light of this new world form. While recognizing new distinct social categories in the USSR, Serge did not

want to enter into the discussion of whether they should be called «classes, castes, social layers or something else.» (32) This distinguishes him from both orthodox Trotskyist analysis, and the new class analysts of the state capitalist or bureaucratic collectivist tendencies. Serge examined instead, what he called the «facts» of Soviet social structure, in which as much as 15 % of the population comprised a penal workforce, enslaved and superexploited, and constantly renewed, (the «special reserve of labor»), 7 % of the Soviet social hierarchy corresponded to the privileged layers, and the remaining 78 % were exploited, impoverished workers. (33)

Soviet totalitarianism, according to Serge, was established in 1936-38 through a bloody counterrevolution. The experience of Stalinism proved that the abolition of private property, collectivization and «planning» could lead to a powerful, terrorist economic machinery and the most inhumane anti-socialism. In an unpublished fragment Serge left behind in Mexico, he characterized the USSR as a «bureaucratic totalitarian state» and reaffirming the program of the Left Opposition, Serge insisted that had «democratic planning» as opposed to «Stalinist planning» been in place, industrialization would have «been slower but less exhausting and more fertile.» (34)

While «*L'URSS a-t-elle un régime Socialiste?*» shows extraordinary insight, it attempts a theorization of the new social structures without a political economy. The similarities between Stalinism and Nazism were striking, but so were the differences: Stalinism abolished the market, Nazism was a politically controlled market capitalist society, short-lived and with the purpose of defeating the challenge of the working class.

In a longer unpublished essay, «*Economie Dirigée et Démocratie*» (35) Serge again characterized the Soviet totalitarian state as one under siege, with a directed (or command) economy, rationing, state control over labor, a monopoly of power, thought control, and terror. Serge traced the administration of the economy to the «war time socialism» introduced in the capitalist economies during WWI, refined in the Soviet state with a one-party system, which Serge wrote, was no longer a political party, but a bureaucratic-military apparatus. (36) While in the Soviet case the aim was socialism and the fascist one anti-socialist, Serge wrote they both accomplished «collectivization and planification of production within a national framework... which is autarchic. (37)

Unlike the earlier essay mentioned above, Serge does not here miss the essential difference between Stalinism and Nazism, which in the former rested on the annihilation of the old privileged classes, the collectivization of production and a new governing class of «parvenus» from the working class, that rules in contradiction with itself because it must preserve the psychological tradition of socialism. In the case of the Nazis, the role of capital is central in creating and supporting the regime and results in an ongoing duality of power between the trust and the party bureaucracy. This makes the Nazi regime less homogeneous, according to Serge.

As for the USSR, Serge described its continued anti-socialist course without even conceding a minimum of democratic reform. Brute force and the «complete absence of ideology... translates simply as **fear of thought and ideas**. (38) Under these conditions, Serge wrote that neither Soviets nor Bolsheviks nor Bolshevik Parties could reemerge. He continued: «The Soviet experience shows

us (in the implementation of the five year plans) what horrible waste, what involuntary sabotage and what unnamed sufferings the totalitarian regime imposed on the people in their own name.» (39)

What Serge turned to here and in three other unpublished essays was the increased importance and thus privilege of the administrators and functionaries and technicians in the controlled economies. Examining the nature of «collectivisation planifiée» Serge worried that the creation of a technocracy that runs the planning commissions will become the real governing power and replace the state. The problem for the working class would then become how to control the technocrats. Serge is here the precursor of the kind of thinking exemplified by the East Europeans Georgy Konrad and Ivan Szelenyi, who identified the class power of the intelligentsia, whose teleological knowledge of production put them in a position of power in Soviet-type societies.»

Serge wrote that this form of economic organization created a passive obedience, horror of initiative and responsibility, individual massive resistance, involuntary sabotage and enormous waste. The directed economy substitutes a minimum of economic liberty for the economic liberty of insecurity, but freedom from unemployment is not a real liberation unless accompanied by freedom of opinion. «If instead of fearing unemployment and hunger one has now to fear repression for one's thoughts, then a new captivity has emerged, maybe heavier and more regressive than the old. (41)

Serge wrote in an earlier article published in *Partisan Review* called «What is Fascism» that he found broad agreement with James Burnham on the role of the managers, (42)

that: « The next European revolution will be fought on the terrain of planned economy — no longer for or against strangled capitalism... but over the question of management — for whom? To whose benefit?... The category of managers will tend to crystallize into a class and to monopolize power. (43)

Thus, Serge thought that Burnham's theory was not incompatible with Marxism and: « Capitalist economy is going under, yielding to new types of transitional planned economies: capitalism is so hopeless that we see the counter-revolutions it incited now forced to strangle their begetter, as in Germany and Italy and tomorrow elsewhere perhaps under other forms. But this does not do away with the problem of socialism. It remains in the clash of interests (material and immaterial) between the factors of psychology and tradition. From this standpoint, the struggle bears quite different aspects, according to whether the new managerial class is the product of an anti-working class and anti-Marxist counterrevolution, respectful (in theory) of private property, wedded to the principles of authority and hierarchy, as is the case in Germany and Italy — or whether it is a class of usurpers who still invoke an ideology and tradition conflicting with its usurpation and standing for the democracy of work and the complete liberation of man. I emphasize this in order to emphasize that even from the viewpoint of the « managerial revolution » deep antagonisms exist between Nazism and Stalinism. In every case, finally, when confronted with a planned economy, we should pose the question: « Planned by whom? Planned for whom; Planned for what end? It is on this front that socialists will fight in the future, side by side with the masses. » (44)

Though Serge was sometimes ambiguous in his use of the term « planned

economy », the above passage makes it clear that he did not consider it genuine (Marxist) planning, but for want of a better word, often settled on « planning ». Yet the question he asked, « planning for whom, by whom? » demonstrated that for Serge the essential issue was that of democratic self organization versus totalitarian control.

As for the role of the technocrats or managers, Serge was not the first to draw attention to the growth of this group. He noticed that this stratum ran across social formations and concluded, at least partially, that there was a form of convergence, or that one social formation would result. This did not turn out to be the case. Both Burnham and Serge perceived that the world was in transition from capitalism and that the transition had transitional forms. Serge also pointed out the role that the first socialist revolution played in influencing this transition.

Serge's observation that managers gradually play a greater role in capitalist production was not original: Marx and later Trotsky also picked up on this tendency. Serge went too far, however, as the managers have not taken over capitalism, nor have they usurped power in the USSR. The assumption of control to whatever degree by the bureaucracy in the USSR is not the same thing as occurs in capitalism or in Nazi Germany. Serge was suggesting that the managers would expropriate power from the capitalists and in the USSR, would act as controllers. In the USSR, however, the technocrats or administrators have not usurped capitalists, but rather cannot become capitalists because of the resistance of the working class, in whose name they rule, and hence must instead be the administrators of production. If they were to become « genuine capitalists » they

would not need to hide their « illegitimate » privileges.

Serge saw that the first socialist revolution influenced the modern development of the world, both capitalist and non-capitalist. In the absence of workers democracy in the Soviet Union, administrators take the deliberate decisions that direct the economy, while in the advanced capitalist world the administrator-managers also increase their controlling role in production. If one looks at the immediate postwar world as the beginning of a standoff between capitalism and socialism, that is between capitalists and workers, a lacuna leading somewhere as yet undetermined — then Serge's essays from this period appear all the more farsighted, even though he could not see how it would end.

While Serge could note the tendencies, his analysis was perhaps too sociological, without enough political economy. The world was going collectivist, fascism remained capitalist though in a desperate form, and post-war capitalism remained capitalism, though it also adopted new forms. (45) The managers have proved to be more pro-capitalist than collectivist, even though they assume a more important role in production than before. In the Soviet Union they play a dominant role, for a different reason: in capitalism it is the influence of socialism, while in the Soviet Union, it is because of the aborted revolution, or the failure of socialism. Serge died just as the Cold War was beginning, and so was not able to see the actual contours of the postwar world.

Nonetheless, as in so much of Serge's work, there is a fundamentally correct perception which is very suggestive, without being sufficiently penetrative. These insights also show Serge to be miles ahead of his cohorts, a thinker of the present time grappling

with real problems instead of old postulates. (44)

Serge was certain socialism would ultimately win, and that it would come first to Europe, because Stalinism was inherently a weak system, even though he considered it more powerful and more dangerous than capitalism. Stalinism became more and more dangerous because of its weakness and, Serge wrote, because of the resistance of the working class, which would ultimately have the last word.

In an undated and unpublished essay from Mexico, Serge explored the lacuna mentioned above, in which the class struggle continues amidst a decomposing capitalism — because of the influence of the Russian revolution, — all the while making an enormous effort to break the resistance of the working class. He saw the defeats of the working class in Germany and Spain as a sign of the decline of the working class, because of Stalinism and unemployment due to the rationalization of production. Serge wrote that the war was ultimately between totalitarian collectivism and the possibility of historically conscious collectivism. If the former wins then it's the end of socialism for a whole era, — but Serge did not think it would win. (47)

In this unpublished essay Serge again wrote of the tendency in modern capitalism toward a planned collectivization which would give rise to new privileged minorities — the administrators and technicians — who the big capitalists would seek to integrate. In the new collectivism, the planning commissions would wield enormous power, like the old capitalist/financial oligarchies of earlier capitalism. There would also be enormous tension in the « directed economy » between the privileged minorities who would resort to freedom for scientific inves-

tigation — essential for technical progress, — and efficient functioning factories needing freedom of criticism for the workers, and freedom of initiative. Thus Serge saw industrial democracy as indispensable to the collectivization of production. Finally, Serge asserted that the class struggle will continue and socialism will be the natural and perfect culmination of these collectivist societies.

These last essays written from Serge's lonely Mexican exile show how much the Soviet Union continued to occupy center stage in Serge's thinking, and how deeply affected he was by the turbulent events in Europe before and during the World War. He was haunted by the twin fears of the spread of totalitarian collectivism and the possibility of a new war, which he thought Stalin was preparing, and worried that Stalin might use nuclear weapons.

Serge struggled with these questions as a Marxist with the experience of Stalinism foremost in his mind, and having just gone through fascism. The mature Serge was no less Marxist for going beyond the orthodoxies, nor had he reverted to anarchism, moralism, centrism or Menshevism. He was constantly developing, incorporating new ideas: in 1943, he wrote to Dwight Macdonald that modern psychology must be integrated with Marxism, which would be enriched by this body of knowledge. After all, he told Macdonald, «Man is a conscious animal!» (48) In May 1947, Serge published an article «Socialism and Psychology» (49) in which he argued forcefully that «to meet the exigencies of our day, socialism must enrich itself with the newly-acquired knowledge of the motivating factors determining human conduct.» (50)

Serge, then, was engaged in a renewal of Marxist thought, in which no shibboleth was too sacred to leave

unscrutinized. Even the revolution of 1917, which Serge defended just as he defended its early years, the time of Lenin, was worthy of new reflection. Serge wrote that 30 years later one couldn't expect 1917 to repeat itself in a transformed global situation with new actors on the scene. There was still much to learn from the experience of the first proletarian revolution, but surely one essential lesson was that new revolutions must be «socialist — in the humanist sense of the word — and more precisely, **socializing**, through democratic, libertarian means.» (51) Another important lesson regarded organization, which Serge recognized as necessary, though he cautioned against «centralization, discipline, (and) guided ideology.»

Finally, Serge, ever the optimist in spite of the darkness, reminded his readers that even though the first socialist revolution led to the «concentration camp universe» of Stalinism, its «high degree of development attained by state-controlled production» along with the advent of capitalist nationalizations in Europe would again create imperatives that would «combine with the desire for social justice and a new found freedom to once again place the economy at the service of the community.» (52)

Serge drew on the essential humanism of Marxism and its scientific spirit of open inquiry, while attacking those like Sidney Hook (53) and James Burnham, who saw Stalinism as the same as Bolshevism, Stalinist planning as Marxist planning. Serge was full of hope for the future, despite living through terrible defeats, and persecution so severe that he acknowledged that «critical intelligence» itself was dangerous (54) to survival. Foreseeing totalitarian collectivist societies that were fundamentally anti-democratic and anti-

socialist, Serge affirmed that the citizens of these states would «soon demand control over the elaboration and application of plans, choosing of managers and leaders, and the liberties which this control requires. (55)

CONCLUSION

Victor Serge's political trajectory, his writings and his life experience were unique in the revolutionary movement. His revolutionary integrity and dedication to humanity were not negotiable, were in fact beyond compromise. Serge was an intransigent socialist who believed at the same time that intransigence was necessary and dangerous: he was a Leninist whose support of the Russian revolution and its ideals was unwavering, and who, while contributing to Menshevik journals, nonetheless took them to task for identifying Leninism with Stalinism: and at the same time, Serge criticized certain of Lenin's practices for leaving the door open for a Stalin, Serge was a Trotskyist who was spurned by the Trotskyists, who called him a centrist for his nonconformist views. Serge differed from the Trotskyists because he held that the revolution began to degenerate with the establishment of the Cheka and the death penalty, and slid down the road to Totalitarianism as early as 1921, with Kronstadt and NEP. He even dared to suggest that the Marxist project, as interpreted by too many «Marxists» was totalitarian, (56) though the aspiration and struggle for social justice was profoundly democratic.

Serge angered all his political associates by publishing wherever he could: Trotsky was enraged to see his articles in *La Révolution prolétarienne*, which he considered a journal of «petty bourgeois syndicalists» and Dwight Macdonald and others worried about Serge's association with the Menshevik *New Leader* in New

York. In the former case Serge disagreed with Trotsky and published with the sole aim of gaining as wide an audience as he could, and with the latter, Serge was also trying to make a living and hence published where he could, with pay. Macdonald, who befriended and supported and published Serge, worried that Serge was becoming a professional anti-Stalinist like the others around the *New Leader*, such as Max Eastman, and Sidney Hook. Alan Wald reiterates this point in his article «Victor Serge and the New York Anti-Stalinist Left, 1937-47» (57), where he is certain that Serge was on the same path as these ex-Marxists.

Serge confounded his comrades by his associations, but this had always been true, from the earliest days when he associated in the USSR with the theosophists, the Bolsheviks and the anarchists, in France with the revolutionary syndicalists and French socialists and Trotskyists, with the POUM in Spain and the Fourth Internationalists in Belgium and France. It was no different in Mexico, where Serge took up with psychologists, revolutionists, syndicalists and social democrats. Serge was in sum, always a maverick. He was universally denounced and maligned, by the right (as a unrepentant Marxist revolutionary) by the Stalinists (who called him a fascist-Trotskyist Fifth Columnist) by the Trotskyists (who called him a centrist or a petty-bourgeois intellectual moralist). The Social Democrats considered him an ex-Marxist, and the various anti-Stalinists in the left, when they weren't attacking him, were claiming him as their own.

It is because his writings are so varied in his final years, and so suggestive — often taking ambiguous directions — that he could easily be claimed or disowned by any of the anti-Stalinist tendencies. What distinguishes his writing, apart from its poetic express-

iveness, is that it is rich, varied and questioning.

Even in defeat, Serge sought to reaffirm his Marxism, noting that we socialists: « should not be too discouraged if we see clearly why and how we have been beaten. After all, we are used to it, we know that we must be the defeated for a long time in order no longer to be so one day. And we have, in spite of everything, enough victories behind us to keep us going, provided we don't renounce the compass Marx has left to us.» (54)

Serge was unable to satisfactorily resolve the lives of his characters in *The Long Dusk* (59) and so considered the work inferior. I think rather that history offered no resolution, but this novel, like Serge's work in general was one of great insight and evocation, and also of hope, not naive hope, but of a far more profound hope based on a deep understanding of human history and social processes, and this hope that Serge's work expresses was a victory in itself.

Victor Serge is more than an historical figure, whose writings are a neglected addition to a chapter of the twentieth century. Although his role in shaping events was not as decisive as that played by revolutionary leaders whose theories and actions made them towering figures, Serge's perception and description of these events casts a light on the actions and ideas of both leaders and masses which not only illuminates the past but reflects on today's world as well.

Serge's critique of Stalinism was the core of his life and his work. His life, Serge wrote in the *Memoirs*, was «integrated into history; we were interchangeable.» He added that «the only meaning in life lies in conscious participation in the making of history.» Serge was both social analyst and social activist, and his

contribution to our understanding comes from his ability to see social reality clearly and honestly, and to write about it poetically.

His writing «style» is not the traditional «Marxist» one, but a literary-autobiographical-political one that transcends the boundaries of conventional literature and traditional social science. Serge's political task was not to engage in sterile sectarianism, but to speak up for those who could not speak for themselves.

When Serge turned his attention to theoretical analysis, we find he had no particular dogmas to uphold. His discussion of the nature of the Stalinist system was one that avoided all the slogans that have characterized the debate which has divided the left for the last fifty years: one would look in vain through his writings to find the words «degenerated workers state» or «state capitalist.» He did use the term bureaucratic collectivist (twice) but in referring to a WWII Europe that included both the Stalinist totalitarian Soviet Union and the Nazi totalitarian fascist Germany. Serge preferred instead to describe the Soviet Union, to explain how the policies created on high affected ordinary people below, and how their reactions in turn affected the formulation and execution of policy. When Serge was dissatisfied with his own exposition in social scientific terms, he turned to literary forms to better express the vast political landscape. He did not avoid the political-economic debates, he brought new expressive language to them. Serge was a Marxist whose insights and critique have yet to be properly assessed, though they address issues which are at the heart of present controversies.

Dans son intervention, Madame Weissman suit l'évolution de la pensée de Victor Serge sur le Staliniisme et la dégénérescence de l'Etat soviétique. Dès 1923, Serge rejoint l'Opposition, considérant ensuite l'arrivée de Staline au pouvoir comme une contre-révolution. Pendant toutes les années qui suivent, à travers la déportation puis l'exil, Serge se penche sur le stalinisme, à travers sa biographie de Staline

mais aussi dans ses romans — en particuliers *l'Affaire Toulaév* — et dans ses articles. D'abord d'accord avec la position de Trotsky, il s'en éloigne à la fin des années trente, établissant alors un parallèle entre stalinisme et nazisme mais ne confondant jamais ceux-ci. L'attachement de Serge au Socialisme démocratique resta évident jusqu'à la fin de sa vie.

- (1) Victor SERGE, *Destiny of a Revolution*, p. 13
- (2) SERGE, *Portrait de Staline*, p. 175 (and Spanish *Retrato de Stalin*, p. 153): « Il va d'expédient en expédient, encaissant les échecs comme un boxeur encaisse un swing, sans ciller, mais humilié en son for intérieur, et se retrouvant avec haine contre ses instruments, ... »
- (3) SERGE, *Russia Twenty Years After*, pp. 297-298.
- (4) « In an article Serge wrote in Mexico, published in *Rumbo*, titled « Balance de la Reaccion Staliniana, » Octubre y Noviembre de 1941, pp. 9 & 30.
- (5) *Russia Twenty years After*, pp. 297-298.
- (6) SERGE, *Tulaev*, pp. 167-168.
- (7) *Russia Twenty years After*, p. 185.
- (8) SERGE, *From Lenin to Stalin*, p. 61.
- (9) SERGE, *Russia Twenty years After*, p. 204.
- (10) An excellent discussion of this novel can be found in the unpublished Ph. D. dissertation « Ideology and Literary Expression in the Works of Victor Serge » by Bill Marshall, pp. 323-361.
- (11) *From Lenin to Stalin*, p. 61.
- (12) Victor SERGE, « Russia », unpublished manuscript, no date, Serge Archives, Mexico.
- (13) While the totalitarian school of analysis is well known, Serge believed he was the first to coin the term in describing the Stalinist system, which he saw as « emergent » as early as 1921 during the period of War Communism.
- (14) SERGE, « Socialist Problems », entry for 25 November 1944, *Carnets*, p. 168.
- (15) *Ibid.*, p. 170.
- (16) Interview with Laurette Sejourne, Sept. 6, 1990, Mexico City.
- (17) *Carnets*, p. 181.
- (18) « Stalinism and the Resistance — A Letter from Victor Serge », *Politics*, Feb. 1945, pp. 61-62. In this letter Serge tried to alert the American left to the totalitarian nature of the Communist Parties, which would brook no dissidence.
- (19) *Carnets*, p. 171.
- (20) SERGE, *Politics*, Feb. 1945, p. 62.
- (21) *Carnets*, p. 171.
- (22) SERGE, « The Socialist Imperative » in *Partisan Review* discussion, « The Future of Socialism: V », Sept-Oct. 1947, Vol. XIV, N° 5, p. 515.
- (23) SERGE, *PR*, Sept-Oct. 1947, p. 516.
- (24) SERGE, *Politics*, (Feb 1945), p. 62. This journal of politics and popular culture was edited by Dwight Macdonald after he left *Partisan Review* on his journey from Trotskyism to anarchism. The journal lasted from 1944-1949.
- (25) *Ibid.*, p. 182.
- (26) SERGE, unpublished typescript, no date, no title, Serge Archives, Mexico.
- (27) SERGE, « Necesidad de una renovacion del Socialismo », *Mundo, Libertad y Socialismo*, Mexico, June 1945 (but written in April 1943).
- (28) Dated 1946, Serge archives, Mexico. Published in *Masses*, Paris, 1947.
- (29) NEUMANN, *Behemoth: The Structure and Practice of National Socialism 1933-1944*, Oxford University Press, 1942, 1944.

- (30) SERGE, « L'URSS a-t-elle un régime socialiste ? » 6 pp., Mexico 1946, Serge Archives, Mexico, p. 2. In fact, Serge went way out on a limb in July 1943, in a letter sent to the editor of *Mundo*, rhetorically titled « Es Capitalista la Economía Nazi ? » a question he danced around without directly answering. Serge to Camarade directeur de *Mundo*, July 1943, Serge Archives, Mexico.
- (31) *Ibid.*, p. 3
- (32) *Ibid.*
- (33) *Ibid.*, p. 4.
- (34) SERGE, Unpublished typescript, no date, no title, Serge Archives, Mexico. (This fragment appears to have been written just after the war).
- (35) SERGE, « Economie dirigée et démocratie », 36 pp (single-spaced), no date unpublished, Serge archive, Mexico.
- (36) SERGE, « Economie dirigée... » p. 4.
- (37) *Ibid.*
- (38) *Ibid.*, p. 12.
- (39) *Ibid.*, p. 15.
- (40) See KONRAD and SZELENYI, 1974, *The Intelligentsia on the Road to Class Power*.
- (41) SERGE, « Economie Dirigée » pp. 21-22.
- (42) Though the first pages of this essay are a sustained attack on Burnham's abandonment of the Marxist method, his vulgar Marxism, and his facile equation of Bolshevism and Stalinism. His critique of Burnham's politics continued in another unpublished essay in the Mexico Archives called « Lenin's Heir ? » and in a letter to Sidney Hook in 1943.
- (43) Victor SERGE, « What Is Fascism ? » in *Partisan Review*, Vol. VIII, N° 5, Sept-Oct. 1941, p. 420.
- (44) *Ibid.*, pp. 420-421.
- (45) Serge, on the other hand, wrote the editors of *PR* that it was wrong to call fascism a « new order » since there was « nothing new in despotism... Nazism brings an order new only in relation to capitalism, made up of old things that we hate, a really phenomenal retrogression, war being the oldest thing in the world. » *PR*, Sept-Oct. 1941, p. 422.
- (46) In this sense Serge went farther than Trotsky, who was clearly capable and should have begun to consider these problems, but was still too wedded to defending the nationalized property forms in the Soviet Union to actually analyze the content of these property forms.
- (47) This is a loose summary of Serge's unpublished typescript, no date, no title, 2 pp., found in the Mexico archive. Many of the same points were raised in Serge's letter to Dwight Macdonald of 10 Sept 1943.
- (48) Serge to Macdonald, Mexico, Sept. 7, 1943 (Macdonald Paper, Yale University Library).
- (49) SERGE, « Socialism and Psychology », in *Modern Review*, vol. 1, N° 3, May 1947, pp. 194-202.
- (50) *Ibid.*, p. 195.
- (51) SERGE, *Trente ans après la révolution russe*, p. 32.
- (52) SERGE, « op cité », pp. 33-34.
- (53) SERGE to Sidney Hook, « Marxism et démocratie », July 10, 1943.
- (54) SERGE, *Memoirs*, p. 376.
- (55) Typescript, no title, no date, Serge Archives, 2 pp.
- (56) « A Definition of Socialism » Unpublished manuscript, no date, Serge Archives, Mexico.
- (57) Forthcoming, in a special issue of *Critique* devoted to Victor Serge.
- (58) SERGE, « What is Fascism ? » *PR*, Vol. VII, N° 5, Sept-Oct. 1941.
- (59) Diary entry for 4 December 1944, « On the Ending of the Novel », in *Carnets*, p. 173.

Correspondances autour de l'affaire Victor Serge (1931-1936)

par Nicole RACINE

Dans sa « Lettre ouverte à Magdeleine Paz et à ses amis » envoyée de Bruxelles en mai 1936 peu après sa libération d'URSS et qui fut publiée dans *Esprit* le 1^{er} juin 1936, Victor Serge nomme « quelques hommes et quelques équipes de militants : Jacques Mesnil, avec qui, dès 1921, à Moscou, je partageai certaines inquiétudes. (1) Marcel Martinet, cher poète de *La Nuit*, si solide et si lucide sur sa couche de malade, si sûr dans l'amitié, si sûr dans le combat, les camarades de la Fédération Unitaire de l'Enseignement, de la *Révolution prolétarienne*, des *Humbles*, de la *Vérité*, de la *Critique sociale*, du *Combat marxiste*, les écrivains prolétariens autour de Poulaille... ». Tout en reconnaissant que sa libération fut le résultat de la « solidarité ouvrière », de l'action des groupes militants qui ont attiré l'attention sur son sort, Victor Serge a tenu à détacher les noms de Magdeleine Paz, de Jacques Mesnil, de Marcel Martinet, d'Henry Poulaille. (2) Il savait bien que sans l'action inlassable de ces derniers, il n'aurait eu aucune chance de sortir de la relégation qui fut la porte de la mort pour des centaines de milliers d'autres persécutés. Ces noms, si l'on les regarde de près, appartiennent à ce que Paul Aron a appelé le « réseau sergien » : il s'agit bien, en effet, de la résurgence de liens datant des années 1919-1921, liens cristallisés dans des groupements ralliés à la III^e Internationale, Comité pour l'adhésion à la III^e Internationale ou fraction communiste du mouvement pour une Internationale des Intellectuels, le mouvement « Clarté » fondé par Henri Barbusse.

Magdeleine Paz, Jacques Mesnil, Marcel Martinet firent tous partie du Comité pour la III^e Internationale et du mouvement « Clarté ». Jacques Mesnil a, en outre, rencontré Victor Serge à Moscou lors du troisième Congrès de l'I.C. en 1921. On est donc bien là en présence de militants de la première génération communiste, pacifiste et internationaliste qui adhère à la Révolution d'Octobre. Si Henry Poulaille, plus jeune, n'est pas passé par les mêmes filières, il partage les mêmes espoirs et le même intérêt pour une culture prolétarienne qui ne serait pas partisane. On ne peut enfin comprendre le rôle des intellectuels sympathisants de l'URSS, comme Romain Rolland, dont la mobilisation fut essentielle pour la remise en liberté de Serge, si on ne dessine pas, à l'intérieur de cette « mouvance sergienne », un réseau « rollandien » dont Jacques Mesnil et Marcel Martinet sont les relais. Admirateurs et défenseurs de la première heure du protestataire isolé d'*Au-dessus de la mêlée*, ils firent tous deux partie des amis proches de Romain Rolland, comme le révèle leur correspondance.

Jacques Mesnil correspondit avec Romain Rolland dès 1912. Marcel Martinet envoya sa première lettre à Rolland, le 24 octobre 1914, après avoir lu des extraits du *Journal de Genève*. Des liens d'estime et d'affection se nouèrent alors entre eux. (3) Romain Rolland accepta, par exemple, de figurer parmi les dédicataires des poèmes contre la guerre de Martinet, *Les Temps maudits* (1917), interdits par la censure en France et dont il ne partageait pas l'inspiration

Nicole RACINE

révolutionnaire ; il demanda à Martinet de poursuivre ses *Pages choisies* chez Ollendorff, précédemment confiées à Louis Gillet. Ni les divergences sur les conceptions de l'internationalisme et sur l'adhésion au communisme russe n'altérèrent leur amitié, pas même les prises de position « anti-rollandistes » formulées avec une certaine violence verbale par Martinet, au moment de la fameuse controverse sur l'indépendance de l'esprit dans *l'Art libre* et dans *Clarté*, en 1921-1922. Dans les années trente, bien que Jacques Mesnil et Marcel Martinet aient tous deux rompus avec le communisme russe, alors que Romain Rolland se proclame depuis 1931 « compagnon de route de l'Union soviétique », celui-ci tint le plus grand compte des informations qu'ils lui donnèrent sur le cas Victor Serge.

Dans une précédente étude fondée sur les correspondances envoyées d'URSS par Victor Serge à Marcel Martinet et Henry Poulaille, j'ai tenté de montrer que ces liens maintenus par la correspondance avaient permis d'assurer à l'exilé le minimum d'échanges nécessaires à la survie et à la création intellectuelle. (4) Ici je voudrais, en m'appuyant toujours sur les riches sources que constituent les correspondances autour de Victor Serge retenu en URSS, montrer le rôle essentiel qu'elles ont tenu dans le « sauvetage » de Serge. En alertant le réseau des « compagnons de route », en agissant avec ténacité, particulièrement auprès de Romain Rolland et de Jean-Richard Bloch, les amis de Serge ont activement contribué à sa libération. On sait, en effet, que ce sont les démarches de Romain Rolland auprès de Staline qui ont finalement permis à Serge de quitter l'URSS. Aussi voudrait-on mettre en lumière le rôle d'aiguillon joué par les amis de Serge, rôle que montre sans contestation possible la lecture croi-

sée des correspondances de Jacques Mesnil à Romain Rolland et à Marcel Martinet, de Marcel Martinet à Romain Rolland et de Romain Rolland à Marcel Martinet, de Marcel Martinet à Jean-Richard Bloch et de Jean-Richard Bloch à Marcel Martinet, de Magdeleine Paz à Jean-Richard Bloch, toutes déposées dans les Fonds Romain Rolland, Jean-Richard Bloch et Marcel Martinet de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Jean-Louis Panné a bien décrit la configuration des milieux militants qui, dès 1928, lors de la première arrestation de Serge en avril 1928 peu après son exclusion du parti, lancèrent la campagne en faveur de sa libération, campagne articulée sur la signification politique de son arrestation et sur la répression de l'opposition communiste : dénonciation de la corruption bureaucratique du parti russe et de l'Internationale pour la *Lutte de classes* de Pierre Naville, dénonciation du caractère de moins en moins prolétarien du régime pour le *Bulletin communiste* de Boris Souvarine. Il décrit la tactique de ces militants après la seconde arrestation de Victor Serge en mars 1933 pour faire entrer dans la bataille deux publications plus spécialement destinées à la gauche intellectuelle, l'hebdomadaire *Monde* de Henri Barbusse (dans lequel écrivent Magdeleine Paz, Jacques Mesnil) et la revue *Europe* dirigée de 1929 à 1936 par Jean Guéhenno, et fondée en 1923 sous le patronage de Romain Rolland. (5)

Les correspondances citées précédemment montrent que, dès 1931-1932, lorsque furent connues les difficultés rencontrées par Victor Serge pour survivre en URSS et son désir de rentrer en France, ses amis, notamment Magdeleine Paz, commencèrent à alerter l'opinion intellectuelle de gauche, tandis que Marcel Martinet et Jacques Mesnil tentaient, de façon privée, à faire intervenir Romain Rol-

land. En juillet 1931 Magdeleine Paz a recueilli les signatures de Charles Vildrac, Luc Durtain, Georges Duhamel, René Arcos, Frans Masereel, Francis Jourdain pour une lettre adressée à Staline et portée à l'ambassade soviétique; naturellement le nom de Magdeleine Paz n'apparaît pas. Un des signataires, Charles Vildrac, écrit une seconde lettre au nom des signataires de la première (lettre de Charles Vildrac à Marcel Martinet, 23 novembre 1931, Fonds Martinet), en accord avec Maurice et Magdeleine Paz; celle-ci touche de son côté Jean-Richard Bloch pour lui demander de faire quelque chose en faveur de Victor Serge; elle insiste sur le fait que la position oppositionnelle de Serge est purement « morale », que lui et sa famille sont « dans une situation voisine de la misère », que la démarche n'a pas un caractère politique mais un caractère purement humain; enfin elle recommande la prudence et de ne pas signaler que l'initiative vienne d'elle car exclue du P.C. (lettre de Magdeleine Paz à Jean-Richard Bloch, 10 mai 1932). De leur côté, Jacques Mesnil et Marcel Martinet vont tenir Romain Rolland au courant de la situation de Victor Serge et tenter de le faire intervenir en faveur de son retour en France.

Dès mai 1931, Marcel Martinet s'adresse à Romain Rolland en consacrant une longue lettre (17 mai 1931) à la situation de l'écrivain et de sa famille, « devenue terrible »: « Oppositionnel déclaré - mais oppositionnel honnête et fidèle, de ceux (je crois pouvoir en répondre) qui se garderont toujours de nuire, par rancune personnelle ou par entraînement militant, à la cause de la révolution -, son existence, matérielle et morale, est devenue de plus en plus difficile, asphyxiée ». Prévenant les objections de Rolland, il l'assure qu'« en Occident il ne nuira pas à l'URSS » et que sa conviction « est au contraire qu'il

redressera certaines oppositions aveugles »; il s'agirait d'obtenir du gouvernement soviétique qu'il facilite le départ de Serge et de sa famille, d'un point de vue financier, le passeport coûtant extrêmement cher. Martinet ne cache pas qu'à la suite de nouvelles particulièrement alarmantes, les Paz l'ont pressé de lui demander son aide, suggérant comme particulièrement efficace une lettre directement adressée à Staline. Romain Rolland répond par retour de courrier qu'il ne peut faire cette démarche maintenant, réservant le peu de crédit qu'il peut avoir pour des amis personnels, qu'il ne veut compromettre « en y mêlant la question de V.S. dont l'hostilité au régime et la collaboration aux livres d'Istrati (on peut même dire qu'il est son vrai inspirateur) sont connus de tous ». Il ajoute qu'il n'a jamais écrit à Staline, et que c'est « à Gorki et à des esprits de la sorte » qu'il a affaire; il précise qu'il admire le talent de Victor Serge, qu'il recommande ses livres bien que, personnellement, il n'ait pas de sympathie pour lui. Romain Rolland laissait entendre qu'il pourrait intervenir lorsque les démarches pour d'autres personnes plus proches auront réussi (lettre à Marcel Martinet, 19 mai 1931).

Au début de 1932, Jacques Mesnil prend le relais et demande à son tour à Romain Rolland de faire quelque chose (lettre du 9 janvier 1932); il avait d'ailleurs, quelques mois plus tôt, dans une lettre consacrée à la libération en URSS du militant anarchiste Francesco Ghezzi, (6) tiré les leçons du cas Ghezzi: tout en relevant que la protestation de Rolland « aura pesé dans la balance », il affirmait la supériorité des méthodes publiques employées par le Comité pour la libération de Ghezzi sur l'action privée (lettre de Jacques Mesnil à Romain Rolland, 14 mars 1931).

Marcel Martinet qui avait appris par une lettre de Jacques Mesnil du 5

avril 1932 que Rolland lui avait affirmé qu'il était sans pouvoir en ce qui concerne les personnalités politiques, revient à la charge auprès de Romain Rolland, dès le 8 avril 1932 : « (...) vous rendriez un grand service non seulement à Serge et aux siens, mais à la Russie ». En réponse, Romain Rolland annonce à Martinet qu'il va écrire à Gorki pour « toutes les requêtes » dont il est chargé, y compris celles de Serge (lettre du 21 juillet 1932).

Finalement Romain attendra l'arrestation de Victor Serge pour intervenir en sa faveur auprès de Gorki, mais il le fera le jour même où il l'apprend : « On fait, à Paris, une agitation autour du nom de Victor Serge. Il a des amis très ardents, parmi les intellectuels de bonne marque, comme Marcel Martinet, Léon Werth, Vildrac, qui voudraient obtenir sa sortie de l'URSS (en payant les frais exigés). » Romain Rolland disait ne pas connaître personnellement Serge, mais admirer son talent d'écrivain ; il ajoutait que « l'amitié qu'il inspire à ces hommes que j'estime, parle pour lui » et demandait à Gorki de faire part de l'émotion causée par son arrestation (lettre du 20 mars 1933). (7) Un peu plus d'un mois plus tard, Romain Rolland intervenait de nouveau, auprès de Gorki : il continuait - lui écrivait-il - d'être pressé d'agir pour Victor Serge et, qu'il répondait en disant qu'il s'était adressé à Gorki et n'agirait que par son intermédiaire. « (...) Il est de l'intérêt de l'URSS que l'instruction dans le procès de Serge ne traîne point, et, de deux choses l'une, ou qu'on le relâche promptement, si son innocence est reconnue, - ou que l'opinion publique soit mise clairement au courant des faits relevés contre lui » (lettre du 30 avril 1933). (8) Gorki, alors en Italie, promet de s'informer sur Victor Serge dès son retour (lettre du 6 mai 1933). (9)

Romain Rolland - c'est sa troisième

lettre à Gorki depuis l'arrestation de Victor Serge - se fait plus insistant et direct : « Mon cher ami. Je ne cesse d'être assailli de lettres : au sujet de l'affaire Serge. Vous ne vous figurez pas le mal que cette affaire cause à l'URSS, dans les milieux intellectuels. C'est tout à fait disproportionné avec la valeur réelle de Serge et avec la réalité de son affaire. Mais c'est devenu un symbole » (lettre du 8 juin 1933). (10) La réponse de Gorki, datée du 20 juin, laisse peu d'espoir : « Victor Serge est exilé pour deux ans à Orenbourg ; je suis averti que toute démarche pour l'adoucissement de cette « peine » sera sans résultat. Si je ne me trompe, on lui fait grief de sa propagande en faveur du trotskisme ; or ce dernier prend des formes de plus en plus mensongères et révolutionnaires... ». (11) Romain Rolland avait d'ailleurs appris de Paris la nouvelle de la condamnation de Victor Serge à deux ans d'exil, comme en témoigne sa quatrième lettre à Gorki depuis l'arrestation de Serge, datée du 15 juin 1933 et consacrée exclusivement à l'affaire Serge : « Je regrette vivement de n'avoir pu obtenir aucun renseignement, au sujet des accusations portées contre Serge », ajoutant qu'il ne se passe pas de jour qu'il ne soit « assailli de lettres » : « Il eût été extrêmement utile que je fusse mis quelque peu au courant de l'affaire, afin de pouvoir répondre ». Romain Rolland regrette l'absence de réactions des représentants officiels soviétiques à l'étranger pour rectifier « les informations tendancieuses de la presse d'Occident contre la justice en URSS » (12), et demande qu'on lui fasse savoir de quoi est reconnu coupable Victor Serge.

Au printemps 1933, les amis de Serge ayant appris sa condamnation à deux ans d'exil, lancent une campagne de presse et d'opinion, en mettant en avant des intellectuels qui ont toujours passé pour des sympathi-

sants de l'URSS. Un Comité pour la libération de Victor Serge est constitué, faisant appel, comme l'annonce *L'Oeuvre* du 11 mai 1933, à des « amis de la Russie soviétique comme Signac, Gémier, Luc Durtain, Léon Werth, Charles Vildrac, Victor Margueritte, Marcel Martinet ». Le 23 mai 1933 *L'Oeuvre* publie un article de Georges Duhamel, « Le prix d'un homme ». Devant l'aggravation des menaces qui pèsent sur Serge, ses amis décident de publier dans *La Révolution prolétarienne* (25 mai 1933) des extraits d'une lettre qu'il leur a adressée clandestinement, peu de temps avant son arrestation (lettre en date du 1^{er} février 1933, adressée à Magdeleine et Maurice Paz, Clara et Jacques Mesnil, Marcel Martinet). (13) Cette longue lettre était d'une densité politique exceptionnelle: dénonciation du régime qui « tend de plus en plus, de toute sa puissance - qui est énorme - à la suppression morale et physique de l'objecteur quel qu'il soit », analyse de la nature du régime directement inspirée par les thèses de l'opposition, description désespérante de sa situation. « La réalité environnante est si oppressante que j'ai peur de l'aborder », écrivait-il. On comprend que la circulation de cette lettre posa des problèmes aux amis de Serge. Marcel Martinet la communiqua à Jean-Richard Bloch en juillet 1933 pour l'inciter à prendre position rapidement en faveur de Victor Serge dans *Europe*; ce texte, lui écrit-il le 12 juillet 1933, « ne doit être communiqué qu'avec prudence et à des personnes sûres sous peine de faire courir à Serge de nouveaux risques ». Seuls les passages terminaux de cette lettre, de portée générale, définissant les principes de toute action révolutionnaire (« Défense de l'homme. Défense de la vérité. Défense de la pensée ») furent publiés sous le titre « La profession de foi de Victor Serge » dans *La Révolution prolétarienne* du 25 mai 1933. Serge

avait en effet souhaité cette publication: « Mais si les choses tournent mal pour moi, je vous prie d'utiliser en tout ou partie - selon les circonstances - cette lettre et surtout la portée générale de cette lettre, afin que la lutte que je soutiens dans ma passivité et mon impuissance apparentes reçoive tout son sens ». Cette publication divisa d'ailleurs les amis de Serge; d'après une lettre de Jacques Mesnil à Marcel Martinet, ce fut Mesnil qui communiqua à Robert Louzon les fragments indiqués par Pierre Pascal (lettre de Jacques Mesnil à Marcel Martinet, 5 mai 1933; Mesnil fait allusion à l'« opposition » de Martinet à la publication). Magdeleine Paz, comme il ressort d'une lettre de Robert Louzon à Jacques Mesnil, conservée au Musée social (en date du 1^{er} mai 1933), aurait été également opposée à la publication. En fait, les amis de Serge se partageaient entre ceux qui, par prudence, voulaient éviter de donner une tonalité politique à l'affaire, et ceux qui, comme Mesnil et Louzon, voulaient donner de la publicité à la défense de Serge. « On ne peut pas combattre la procédure secrète du Guépéou par une contre-procédure secrète; il faut **mettre au jour** le procès » - écrit Robert Louzon à Jacques Mesnil dans la lettre citée. Robert Louzon publia d'ailleurs dans un numéro suivant de la *R.P.* - et toujours comme élément de la défense de Serge - la lettre de ce dernier au Comité Central exécutif des Soviets, écrite à Léninegrad, le 16 octobre 1932, (*R.P.*, n° 153, 10 juin 1933) après refus non motivé de passeports.

Romain Rolland, qui avait accepté de faire des démarches personnelles auprès de Gorki, refusa de s'engager publiquement en faveur de Victor Serge. Il ne voulait pas prendre position en faveur d'un opposant au régime, ainsi qu'il l'écrivit à Marcel Martinet, le 20 mars 1933: « Je suis certain qu'à peine rentré, Serge se

mettra à la tête d'une opposition trotskyste. Or je ne puis couvrir de mon nom une opposition, que je juge néfaste - surtout à l'heure actuelle». Marcel Martinet s'efforça de le rassurer: «(...) je ne vous engagerai jamais que dans les limites rigoureuses de votre assentiment préalable. Je ne pense pas comme vous que, si Serge rentrait de Russie en France, il se mettrait à la tête d'une opposition trotskyste. D'abord parce que l'opposition trotskyste, réellement, **n'existe pas**. Ensuite parce qu'il est loin du trotskysme, qu'il a politiquement, la cervelle solide, - et qu'il est trop abîmé pour pouvoir de longtemps reprendre une activité politique» (6 avril 1933). Marcel Martinet venait de recevoir une lettre de Jacques Mesnil - notons la configuration alternée auprès de Romain Rolland de Marcel Martinet et Jacques Mesnil auxquels celui-ci s'adresse avec une même affection et une même confiance - l'informant de la part de Romain Rolland des dernières démarches accomplies auprès de Madame Pechkova.

Romain Rolland était pleinement conscient du tort que l'affaire Serge faisait à l'URSS. En outre, c'était pour lui une question de justice que de permettre à Serge de s'exprimer comme écrivain et de rentrer en France s'il le souhaitait. Il tient à rectifier auprès de Jacques Mesnil l'interprétation tendancieuse qu'avait donnée de ses propos, dans *L'Humanité* du 26 mai 1933, le journaliste venu l'interviewer (celui-ci avait écrit que Romain Rolland «écarte avec mépris cette «histoire Serge», montée par Panaït Istrati, contre l'URSS, et devenue machine de tous les contre révolutionnaires»). Dès le lendemain, 27 mai, Romain Rolland écrit à Jacques Mesnil «(...) en ce qui concerne Serge, on m'y prête une attitude qui n'est pas la mienne (...) On a mal compris. J'ai dit (ce que chacun sait) que Istrati a été

par sa publication à laquelle Serge a collaboré, le premier responsable de tous les ennuis dont Serge a depuis été l'objet. (...) De plus j'ai regretté que l'affaire Serge soit devenue en effet une machine de guerre contre l'URSS». (14) *L'Humanité* n'ayant pas publié la lettre rectificative de Romain Rolland, mais seulement un résumé de cette lettre, le 6 juin, sans faire allusion à Serge, Mesnil publia la lettre que Romain Rolland lui avait envoyée dans *La Révolution prolétarienne* du 25 juin 1933; (15) il publia dans ce même numéro la nouvelle de la déportation de Serge à Orenbourg qu'il venait d'apprendre par une carte postale datée du 9 juin. A partir de l'été 1933 et durant toute l'année 1934, ce fut Jacques Mesnil qui anima la campagne pour la libération de Victor Serge dans *La Révolution prolétarienne*. Il y consacra huit vigoureux articles donnant des informations précises sur le sort matériel et moral de l'écrivain et de sa famille, y luttant contre les «fausses nouvelles» tendant à faire croire que Serge avait la possibilité de gagner sa vie par des travaux rémunérés. Il prit à partie les «aveugles volontaires» (16) comme Henri Barbusse qui n'avait soufflé mot de l'affaire Victor Serge dans *Monde*. A Mesnil qui l'avait interpellé sur son silence, Henri Barbusse avait répondu en justifiant le droit pour le gouvernement soviétique d'empêcher Victor Serge «en état d'opposition active» «de poursuivre une action nuisible à la cause soviétique»: «A la veille de l'agression de l'Union Soviétique par le Japon et en présence des campagnes abominables qui reprennent de plus belle de tous les côtés contre l'Etat socialiste, il est tout de même assez logique et assez juste que celui-ci ne laisse pas toute liberté, d'action à ses **ennemis de l'intérieur**». (17) Les efforts de Jacques Mesnil pour convaincre le directeur de *Monde* que Victor Serge n'était pas «en opposition active» avec le gouvernement

soviétique et que la question était celle du droit à la libre opinion n'ébranlèrent évidemment pas Barbusse. Celui-ci ne publia pas la « Lettre ouverte sur le silence imposé à *Monde* sur l'affaire Victor Serge » signée en juillet 1933 par G. Duhamel, L. Werth, Ch. Vildrac, H. Poullaille, Magdeleine Paz (elle parut dans *La Révolution prolétarienne* du 10 août 1933).

Si les amis de Serge échouèrent à convaincre le directeur de *Monde*, membre du P.C.F., à prendre position pour un écrivain qui était pourtant un de ses collaborateurs, ils furent plus heureux en ce qui concerne la revue *Europe*, dirigée par Jean Guéhenno, non sans de persévérantes démarches auprès de Jean-Richard Bloch, chroniqueur attitré de la revue. Jean Guéhenno qui avait pourtant publié *Ville Conquise* avant la parution en ouvrage chez Rieder, n'engagea cependant pas *Europe* sans réticences dans la campagne en faveur de Serge. Bien qu'il se soit associé à titre personnel à des démarches à l'ambassade soviétique, il attendit plusieurs mois avant de faire entendre la protestation d'*Europe*. Encore en laissa-t-il le soin à Jean-Richard Bloch, car il était gêné comme sympathisant de l'URSS, par le caractère public de la campagne. Ce furent Marcel Martinet et Magdeleine Paz qui jouèrent auprès de Jean-Richard Bloch le rôle d'« aiguillon » : Martinet pressa durant l'été 1933 Jean-Richard Bloch de prendre position en faveur de Victor Serge pour l'honneur de la revue *Europe*. « Le silence, et même le retard, quand tout ce qui garde quelque liberté a parlé déjà, paraîtront bientôt scandaleux et même étonnants » (Marcel Martinet à Jean-Richard Bloch, 12 septembre 1933).

Jean-Richard Bloch qui avait tenu à s'informer longuement avant d'engager *Europe* (il demande à Martinet, le 10 septembre 1933, de lui envoyer

sa brochure « Où va la Révolution russe? L'affaire Victor Serge ») prit position sans ambiguïté en faveur de la libération de Victor Serge, en son nom et en celui de Guéhenno, dans son commentaire d'*Europe* du 15 novembre 1933 : « Serge est un écrivain (...) Ses livres apportent un des témoignages les plus efficaces, les plus authentiques et les plus denses à la Révolution en Russie. En outre, Serge a renoncé, depuis des années, à donner une forme publique à son désaccord avec la politique suivie par le gouvernement soviétique ».

Durant l'année 1934, la question de la retenue par la censure soviétique des manuscrits de Serge (un nouveau roman, *Les Hommes perdus*), devint le grand souci des amis de Serge. Celui-ci dont les uniques moyens de vivre provenaient de ses droits d'auteur en France, des subsides que lui envoyaient ses amis, cherchait à faire publier son roman. Romain Rolland pour faciliter l'arrivée en France des manuscrits de Serge avait accepté d'en être le destinataire, à la demande de Serge lui-même, transmise par Jacques Mesnil. Or aucun des envois que Serge avait faits, d'abord à titre personnel par la poste, ensuite par l'intermédiaire du Glavlit, n'était parvenu à Romain Rolland. Sur la suggestion de Mesnil, Romain Rolland écrivit à Boubnov, Commissaire à l'Instruction publique, pour qu'il obtienne du Glavlit qu'on lui laisse parvenir ces manuscrits. (18) En même temps, Romain Rolland pria les amis de Serge de suspendre pendant un mois au moins leur campagne de presse et de profiter du voyage de Jean-Richard Bloch en URSS (où il était invité au Congrès des écrivains soviétiques d'août 1934) pour obtenir des informations précises. Magdeleine Paz s'était d'ailleurs employée à convaincre Jean-Richard Bloch avant son départ et l'avait chargé de remettre une somme d'argent à la belle-

sœur de Serge. On sait par la correspondance envoyée de Moscou par Jean-Richard Bloch à Romain Rolland que celui-ci prolongea son séjour en URSS, à la fin 1934, d'une dizaine de jours pour tirer au clair, en son nom et en celui de Romain Rolland, l'affaire Serge, connaître les charges retenues contre l'écrivain, assurer les officiels soviétiques du tort que cette affaire faisait à l'URSS. On sait aussi que les suites de l'assassinat de Kirov entraînèrent les démarches de Jean-Richard Bloch (lettre à Romain Rolland du 27 décembre 1934 dans laquelle il fait état de conversations avec Manouïlski qui lui aurait affirmé combien les circonstances actuelles étaient défavorables aux démarches en faveur de Serge). Devant l'inanité des démarches entreprises par Jean-Richard Bloch, Romain Rolland décida de s'occuper personnellement du cas Victor Serge pendant son voyage en URSS en juin-juillet 1935. L'« affaire Victor Serge » venait tout juste d'éclater au Congrès international des écrivains pour la défense de la Culture à Paris, où Magdeleine Paz, malgré l'obstruction des organisateurs communistes du Congrès, avait pu, le 24 juin, poser le cas Victor Serge. Jacques Mesnil avait instamment demandé à Madeleine Rolland de faire suivre à Romain Rolland à Moscou une lettre (datée du 6 juillet 1935) dans laquelle il le tenait au courant de l'intervention de Magdeleine Paz et de la réponse des délégués soviétiques. Romain Rolland était décidé à parler du cas de Victor Serge en haut lieu. Il vit Iagoda à trois reprises à ce sujet (lettre à Jean-Richard Bloch, 3 août 1935); il s'adressa directement à Staline, comme l'atteste Victor Serge dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire*: « Staline promet que je serais autorisé à quitter l'URSS avec ma famille » (p. 336). Bien que nous ne connaissions pas la teneur de l'entretien privé que Romain Rolland eut avec Staline au Kremlin, le 28 juin

1935, on peut penser que cet entretien fut déterminant. Le fait que Romain Rolland reprenait à son compte une part des accusations officielles contre Serge selon lesquelles celui-ci se serait rendu coupable de propagande trotskyste, (19) a sans doute facilité l'aboutissement de sa démarche auprès de Staline.

Lorsque Romain Rolland, de retour en Suisse, eut par une lettre de Gorki datée du 1^{er} septembre 1935 la confirmation de la décision (« Serge sera sous peu expulsé de l'Union, c'est décidé », (20) il se hâta de communiquer la nouvelle à Marcel Martinet et à Jacques Mesnil. Celui-ci l'en félicita: « Il n'est pas douteux que votre intervention - lui écrit-il le 18 septembre 1935 - qui a été la plus sérieuse de toutes, ait largement contribué à la décision ». Jacques Mesnil n'en continua pas moins d'alerter Romain Rolland sur la situation de Serge durant tout l'hiver 1935-1936, jusqu'à la libération effective de l'écrivain. On sait par une lettre que Victor Serge envoya de Bruxelles, à Marcel Martinet le 15 mai 1936, qu'il écrivit dès sa libération à Romain Rolland; faisant part de ses projets, Serge disait: « pensais d'abord écrire à Romain Rolland et Gide, connaissance prise de certaines énormités écrites par Romain Rolland révélant un véritable obscurcissement de sa conscience, ai renoncé à m'adresser à lui. Lui ai d'ailleurs écrit en privé dès l'arrivée; appris (...) qu'il n'a pas envie de me répondre ». La lettre privée de Serge n'a pas été retrouvée dans le Fonds Romain Rolland. Quant à la « Lettre ouverte » posant le problème de la répression en URSS, ce fut à Gide - qui était intervenu en sa faveur au lendemain du discours de Magdeleine Paz au Congrès des Ecrivains - que Victor Serge l'envoya, par l'intermédiaire de la revue *Esprit* (1^{er} juin 1936).

Si abusé qu'il fût sur la réalité soviétique, Romain Rolland n'en avait pas

moins joué un rôle décisif dans la libération de Victor Serge, comme en témoignent les correspondances que nous avons évoquées. Derrière cette intervention se profile l'action inlassable de ceux qui comme Jacques Mesnil, Magdeleine Paz, Marcel Martinet avaient su, au-delà des divergences

politiques irréductibles, lui faire admettre qu'un écrivain ne pouvait être réduit au silence au nom de la Raison d'Etat. Reste que Victor Serge eut la chance d'être libéré avant le déclenchement des grandes vagues de la répression stalinienne.

- (1) Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941*, nouv. éd., Le Seuil, 1978, p. 151.
- (2) Nous renvoyons au *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* sous la direction de Jean Maitron, Editions ouvrières, pour les biographies de Marcel Martinet (tome 35), Magdeleine Paz (tome 38), Henry Poulaille (tome 39). Pour la biographie de Jacques Mesnil, nous renvoyons à la notice de J. Lavalleye dans la Biographie nationale publiée par l'Académie Royale, Bruxelles, tome 34 et au D.E.S. de Marie-Noëlle Bonet, *J. Mesnil, journaliste et critique d'art*, Paris, Centre d'Histoire du Syndicalisme, 1968.
- (3) Je renvoie à mon étude « L'amitié de Romain Rolland et de Marcel Martinet, de la première à la seconde guerre mondiale », dans *Le pacifisme dans les lettres françaises de la Belle Epoque aux années trente*, textes réunis par Julie Sabiani, Orléans, Centre Charles Péguy, 1985, p. 87 à 103.
- (4) « Victor SERGE. Correspondances d'URSS (1920-1936) » dans *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 8, 1990, p. 73-97. La correspondance de Victor Serge à Marcel Martinet est conservée au Département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale de Paris (Fonds Marcel Martinet). La correspondance de Victor Serge à Henry Poulaille a été donnée par Henry Poulaille à Jean Rièrre qui l'a éditée dans l'« *Hommage à Victor Serge (1890-1947)* pour le centenaire de sa naissance », *Cahiers Henry Poulaille*, 4-5, 1990, Ed. Plein Chant. D'autres archives peuvent être également consultées à la Bibliothèque du Musée Social à Paris.
- (5) « L'affaire Victor Serge et la gauche française », *Communisme*, 5, 1984, p. 89-104.
- (6) Jacques Mesnil, animateur du Comité pour la libération de Ghezzi avait pressé Romain Rolland d'intervenir en faveur de Ghezzi auprès de Gorki. Voir les lettres de Romain Rolland et de Gorki publiées par Jean Pérus dans *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki 1916-1936*, Cahiers Romain Rolland 28, Albin Michel, 1991.
- (7) *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki...*, o. c., p. 303.
- (8) *Id.*, p. 305-6.
- (9) *Id.*, p. 307.
- (10) *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki...*, o. c., p. 308.
- (11) *Id.*, p. 309.
- (12) *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki*, o. c., p. 310.
- (13) Le texte intégral de cette lettre (dont une copie dactylographiée se trouve dans le tome XLIII de la Correspondance de Jean-Richard Bloch à la Bibliothèque Nationale) été republié dans l'« *Hommage à Victor Serge* », *Cahiers H. Poulaille*, n° cité, p. 169-179. Victor Serge n'en reprinted dans *Mémoires d'un révolutionnaire*, que les passages terminaux publiés dans la *Révolution prolétarienne*.
- (14) Copie dactylographiée de la lettre de Romain Rolland à Jacques Mesnil adressée à Marcel Martinet par Romain Rolland le 29 mai 1933 (Archives du Musée Social).
- (15) Jacques MESNIL, « L'affaire Victor Serge et l'interview de Romain Rolland », *La Révolution prolétarienne*, 154, 25 juin 1933, p. 231-232.
- (16) Jacques MESNIL, « Au secours de Victor Serge », *La Révolution prolétarienne*, 10 juillet 1934.
- (17) *Idem*.
- (18) Le texte de la lettre de Romain Rolland à Boubnov, datée du 27 août 1934, se trouve dans le Fonds Romain Rolland.

- (19) Romain Rolland écrit, par exemple, le 3 août 1935, de Moscou à Jean-Richard Bloch : « j'ai trouvé partout la même sévérité de jugement. On lui reproche moins ses opinions politiques que de les avoir cachées ou niées. On assure qu'après qu'une première fois arrêté puis relâché, il avait donné sa parole qu'il se tenait absolument en dehors des menées de l'opposition trotskyste, la police l'a pris sur le fait, participant activement à ces menées ».
- (20) *Correspondance entre Romain Rolland et Maxime Gorki...*, o. c., p. 358.

S

Victor Serge, Léon Trotsky et la IV^e Internationale (1936-1940)

*« Parce qu'il voit partout des chemins,
il se trouve toujours au carrefour. »*

(Walter BENJAMIN)

par Guy DESOLRE

L'objet de cette contribution est d'analyser les rapports entre Victor Serge, Léon Trotsky et la Quatrième Internationale entre 1936, c'est-à-dire le retour de Serge en Europe occidentale, et 1940, l'année de l'assassinat de Trotsky. (1) Cette contribution nous permettra de clarifier un certain nombre de points d'histoire en ce qui concerne Victor Serge et la IV^e Internationale à propos desquels plusieurs confusions ont été faites. Nous tenons à remercier tout particulièrement à ce sujet l'Institut d'Histoire Sociale à Amsterdam ainsi que son personnel très compétent, qui nous ont donné l'accès à des documents d'archives importants. Notre contribution nous donnera également l'occasion d'apporter un nouvel éclairage à propos des relations Serge-Trotsky-IV^e Internationale.

La clé qui nous fournit la compréhension des rapports complexes entre Victor Serge, Léon Trotsky et la IV^e

Internationale réside selon nous dans la conception de Victor Serge de l'amitié et de la fidélité dans l'amitié. Amitié pour Andrés Nin, Joaquin Maurin et Henk Sneevliet, pour Georges Vereeken, pour Léon Trotsky et Léon Sedov, amitié aussi pour ceux qui ont lutté pour sa libération : André Gide, Magdeleine Paz, Henry Poulaille, l'équipe de *La Révolution Proletarienne*. Fidélité à l'amitié aussi, qui le conduisit à écrire avec l'aide de Nathalie Sedova une *Vie et Mort de Trotsky* où, malgré les heurts, les polémiques et la rupture, l'autorité de Serge s'efface derrière celle de Trotsky à tel point qu'il puisse écrire dans l'avant-propos : « Je n'ai pas voulu non plus commenter ses idées et sa vie, ni porter des jugements sur les faits historiques. Je dis simplement : « Voici l'homme. Il était ainsi. Il pensait, il disait, il écrivait ceci. Il fit ceci. Ceci lui advint ». Ce faisant, je n'ai eu d'autre souci que l'exactitude du récit. » (2)

Au-delà de cette interprétation à travers la fidélité, je crois que nous pouvons aussi tirer quelque chose du concept élaboré par Michael Löwy d'affinité élective (3) conduisant à une articulation ou à un certain « alliage » entre partenaires et à la création d'un milieu ou plutôt d'une mouvance « sergienne » à laquelle appartiennent Joaquin Maurin et André Nin, futurs fondateurs du Parti Ouvrier d'Unification Marxiste espagnol, rencontrés à Moscou en 1921 déjà, Maurice et Magdeleine Paz, fondateurs de la revue de l'opposition de gauche française *Contre le Courant* en 1927, à laquelle Serge collaborait, Marcel Hasfeld et la « Librairie du Travail » qui édite Serge depuis la première moitié des années vingt, l'écrivain roumain Panaït Istrati, mort en 1935, avec qui Serge et Boris Souvarine écrivent *Vers l'autre flamme*, (4) l'instituteur Maurice Wullens de la Fédération C.G.T.U. de l'enseignement et la revue *Les Humbles* et tant d'autres encore comme le dirigeant révolutionnaire hollandais Henk Sneevliet et le trotskyste belge Georges Verreken.

Par contre, n'appartiennent certainement pas à ce milieu ou à cette « mouvance » les autres chefs trotskystes belges, Léon Lesoil et Walter Dauge, les secrétaires de Trotsky, Pierre Naville et la plupart des animateurs du mouvement en France de même que les écrivains surréalistes.

Y appartiennent bien, en revanche, l'écrivain Marcel Martinet et ceux qui ont participé avec lui à la campagne pour la libération de Serge : Victor Margueritte, Henry Poulaille, Simon Weil, Charles Plisnier, la Fédération unitaire de l'Enseignement (plus tard **Ecole Emancipée**), la revue *La Révolution Proletarienne* et dans une certaine mesure André Gide.

C'est ce qui explique la proposition à première vue curieuse que Victor Serge a faite à Trotsky, au moment où

il est associé à la direction du mouvement, de publier un grand journal bien écrit et une bonne revue avec la collaboration de Marcel Martinet, et de Maurice Dommanget, peut-être de Maurice Wullens, de Charles Plisnier et de Simone Weil. (5)

C'est ce qui explique également que la constitution, avec Serge, d'un « Comité pour l'enquête sur les procès de Moscou et pour la défense de la liberté d'opinion dans la révolution » en France, avant-coureur dans ce pays du « **Comité Dewey** », réunisse notamment Marcel Martinet, Magdeleine Paz, Henry Poulaille, Alfred Rosmer, Wullens, Monatte et Dommanget (à côté d'André Breton, André Philip, Jean Galtier-Boissière notamment). (6)

C'est ce qui explique enfin que Marcel Martinet, Henry Poulaille, Maurice Wullens, Magdeleine Paz et Victor Serge se retrouvent (à côté des surréalistes et de Jean Giono) dans la « **Fédération internationale de l'art indépendant** » fondée suite au *Manifeste, pour un art révolutionnaire indépendant* du 25 juillet 1938 rédigé par A. Breton et L. Trotsky (mais signé par Breton et le peintre Diego Rivera). (7)

Dès lors je ne crois pas que l'on puisse souscrire à la thèse défendue par Michel Dreyfus selon laquelle Serge, après trois ans de baigne n'était plus au courant de la situation exacte de l'opposition de gauche internationale et qu'il considérait erronément, comme les anciens de l'opposition coupés de toute information en U.R.S.S. depuis des années, que Maurice et Magdeleine Paz ainsi que Boris Souvarine, avec qui Trotsky avait rompu depuis longtemps, faisaient encore partie des leurs. (8) C'était autre chose, une affinité élective, qui les unissait.

Sans que cette question n'aie jamais été abordée par Serge et ses amis

trotskyistes, car elle ne se posait plus, on ne peut qu'être frappé du fait que tous les proches de Serge, à l'intérieur ou à la périphérie du mouvement, aient été hostiles à la tactique «entrisme», pratiquée par le courant principal des trotskystes au milieu des années '30. Le problème ne se posait plus, puisque le « tournant entrisme » avait duré en France d'août 1934 à septembre 1935, en Belgique de mai 1935 (décembre 1934 pour les jeunes) à avril 1936 (l'époque du retour de Victor Serge en Belgique) et qu'il avait été rejeté en Espagne par Andrés Nin et ses amis en septembre 1934. Ce n'est qu'aux Etats-Unis que le « tournant français » durait encore, puisqu'il venait de commencer en mars 1936 pour durer jusqu'en janvier 1938. Mais il n'en reste pas moins que le militant qui convainc Serge d'entrer au Conseil général du mouvement pour la IV^e Internationale en juillet 1936 était A.J. Muste, hostile à ce tournant et que ses amis Nin, Sneevliet et Vereeken y avaient toujours été opposés. On peut parler ici sans hésiter d'affinité élective, puisque les luttes politiques ultérieures continuèrent à les unir.

C'est ainsi que le **Revolutionair-Socialistische Arbeiderspartij (R.S.A.P.)** de Sneevliet, opposé à l'entrisme, refusa que les trotskystes américains fassent partie du Secrétariat international et du Bureau du Mouvement. Le centre international, proclamait-il à son premier congrès ordinaire consacré à la IV^e Internationale (novembre 1936) « doit être composé de représentants des principaux groupements qui se prononcent pour la IV^e Internationale en tant que partis indépendants ». (9)

★ ★ ★

Le 14 avril 1936 Victor Serge obtint la permission de quitter l'URSS. Le 17 avril il débarquait à Bruxelles où il resta jusqu'au début de 1937. Sa

première correspondance politique s'adressera à la revue syndicaliste révolutionnaire *La Révolution Proletarienne* qui avait participé à la campagne pour sa libération. (10)

Trotsky en a été affecté parce que cette correspondance n'avait pas été adressée à son courant. (11)

Mais Victor Serge, qui avait été accueilli par le dirigeant belge Vereeken, avait dès son arrivée publié des textes dans les publications des bolcheviks-léninistes. Le *Bulletin de la Ligue des Communistes Internationalistes (bolcheviks-léninistes)* de mai 1936 publia une lettre du 25 avril 1936 à Serge sur les prisonniers en U.R.S.S.: Solntsev, les déportés trotskystes de la Tara, Lado Doumbadzé. (12) Le *Bulletin de l'Opposition* de mai 1936 salua l'arrivée de Serge à Bruxelles (13) et commença la publication de notes de Serge, signées « N. » sur l'exil à Orenbourg. (14) Le *Bulletin* de juillet-août 1936 publia la première lettre de Victor Serge à André Gide à propos de l'U.R.S.S. ainsi que des lettres de camarades russes déportés présentées par Serge. (15) En octobre 1936, le *Bulletin d'information et de presse sur l'U.R.S.S.* publia un texte de Serge sur la terreur en U.R.S.S. (16) Les textes sur l'exil à Orenbourg et la lettre à Gide furent publiées dans l'hebdomadaire de la section hollandaise *De Nieuwe Fakkel*. (17) (18) Serge apparaissait pour le monde extérieur comme l'écrivain trotskyste par excellence et il fut à ce titre désigné comme membre de la direction du mouvement.

Du 29 au 31 juillet 1936 se tint à Paris une conférence appelée « **Conférence de Genève** » qui consacra la dissolution de la Ligue Communiste Internationaliste au sein d'un nouveau mouvement, le « **Mouvement pour la IV^e Internationale** ».

Cette conférence de juillet 1936 qui

élit Victor Serge au bureau du Mouvement pour la IV^e Internationale était destinée aux yeux de Trotsky à lancer un mouvement plus large que l'ancienne «Ligue Communiste Internationale», c'est-à-dire que le mouvement des «bolcheviks-léninistes» ou trotskystes au sens restreint. L'élection de la direction du mouvement devait refléter cette évolution, de même que les formulations utilisées: la Ligue Communiste Internationale cesse d'exister en tant que telle et «s'intègre au nouveau mouvement». (19) Le mouvement se dota d'une structure composée d'un conseil général, d'un bureau international de onze personnes et d'un secrétariat international de cinq personnes. (20)

Le projet d'un mouvement plus large dans le cadre duquel Serge avait accepté de faire partie d'un organe de direction international à la demande d'un des délégués américains, A.J. Muste, (21) fut un échec. Après très peu de temps, la majorité des membres du Bureau international et du Conseil général du Mouvement pour la IV^e Internationale l'avaient quitté ou se trouvaient en dehors du mouvement. (22) Le jour même de la clôture de la conférence, celui qui avait obtenu l'adhésion de Serge, l'ancien pasteur américain A.J. Muste, minoritaire dans son parti, qui avait décidé d'adopter la tactique d'entrisme dans le parti socialiste en mars 1936 (23), allait reconsidérer son adhésion au marxisme durant son séjour en Europe (24) car, de plus en plus démoralisé par son voyage à travers l'Europe, il eut une révélation religieuse en visitant l'église Saint-Sulpice à Paris! (25) Sneevliet ne s'en considéra jamais comme membre pour les raisons indiquées plus loin. Victor Serge quitta le bureau international après une réunion tenue en janvier 1937 et que nous examinerons plus loin. Chen Tu-hsiu, en prison en Chine à l'épo-

que, ne peut en faire partie. Fred Zeller fut exclu du mouvement à la fin 1937 suite à une imprudence par rapport à un agent provocateur. (26) Alfonso Leonetti (Feroci) quitta le mouvement après la conférence de juillet 1936. (27)

On a dit que le procès-verbal de la conférence de «Genève» aurait été «perdu» (28) mais il nous semble plus probable, à la suite de ce que dit une circulaire confidentielle du S.I., qu'il ait été détruit intentionnellement: «Les Procès-verbaux de la conférence internationale de juillet 1936 n'ont pas été élaborés, ni communiqués aux sections, une partie ayant été détruite». (29) Cette destruction a-t-elle eu lieu lors de l'arrestation d'Erwin Wolf et de J. van Heyenort à leur retour en Norvège après la conférence et juste avant leur arrestation?

Quelle était la place de Serge dans les organes dirigeants du Mouvement pour la IV^e Internationale? Ici aussi il nous faut dissiper une confusion. De nombreux auteurs en ont fait, à la suite de Serge lui-même, un membre du Bureau international du mouvement. (30)

En réalité Serge n'a jamais été membre de ce Bureau qui était l'organe intermédiaire entre la direction quotidienne du mouvement, le Secrétariat international et le Conseil général, composé de deux représentants par section. Le Bureau se composait des six membres du S.I., de Trotsky, de Sneevliet et d'un autre Hollandais à désigner par son parti, de Léon Sedov et d'un Français à désigner par son organisation. Serge quant à lui était membre, en tant que représentant de la section russe, du Conseil général. Le Conseil général n'a jamais existé que sur le papier. Il ne s'est jamais réuni. Le Bureau international se serait réuni deux fois seulement entre la conférence de «Genève» de 1936 et celle de «Lausanne» (fondation de la

IV^e Internationale) de 1938, à savoir en décembre 1936 et en janvier 1937. (31) Victor Serge participa à la quatrième réunion (« élargie » aux dirigeants du R.S.A.P. hollandais et de son organisation de jeunesse) en janvier 1937. Le procès-verbal de cette réunion précise qu'il y participe « à titre personnel ». S'il avait été membre du Bureau et non simplement du Conseil général, cette précision n'aurait sans doute pas été faite. De plus, et à la différence de Sneevliet et de Menist, qui participent au vote en tant que membres hollandais du bureau, Serge ne participe pas au vote. (32)

La rupture de Serge avec le Mouvement pour la IV^e Internationale en janvier 1937 a été éclairée par les protagonistes d'une manière tellement différente qu'il nous a paru nécessaire d'y mettre un peu d'ordre. « En janvier 1937, j'assistai à Amsterdam à une conférence internationale de la IV^e. La conférence se tint chez Sneevliet (...). Déjà les trotskystes dirigeaient tout leur feu contre le P.O.U.M. (...) Je revins d'Amsterdam désolé : l'impression d'un mouvement de secte, dirigé par des manœuvres d'en haut, atteint de toutes les dépravations mentales contre lesquelles nous avons lutté en Russie : autoritarisme, fractionnisme, intrigues, manœuvres, étroitesse d'esprit, intolérance. Sneevliet et son parti en avaient assez, trouvant l'atmosphère irrespirable », écrit Serge dans les *Carnets*. (33)

Quel est d'abord le statut exact de la réunion d'Amsterdam de janvier 1937 ? Celui-ci semble avoir été de nature différente selon les participants. Il y aurait d'abord eu, selon le R.S.A.P. (34) une réunion du Bureau Politique du R.S.A.P. le 9 janvier 1937 et les jours suivants, avec la participation de représentants du Secrétariat International du Mouvement pour la IV^e Internationale. Cette réunion aurait été suivie par « une conférence de ces représentants avec

la direction de notre parti ». Pour les trotskystes, la réunion des 11 et 12 janvier 1937 ou des 12-13 janvier 1937 (35) avait le caractère d'une séance du Bureau élargi du mouvement pour la IV^e.

L'origine de cette confusion n'est pas due au hasard. Elle est volontaire et résulte de la position du R.S.A.P. vis-à-vis du Mouvement pour la IV^e Internationale.

La Conférence des 29-31 juillet 1936 qui avait lancé le Mouvement pour la IV^e Internationale avait élu Henk Sneevliet membre de son Secrétariat International et de son Bureau. Mais un incident avait eu lieu qui avait entraîné le départ du représentant du R.S.A.P. de la conférence. Une lettre d'Oslo (de Trotsky) avait été distribuée aux participants à la conférence. Elle contenait des critiques très dures contre le R.S.A.P. (36) mais n'avait pas été préalablement communiquée à ce parti dont la direction n'avait donc pas eu l'occasion d'en discuter. Le R.S.A.P. se rebella contre la distribution du document, refusa d'être traité comme une « section du S.I. », s'abstint de toute participation ultérieure à la conférence, considéra que le S.I. pour la IV^e Internationale était né de façon anormale et affirma que la direction hollandaise n'en ferait pas partie. Le R.S.A.P. se méfiait également du poids exercé par les représentants des trotskystes américains, plus particulièrement Max Schachtman, lors de la création du S.I. (37) La position du R.S.A.P. fut confirmée par le 1^{er} Congrès ordinaire du parti, consacré à la question de la Quatrième internationale en novembre 1936. La résolution de ce congrès se prononça contre la tactique entriste pratiquée à ce moment-là par les trotskystes américains et pour le « maintien des relations organisationnelles existantes » avec le centre international qui doit être composé par des « partis indépendants ». (38)

Le statut ambigu de la réunion de janvier 1937 s'explique par conséquent par la vision différente selon les parties, des rapports entre le R.S.A.P. et le mouvement pour la IV^e. Le R.S.A.P. avait participé aux trois réunions précédentes du Bureau, notamment à celle du 27 décembre 1936 avec Menist et Poppe en tant que représentants. (39)

A l'origine, le R.S.A.P. avait voulu traiter avec le Mouvement pour la IV^e Internationale de « puissance à puissance ». Ceci était inacceptable pour le Secrétariat International. La formule d'une réunion de la direction du R.S.A.P. avec une délégation du S.I., puis d'une réunion du Bureau élargi du mouvement pour la IV^e Internationale est un compromis élaboré grâce à l'entremise de G. Vereeken.

Nous disposons du résumé de l'intervention de Victor Serge à la réunion d'Amsterdam du Bureau élargi du Mouvement pour la IV^e Internationale, rédigé par Nicolle Braun (Erwin Wolf). Le voici : (40)

« Le désaccord entre nous et le P.O.U.M. date de quelques mois. L.D. a blessé le sentiment révolutionnaire de Nin. L'isolement de L.D. le pousse à l'impatience révolutionnaire. C'est à nous de redresser ses fautes en toute amitié. Sa faute encore plus grave c'est de refuser le droit sacré de se tromper. Les traducteurs et les rédacteurs exagèrent le style. Il n'y a pas de schéma international pour la révolution. Il faut renoncer à régenter de l'intérieur. Apologie de Maurin qui a su construire un parti de masse et faire l'alliance ouvrière. Le P.O.U.M. a eu tort d'adhérer au Front populaire sans réserve. C'était une inadver-tance. (41) Approuve l'entrée du P.O.U.M. dans le gouvernement, ce qui a permis le bloc avec la C.N.T. Le bilan en est positif. Montre les différences entre la révolution russe et espagnole. Il y avait guerre en 1917

et non en 1936. Lors de l'invasion des Japonais, Lénine et Trotsky ont bien fait une réplique démocratique en Extrême-Orient. (42) Le même s'est produit maintenant avec l'invasion des Allemands et des Italiens. En Espagne aura-t-on des parlements ou des comités ? Il fut impossible de faire des Soviets en Catalogne car les ouvriers n'en voulaient pas. Le P.O.U.M. se bat bien et il sait réparer ses erreurs. »

Ce texte pratiquement inconnu de l'intervention de Serge indique clairement les bases de son départ du Mouvement pour la IV^e Internationale : la méfiance, partagée avec Sneevliet, vis-à-vis du secrétariat, (« les traducteurs et les rédacteurs »), et la solidarité totale avec le P.O.U.M. La position de Serge vis-à-vis du P.O.U.M. doit être replacée dans le cadre plus large de la situation politique générale en Europe occidentale. Serge ne croyait pas que la Révolution française avait commencé en juin 1936. (43) Il était en cela tout à fait sur la même longueur d'ondes que le R.S.A.P. qui se fit fustiger à ce propos par Trotsky avant la conférence dite de Genève. (44) Dans un texte visant à amender les thèses, « La nouvelle montée révolutionnaire et les tâches de la Quatrième Internationale », présentées par Trotsky à la conférence de « Genève », (45) Serge proposait comme mot d'ordre : « transformer le Front populaire d'instrument de collaboration de classes en instrument de lutte de classe ». (46) Trotsky lui répondit : « Tout ce que vous dites sur le Front populaire s'applique au bloc des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires contre les cadets (les radicaux russes) et pourtant nous avons mené contre ce Front populaire une lutte impitoyable qui nous a seule permis de vaincre ». (47)

Concernant l'Espagne, Serge avait le projet, conçu en août 1936, de « réconcilier dans l'action, pour

l'action et pour l'émulation au service de la révolution, et les anarchistes et les marxistes». (48) Cette position correspondit brièvement avec une tentative de «réconciliation» et de collaboration politique de Trotsky avec le P.O.U.M., ainsi qu'en témoigne la lettre, déjà citée de Trotsky à Victor Serge du 30 juillet 1936: « Vos propositions pratiques concernant l'Espagne sont excellentes et répondent tout à fait à **notre** ligne (...) nous avons effectivement sous les pieds un terrain commun », (49) et un texte adressé à Jean Rous, délégué du S.I. en Espagne mais intercepté par la police fasciste. (50) De toute manière, le rapprochement entre Serge et Trotsky à ce propos fut interrompu par l'internement de Trotsky en Norvège, en août 1936. Il faut bien en situer le contexte: **après** l'éclatement de la guerre et **avant** l'entrée du P.O.U.M. dans le gouvernement catalan.

Serge resta P.O.U.M.-iste, et les allégations ultérieures des trotskystes selon lesquelles il était devenu adhérent de ce parti (51) correspondaient à la vérité mais étaient quand même hors de propos en 1939 dans la mesure où son adhésion publique au P.O.U.M. datait de l'époque où il faisait partie de la IV^e Internationale.

Le R.S.A.P. lui aussi devint P.O.U.M.-iste, appelant le P.O.U.M. son « parti-frère », (52) bien que celui-ci fasse partie du **Bureau Socialiste International**, dit « Bureau de Londres », honni par Trotsky pour son centrisme.

Le Mouvement pour la IV^e Internationale avait interdit la présence de ses membres à la Conférence de Bruxelles du Bureau de Londres. (53) Le R.S.A.P. s'était prononcé en faveur de cette participation, (54) bien qu'il se fut clairement délimité par rapport au Bureau de Londres. (55) Il participa à la conférence qui eut lieu du 31 octobre au 2 novembre 1936, (56)

en coordination avec Serge et Vereken d'ailleurs. (57) Plus tard, il confirma son rejet de la politique du Bureau de Londres, dont le P.O.U.M. était membre. (58)

Mais le 1^{er} décembre 1936, le Bureau international écrivit au Secrétariat international du P.O.U.M. pour lui annoncer qu'il avait décidé - peut-être sous la pression de Sneevliet, Vereken et Serge - de participer à la conférence de Barcelone convoquée par le Congrès de Bruxelles en janvier 1937. (59) Cette conférence n'a jamais eu lieu. Tout en soutenant le P.O.U.M. (qui était membre du Bureau de Londres) le R.S.A.P. ne soutint jamais (60) - contrairement à ce que prétendirent Trotsky et ses camarades - le Bureau de Londres. (61)

★ ★ ★

Pendant sa période « bruxelloise » (1936 - début 1937) Victor Serge travailla essentiellement sur l'U.R.S.S. Il fournit des informations à Trotsky à propos de l'U.R.S.S. (62) et traduisit *La Révolution trahie* de Trotsky en rédigeant *Destin d'une Révolution*. Associé aux organes dirigeants du mouvement trotskyste, il reproche au S.I. son inaction: « Mais en fait ce dernier n'existe plus » (63) et encore « La passivité de nos camarades face à la répression en U.R.S.S. a été un crime. Il faut enfin se secouer définitivement ». (64) Au même moment, Sneevliet émettait la même critique à propos de l'inactivité du S.I. à propos du premier procès de Moscou. (65)

A l'occasion de ce procès Serge écrivit un pamphlet: *16 fusillés*, considéré à l'époque comme « livre-compagnon » du *Livre Rouge* que Léon Sedov publia sur le même procès. (66)

Serge a obtenu, grâce aux échanges qu'il eut avec Trotsky à propos de la

traduction de *La Révolution trahie*, qu'il inscrivit au programme de l'opposition la liberté des partis soviétiques, (67) une revendication qui fut plus tard incorporée dans le *Programme de Transition* (1938). Il est probable que cette discussion a eu lieu à l'initiative de Serge qui avait lancé dès son arrivée à Bruxelles la discussion à propos de la défense des mencheviks, persécutés eux aussi par Staline.

Trotsky a reconnu, en post-face à un article de Serge paru dans le *Bulletin de l'Opposition*, qu'il avait sous-estimé le Guépéou lors d'un procès des mencheviks qui avait eu lieu en 1931 et il est ensuite revenu sur la question dans *Les Crimes de Staline*, publié en 1937. (68)

Quelle est la position de Serge sur la nature sociale de l'U.R.S.S. et la défense de l'U.R.S.S., caractéristiques de la position de Trotsky et de la majorité des partisans de la IV^e Internationale à l'époque? Suzi Weissman a conclu une étude sur ce sujet en disant qu'«il ne définit jamais la nature de classe de l'Etat soviétique de manière systématique, l'appelant finalement «totalitarisme bureaucratique à penchants collectivistes». (69)

L'ouvrage *Destin d'une Révolution*, écrit en 1936 - janvier 1937 à Bruxelles, confirme ce jugement tout en permettant de l'approfondir. Dans son ensemble, le livre de Serge a un caractère descriptif. Il ne contredit pas, mais complète apparemment *La Révolution trahie*, écrit à la même époque par Léon Trotsky. (70) Il ne définit pas l'U.R.S.S. comme un Etat ouvrier, mais comme un Etat totalitaire. (71) Il rejoint toutefois Trotsky à propos de la nécessité d'une révolution politique et non sociale - par le prolétariat qui reconquerra le pouvoir sans toucher au régime de la propriété. (72) Mais simultanément il analyse les rapports entre les classes

sociales comme «un nouveau régime d'exploitation»: «La dictature du prolétariat a fait place à celle de la bureaucratie sur le prolétariat et la société. L'exploitation du travail est restaurée au profit de nouveaux privilégiés «qui constituent une «classe de nouveaux exploités». (73) Serge se raccroche par là aux thèses de Lucien Laurat, auxquelles il renvoie d'ailleurs le lecteur, qui est un des premiers partisans (avant Bruno Rizzi, James Burnham et Milovan Djilas) de la théorie de l'exploitation oligarchique par une nouvelle classe. (74) Jamais il ne se prononcera sur le mot d'ordre de Trotsky «*Défense de l'U.R.S.S.*». Celui-ci ne constitue pas pour Serge une question vitale. En juillet 1936, il avait écrit à Léon Trotsky qu'il fallait laisser ouverte la question de la nature de l'Etat soviétique et de la défense de l'U.R.S.S. et ne pas lancer d'exclusives sur cette base, la question russe n'étant «pas la principale aujourd'hui». (75) Parallèlement, les amis hollandais de Serge réunis dans le R.S.A.P. de Sneevliet s'éloignent à partir de 1937 progressivement de la défense de l'U.R.S.S. et de l'Etat ouvrier (76) pour constater après le pacte germano-soviétique une convergence entre l'U.R.S.S. de Staline et l'Allemagne hitlérienne. (77)

★ ★ ★

Trois grandes controverses ont marqué les relations ultérieures entre Trotsky et la IV^e Internationale d'une part et Victor Serge de l'autre: la discussion sur les responsabilités de Sneevliet et de Serge dans les événements qui ont conduit à l'assassinat d'Ignace Reiss, la controverse sur Kronstadt et la polémique concernant le pamphlet de Trotsky *Leur Morale et la Nôtre*.

Nous ne croyons pas que la place de ces trois affrontements doive être surestimée. (78)

Guy DESOLRE

Agent des services secrets soviétiques, Ignace Reiss rompit avec Staline en juillet 1937. (79) Son départ entraîna celui de son ami d'enfance, qui était aussi son supérieur, Walter G. Krivitsky. (80) La lettre d'Ignace Reiss adressée le 17 juillet 1937 au Comité central du Parti par laquelle il annonce sa démission et se déclare partisan de la « construction de la IV^e Internationale » (81) aurait été suivie d'une demande à Henk Sneevliet de devenir membre du R.S.A.P. (82) Ludwig (Reiss) était lié à Sneevliet depuis 1925 environ et c'était tout naturellement vers lui qu'il s'était tourné avant de rompre avec le stalinisme et qu'il l'avait rencontré à Amsterdam en juin 1937. (83) Bien qu'ayant refusé de participer au Mouvement pour la IV^e Internationale créé en juillet 1936, le R.S.A.P. des Pays-bas se proclamait toujours partisan de la construction de la IV^e Internationale (84) et il n'y avait aucune contradiction entre les deux démarches d'Ignace Reiss. « Quand Ludwig prit contact avec Sneevliet, il croyait que ce dernier dirigeait la section hollandaise de la IV^e Internationale. » (85)

Le corps de Reiss, assassiné par des agents du Guépéou fut trouvé le 4 septembre 1937 à Chamblandes, dans le canton de Vaud. Il avait rendez-vous avec Sneevliet et Serge le lendemain à la gare de Reims. Sneevliet avait informé Victor Serge dès le mois de juillet 1937 de la défection de Reiss qui se tenait caché.

Dès la réception de la nouvelle de la mort de Reiss, Trotsky mit en cause l'attitude de Sneevliet qui aurait dû assurer toute la publicité possible à la rupture de Reiss avec Staline, une telle publicité lui fournissant une protection infiniment meilleure que la clandestinité. (86)

Dans le cadre de l'atmosphère pourrie de suspicions mutuelles qui existait

dans les milieux trotskystes à Paris et dont Victor Serge continuait de faire partie, des accusations graves furent émises à l'encontre de ce dernier. Krivitsky estimait que la police secrète de Staline se servait de Serge (87) voire qu'il en était un agent. (88) Elsa Reiss souligna son irresponsabilité, (89) thèse partagée par le biographe de Trotsky, Isaac Deutscher (90) et confirmée d'ailleurs par Serge lui-même dans une lettre à Trotsky. (91)

La controverse sur Kronstadt a été très bien résumée par Richard Greeman. (92) Ici aussi il ne faut rien exagérer. La discussion sur le rôle de Trotsky dans l'écrasement de la révolte des marins de Kronstadt en 1921 a été provoquée par une déclaration de Trotsky lui-même devant la Commission Dewey. Serge était d'avis que l'introduction de la N.E.P. (Nouvelle politique économique) un an plus tôt aurait évité le soulèvement de Kronstadt. Trotsky n'était pas en désaccord avec ce jugement, tout en disant qu'il est facile de donner un tel avis après coup. En fait, Trotsky avait proposé une lettre d'orientation en 1920. D'autre part, Serge partageait l'idée de Trotsky qu'une acceptation de la revendication d'élections libres avancée par les marins de Kronstadt dans le contexte d'une révolution épuisée par la guerre civile aurait été une porte ouverte pour la contre-révolution. La question fondamentale qui était en litige n'était pas tellement la révolte de Kronstadt en elle-même, mais les méthodes utilisées pour la réduire, notamment la violence de la répression et l'usage du mensonge et de la désinformation dans la presse. Au-delà de cette question, il y avait bien entendu la question de la fin et des moyens dans la révolution.

Ce fut la controverse suivante.

Il y eut en effet aussi la polémique sur *Leur Morale et la Nôtre*. Dans ce pamphlet, terminé au moment où il

apprit la nouvelle de l'assassinat de son fils Léon Sedov, Trotsky défendit sa conception dialectique d'une morale révolutionnaire. La fin ne justifie pas les moyens, contrairement à ce qu'on lui attribuait. Il existe une interdépendance entre la fin et les moyens : « Le moyen ne peut être justifié que par la fin. Mais la fin a aussi besoin de justification (...). La fin est justifiée si elle mène à l'accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature et à l'abolition du pouvoir de l'homme sur l'homme. (...) Est permis (...) tout ce qui mène réellement à la libération des hommes. (...) Il découle de là précisément que tous les moyens ne sont point permis ». (93)

La traduction de Serge a fait l'objet de certaines critiques de Trotsky. (94) Ce fut la dernière fois que Serge fut chargé de traduire un de ses livres.

Un violent article de Trotsky a accusé Serge d'avoir profité d'une traduction jugée mauvaise pour se faufiler à travers d'une « prière d'insérer » en « déposant ses vœux de coucous dans le nid d'un autre ». (95) Il était totalement injustifié et injuste. Mais très longtemps on a cru qu'il « ciblait » juste et que Serge était vraiment l'auteur du texte incriminé. (96) C'était totalement faux.

Dans les *Carnets*, Serge a écrit : « Le sentiment de possession de la vérité, l'intolérance et l'agressivité dépourvue de sens critique de *Leur Morale* m'indignèrent, bien qu'il y ait à la fin de cet essai de belles et bonnes pages. Je le dis à des trotskystes qui l'écrivirent au vieux et cela me valut tout de suite de vives attaques. Le plus triste était qu'elles fussent toujours insultantes et toujours fondées sur des données inexactes », (97) tandis que les *Mémoires d'un Révolutionnaire* précisaient que « déplorablement informé par ses adeptes, il (Trotsky) écrivit contre moi un long essai polémique - en m'imputant un

article qui n'était pas de moi et ne correspondait en rien à ma pensée maintes fois exprimée (...). Je m'abstins de toute polémique ». (98)

Une lettre de Serge à un de ses neveux, écrite en 1946, indique qu'il n'y avait pas de divergence fondamentale entre Trotsky et lui sur la question de la morale révolutionnaire : « Où les simplificateurs ignorants ou intéressés du marxisme, et surtout les Thermidoriens de la révolution russe, eurent tort, c'est quand ils affirmèrent que tout est compromis en vue d'un changement de régime économique : la fin justifie les moyens... Chacun sait pourtant qu'une fin déterminée exige des moyens déterminés... ». (99)

Tant dans la controverse sur Krontadt que dans celle sur la fin et les moyens, Trotsky est parti de l'idée que Victor Serge s'était délibérément associé à une sorte de front populaire d'intellectuels à la retraite, sur base d'une position de démoralisation fondamentale, et s'opposait à lui en ennemi du bolchevisme. Il le démontra une nouvelle fois en polémiquant avec un article publié par Serge dans la revue américaine *Partisan Review* intitulé « Le marxisme de notre époque ». (100) L'examen du marxisme auquel avait procédé Serge dans ce texte n'aboutissait ni à une négation ni à une révision de celui-ci. Au contraire, il mettait le doigt sur la carence idéologique de la C.N.T. espagnole, qui avait dirigé une révolution avortée à cause de son refus de s'inspirer du marxisme. Mais il mettait en garde contre la menace de discrédit qui guettait le marxisme de la décadence du bolchevisme qui se nie lui-même en devenant totalitaire, despotique, amoral et opportuniste. Le marxisme de la révolution russe n'a su se montrer libertaire qu'en paroles et pendant trop peu de temps. Quand Lénine et Trotsky ont voulu réagir, il était trop tard. Mais la puissance du marxisme

Guy DESOLRE

est indéfectible en définitive car la pensée scientifique ne pourra rétrograder en deçà du marxisme et la classe ouvrière ne pourra se passer de cette arme intellectuelle qui est celle du savoir allié à la nécessité révolutionnaire.

La réponse de Trotsky fut cette fois également violente et injuste, reprochant à Victor Serge d'affirmer que le marxisme était en crise et de confondre sa propre crise avec celle du marxisme. (101)

★ ★ ★

Cette réponse date de peu de temps après un autre texte de Trotsky, *Victor Serge et la IV^e Internationale*, (102) où Serge est accusé de n'avoir fait que changer de positions depuis son départ d'U.R.S.S.

Et ceci nous amène à tirer nos conclusions sur les rapports entre Serge et Trotsky.

Le texte *Victor Serge et la IV^e Internationale* fournit une mauvaise clé d'interprétation de ces rapports, car en fait les positions de Serge ont assez peu varié. Sa position à propos du P.O.U.M. a été constante, de même que sa position vis-à-vis du R.S.A.P. et de Sneevliet. Sa position n'a jamais été la défense de l'U.R.S.S. comme Etat ouvrier. On peut lui reprocher une position éclectique dans *Destin d'une révolution*, combinant l'analyse de Trotsky avec celle de Laurat, mais cela précisément Trotsky ne l'a jamais fait. Mais en fait on peut se demander si Trotsky a lu les ouvrages de Serge. Je crois qu'on ne serait pas loin de la vérité en affirmant que le dernier ouvrage de Serge qui coïncide avec les positions de Trotsky date de... 1929 : c'est le tome II de *Vers l'autre flamme*, signé par Panaït Istrati. L'analyse «sergienne» des perspectives de la révolution européenne divergeait de celle de Trotsky dès 1936, de même que sa position à propos du Front populaire.

Il y avait au contraire des constantes dans les positions de Victor Serge. Ainsi, Victor Serge ne pouvait-il supporter que les jugements sur les qualités des hommes fluctuent en fonction des nécessités politiques de l'heure. Il ne supportait pas que Trotsky puisse lui écrire à quelques semaines de distance : « Spaak m'a dit qu'il considérait Lesoil et Vereeken comme les deux meilleurs ouvriers de Belgique », (103) puis : « S'il y avait eu en Espagne à la place de Nin un révolutionnaire ouvrier sérieux, comme Lesoil ou Vereeken, il aurait été possible pendant ces années de révolution d'y accomplir une œuvre grandiose » (104) et enfin : « Vereeken (est) un sectaire invétéré ». (105)

Cherchons alors une autre réponse. Nous avons dit plus haut ce que nous pensions de la position attribuant à Serge une méconnaissance des relations existant en 1936 dans l'opposition de gauche au stalinisme. Serge a eu amplement le temps de se mettre à la page et Trotsky lui a abondamment écrit pendant les premiers mois de son séjour à Bruxelles pour qu'il fût à même de se reprendre. Or il ne l'a pas fait. C'est que l'on ne pouvait parler d'un simple malentendu.

La rupture entre Serge et Trotsky a-t-elle donc été avant tout le résultat de « malentendus », selon l'interprétation qu'Alan Wald a donnée des conclusions de Richard Greeman (106) à la suite de Serge ? (107)

Greeman se fonde sur une solide citation de Serge lui-même.

Pour Serge, l'opposition avait eu à la fois deux significations contraires : « Pour le plus grand nombre, celle d'une résistance au totalitarisme au nom des aspirations démocratiques du début de la révolution ; pour quelques-uns de nos dirigeants vieux-bolchéviques, c'était par contre une défense de l'orthodoxie doctrinale, qui n'excluait pas un certain démocra-

tisme tout en étant foncièrement autoritaire». (108)

L'ennui du point de vue d'une interprétation de la rupture est que ce passage a été écrit longtemps après les faits et qu'elle apparaît dès lors comme une rationalisation a posteriori. Elle donnerait raison à ceux qui mettent en valeur la controverse de 1937-38 sur Kronstadt et celle concernant *Leur Morale et la Nôtre*.

Notre interprétation repose, comme il a été indiqué plus haut, sur une analyse des positions de Serge prises comme une totalité, certes avec des changements, mais sans aucune versatilité.

Le germe de la rupture avec Trotsky résidait dans des divergences politiques annoncées clairement, cartes sur table, par Victor Serge, dans un sentiment de la fraternité et de la solidarité entièrement tributaires de la *Wahlverwandschaft* (affinité élective) évoqué au début de notre étude avec une « constellation » sergienne qui avait pris forme bien avant 1936.

Mais cette rupture resta, de la part de Serge, marquée néanmoins par ce que Victor Serge a appelé le sens du « double devoir » (109) impliquant une fidélité à l'idéal poursuivi par Trotsky et qui seul explique un livre tel que *Vie et Mort de Trotsky* de Victor Serge.

- (1) Trotsky et Serge ne se sont jamais rencontrés pendant cette période. Ils se virent pour la dernière fois avant le départ de Trotsky pour Alma-Ata en janvier 1928. Voir Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, Club des Editeurs, 1957, p. 227.
- (2) Victor SERGE, *Vie et Mort de Trotsky*, Paris, Amiot-Dumont (Coll. Archives d'Histoire contemporaine), 1951, p. 7-8.
- (3) Michel LOWY, *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale. Une étude d'affinité élective*, Paris, P.U.F., Sociologie d'aujourd'hui, Paris, 1990. (Voir le 1^{er} chapitre, p. 12-21).
- (4) Monique JUTRIN-KLENER, *Panaït Istrati. Un chardon déraciné : Ecrivain français, contempteur roumain*, Paris, François Maspero, 1970, p. 91.
- (5) Lettre de Victor SERGE à Léon TROTSKY du 30 juillet 1937, dans *Victor SERGE-Léon TROTSKY, La Lutte contre le stalinisme. Correspondance inédite, articles*. Présentation par Michel DREYFUS, Paris, Francis Maspero, 1977, p. 111 (cet ouvrage sera cité plus loin comme *La lutte contre le stalinisme*).
- (6) Voir Jean RABAUT, *Tout est possible ! Les « gauchistes » français 1929-1944*, Paris, Denoël-Gonthier (Coll. Médiations), 1974, p. 238-239. Il est intéressant de savoir qu'avant l'arrivée de Serge en Occident et suite aux révélations de deux autres oppositionnels rescapés de l'URSS, Tarov et A. Ciliga, Léon Sedov avait envisagé de créer un comité pour les détenus révolutionnaires en U.R.S.S. avec Magdeleine Paz, M. Martinet et A. Rosmer. Voir la lettre de Durand (Sedov) à G. Vereeken du 5 janvier 1936, Archives Vereeken à l'Institut International d'Histoire Sociale d'Amsterdam.
- (7) Voir Jean RABAUT, op. cit., p. 282-283 ; voir aussi les *Cahiers Henry Poulaille*, n^{os} 4 et 5, Paris, Ed. Plein Chant, 1991, p. 31.
- (8) Michel DREYFUS, page 22 de la présentation de *La Lutte contre le Stalinisme*.
- (9) *De Nieuwe Fakkell*, 2^e année, 13 novembre 1936.
- (10) Lettre de V.S. à *La Révolution Proletarienne* (Bruxelles, le 21 avril 1936), publié dans la R.P. du 25 avril 1936, puis dans *L'Action Socialiste Révolutionnaire* (hebdomadaire trotskyste belge) du 16 mai 1936 (p. 3), sous le titre « Une lettre émouvante de Victor Serge ». Voir *La Lutte contre le Stalinisme*, op. cit., p. 47.
- (11) Lettre de L.T. à V.S. du 19 mai 1936. *La Lutte contre le stalinisme*, op. cit., p. 65. La correspondance échangée entre Victor Serge et Trotsky a été publiée par Michel DREYFUS dans l'ouvrage mentionné et un excellent commentaire en a été fait par Richard GREEMAN, « Victor Serge and Leon Trotsky: Relations 1936-1940 », publié dans *Vuelta*, Mexico, février 1982 (le texte en langue anglaise nous en a été fourni par l'auteur).
- (12) *Bulletin de la Ligue des Communistes Internationalistes (Bolcheviks-léninistes)*, édité par le Secrétariat International, Amsterdam, n^o 7-8, mai 1936, p. 22.
- (13) *Bjulleten' oppozicii*, n^o 50, mai 1936, p. 19.
- (14) *B.O.*, n^o 50, mai 1936, p. 19 et *B.O.*, n^o 51, juillet-août 1936, p. 11.

- (15) *B.O.*, n° 51, juillet-août 1936, p. 9 et p. 14.
- (16) *Bulletin d'information et de presse sur l'U.R.S.S.* édité par le Secrétariat International, n° 12, 21 octobre 1936.
- (17) *De Nieuwe Fakkell*, 2^e année, n° 117 du 28 août 1936 et n° 118 du 4 septembre 1936.
- (18) Même journal, n° 110 du 10 juillet 1936. Voir aussi *L'Action Socialiste Révolutionnaire* (Belgique), 6 juin 1936.
- (19) Victor SERGE-Léon TROTSKY, *La lutte contre le stalinisme. Correspondance inédite, articles*. Présentation de Michel DREYFUS, Paris, F. Maspero, 1977, p. 29-29.
- (20) Georges BREITMAN, « La route cahoteuse des années trente », in *Quatrième Internationale*, n° 29-30, août-décembre 1988, p. 26-27.
- (21) Victor SERGE, *Carnets*, p. 44.
- (22) Voir le P.-V. de la Conférence de fondation de la IV^e Internationale, *Cahiers Léon Trotsky*, n° 1, janvier 1979, p. 21.
- (23) James P. CANNON, *The History of American Trotskyism*, New York, Pioneer Publishers, 1944, p. 227.
- (24) Harry RING, « Notice nécrologique sur A.J. Muste » dans *The Militant* (New York) du 20 février 1967, p. 1 et 3.
- (25) Nat HENTOFF, *Peace Agitator. The Story of A.J. Muste*, New York-Londres, Macmillan-Collier, 1963, p. 97.
- (26) Fred ZELLER, *Trois points c'est tout*, Paris, Laffont, 1976, p. 163-174.
- (27) Giancarlo TELLOTTI, « Alfonso Leonetti dans le Secrétariat International de l'Opposition de gauche et de la Ligue Communiste Internationaliste », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 29, mars 1987, p. 41 et « Une lettre de Pierre Broué », *La Vérité*, n° 565, janvier 1975, p. 119.
- (28) Georges BREITMAN, « La route cahoteuse des années trente », *Quatrième Internationale*, n° 29-30, août-décembre 1988, p. 26.
- (29) Circulaire n° 1, Lettre circulaire du Secrétariat International aux directions de toutes les organisations affiliées pour la IV^e Internationale, Genève, 1^{er} avril 1938.
- (30) Voir V. SERGE, *Carnets*, p. 44 ; Michel DREYFUS, dans sa présentation de Victor SERGE-Léon TROTSKY, *La lutte contre le stalinisme. Correspondance inédite, articles*. Paris, François Maspero, 1977, p. 29 ; Richard GREEMAN, « Victor Serge and Leon Trotsky: Relations 1936-1940 », texte dactylographié d'un article publié dans *Vuelta* (Mexico), février 1982, p. 5 ; voir aussi le compte-rendu d'un participant américain à la conférence de fondation de la IV^e Internationale (1938), dans *Cahiers Léon Trotsky*.
- (31) Circulaire n° 1, Lettre circulaire du Secrétariat International aux directions de toutes les organisations affiliées pour la IV^e Internationale. Genève, le premier avril 1938.
- (32) *Bulletin intérieur international*, n° 1, avril 1937. Supplément au n° 18 du Service d'Information et de presse.
- (33) V. SERGE, *Carnets*, p. 44-45.
- (34) C'est ce qu'indique le bulletin intérieur réservé aux cadres du R.S.A.P. Voir *De Revolutionair Socialist*, Kaderbulletin van de R.S.A.P., 3^{de} Jaargang, nrs 2 en 3, juni 1937, p. 4. Il s'agit d'un bulletin préparatoire à la conférence nationale d'été du R.S.A.P., qui se tiendra à Beekbergen les 3 et 4 juillet 1937.
- (35) Supplément du 18 mars 1937 au n° 18 du Service d'information et de Presse. *Bulletin Intérieur International* n° 1. Compte-rendu de la séance du Bureau élargie. G. Vereeken donne les dates des 12 et 13 janvier 1937. Voir G. VEREEKEN. *Le Guépéou dans le mouvement trotskyste*, Paris, La Pensée Universelle, 1975, p. 167 et 180. En effet, le *Bulletin intérieur international* n° 1 cité plus haut donne à un endroit les dates des 11-12 janvier 1937, à un autre endroit les dates des 12-13 janvier 1937. Dans ses *Carnets*, Victor Serge relate un entretien qu'il a eu avec André Gide le 11 janvier 1937, à l'Hôtel Albert 1^{er} à Bruxelles, près de la gare du Nord en terminant « Je pars tout à l'heure pour la Hollande » (p. 14).
- (36) Lettre de Trotsky des 18 et 19 juillet 1936 au Comité central du R.S.A.P. et publiée sous le titre « La section hollandaise et l'Internationale », *Writings of Leon Trotsky (1935-36)*, New-York, Pathfinder Press, 1970, p. 40-45.
- (37) Voir *De Revolutionair Socialist*, 3^e année, nos 2 et 3, juin 1937, p. 3.
- (38) *De Nieuwe Fakkell*, 2^e année, n° 128, 13 novembre 1936, p. 4.
- (39) Voir Max PERTHUS, *Henk Sneevliet revolutionair-socialist in Europa en Azië, Nijmegen*, Socialistiese Uitgeverij Nijmegen, 1976, p. 383 et *Voor vrijheid en socialisme. Gedenkboek van het Sneevliet Herdenkingscomité, onder redactie van M. Perthus*, Rotterdam, Druk. Gramo, 1953, p. 121 ; également : Circulaire n° 1. Let-

- tre circulaire du Secrétariat international aux directions de toutes les organisations affiliées pour la IV^e Internationale, Genève, le 1^{er} avril 1938 ; P.-V. du B.I. du 27 décembre 1936 (Archives Vereeken).
- (40) *Bulletin intérieur international*, n^o 1, avril 1937. Supplément au Service d'information et de presse n^o 18, p. 5-6.
- (41) Il ne faut pas oublier que le résumé n'est pas de la plume de V.S., mais d'un de ses adversaires.
- (42) Ce passage qui précède est incompréhensible. A notre avis il doit s'agir de l'approbation donnée par les bolcheviks en 1905 à la création d'une république démocratique et à un gouvernement provisoire révolutionnaire.
- (43) V.S., *Mémoires d'un révolutionnaire*, op. cit., p. 324.
- (44) Voir la lettre de L.T. des 18 et 19 juillet 1936, au Comité central du R.S.A.P. (citée plus haut).
- (45) *L'Action Socialiste Révolutionnaire*, n^o du 22 août 1936.
- (46) *La lutte contre le stalinisme*, op. cit., p. 97.
- (47) Lettre de L.T. à V.S. du 30 juillet 1936, in : L.T. *le mouvement communiste en France*, op. cit., p. 552.
- (48) Lettre de V.S. à A. Nin (7 août 1936), *La lutte contre le stalinisme*, p. 127 ; lettre de V.S. à Léon Sedov (8 août 1936), *ibidem*, p. 128 ; lettre de V.S. à Léon Trotsky (10 août 1936), *ibidem*, p. 133 ; lettre de V.S. à A. Nin (13 août 1936), *ibidem*, p. 135 ; lettre de V.S. à Léon Trotsky (15 août 1936), *ibidem*, p. 141.
- (49) L.T., op. cit., p. 552.
- (50) Voir la lettre publiée dans *Le Monde* du 5 septembre 1970. Cf. P. BROUE, *La Révolution espagnole 1931-1939*, Paris, Flammarion (Questions d'histoire), 1973, p. 173. (Lettre de L.T. à J. Rous du 16 août 1936).
- (51) « Victor Serge et la Quatrième Internationale », (2 décembre 1938), *B.O.*, n^o 73, janvier 1939, p. 16. L'adhésion de Serge au P.O.U.M. a été confirmée par sa lettre du 2 décembre 1936 publiée dans *La Batalla* du 10 décembre 1936.
- (52) *De Nieuwe Fakkel*, 2^e année, n^o 124 du 16 octobre 1936.
- (53) Voir la présentation de M. DREYFUS de *La lutte contre le stalinisme*, op. cit., p. 30-31 ; voir aussi la Déclaration du Secrétariat pour la IV^e Internationale concernant la Conférence de Bruxelles des organisations du Bureau de Londres (texte dactylographié, s.d., Archives Vereeken, Institut International d'Histoire sociale à Amsterdam).
- (54) Voir *La lutte contre le stalinisme*, p. 30-31.
- (55) La lettre de la direction du R.S.A.P. à Fener Brockway, rompant avec le Bureau de Londres figure au Bulletin intérieur *De Revolutionair Socialist* du R.S.A.P., 2^e année, n^o 5, mai 1936, p. 2. (Lettre du 4 décembre 1935).
- (56) Le congrès fut essentiellement une manifestation de solidarité avec le P.O.U.M. espagnol. Sneevliet et Menist y participèrent pour le R.S.A.P. Voir *De Nieuwe Fakkel*, 2^e année, n^o 127, 6 novembre 1936, p. 3.
- (57) Lettre de Sneevliet à Vereeken du 27 octobre 1936 organisant un rendez-vous avec Serge (Archives Vereeken, Institut d'Amsterdam). Le P.S.R. belge s'était d'ailleurs divisé et ce ne fut que suite à la pression du S.I. qu'il ne participa pas à la conférence (Voir G. VEREKEN, op. cit., p. 165).
- (58) La résolution du 1^{er} Congrès ordinaire du R.S.A.P. disait que le Bureau de Londres était un obstacle au « regroupement des forces prolétariennes » (*De Nieuwe Fakkel*, 2^e année, n^o 128, 13 novembre 1936, p. 4).
- (59) Service d'Information et de Presse pour la IV^e Internationale, n^o 14, 1^{er} décembre 1936, p. 40.
- (60) Voir la lettre de H. Sneevliet à V. Serge du 13 août 1937, reproduite dans *La lutte contre le stalinisme*, p. 166 (voir p. 168 en particulier).
- (61) Voir p. ex. la note p. 383 de *Writings of Leon Trotsky (1938-1939)*, New York, Pathfinder Press, 1974.
- (62) Voir l'article de L.T. « La nouvelle constitution et les répressions en U.R.S.S. », *L'action socialiste révolutionnaire*, 2 août 1936.
- (63) V.S. à Trotsky, le 15 août 1936, *La lutte contre le Stalinisme*, op. cit., p. 141.
- (64) V.S. à Trotsky, le 14 août 1936, *La lutte contre le Stalinisme*, op. cit., p. 137.
- (65) Voir le bulletin intérieur du R.S.A.P. *De revolutionair socialist*, 3^e année, n^o 2 et 3, juin 1937, p. 14.
- (66) Voir la lettre d'Alfred Rosmer à Trotsky du 13 novembre 1936, in : Léon TROTSKY - Alfred et Marguerite ROSMER, *Correspondance 1929-1939*, Paris, Gallimard, 1982, p. 193 ; l'article de *La Lutte Ouvrière* (Belgique) du 26 novembre 1936, p. 3 et la lettre de Trotsky à Gérard Rosenthal du 12 novembre 1936, in : Gérard Rosenthal, *Avocat de Trotsky*, Paris, Laffont, 1975, p. 169.

- (67) V.S., *Mémoires d'un Révolutionnaire*, p. 342. Il n'est pas sans intérêt de savoir que la revendication de la liberté de parole et de presse pour tous les partis des ouvriers et des paysans avait été avancée par les marins révoltés de la forteresse de Kronstadt en 1921 et que la question de Kronstadt fera l'objet d'une vive polémique entre V.S. et L.T.
- (68) Texte publié au nom de la rédaction du V.O., n° 51, juillet-août 1936, p. 14; L.T., *Les Crimes de Staline*, T.I., Paris, F. Maspero (Poche Rouge), 1973, p. 94.
- (69) Suzy WEISSMAN, « De Petrograd à Orenbourg : la critique du développement politique soviétique par Victor Serge », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 37, mars 1989, p. 105.
- (70) R. GREEMAN, article cité, p. 3.
- (71) Victor SERGE, *Destin d'une révolution, U.R.S.S. 1917-1936*, Paris, Grasset, 1937, p. 312.
- (72) V.S. op. cit., p. 320.
- (73) V.S. op. cit., p. 312-313.
- (74) Voir Lucien LAURAT, *L'Economie soviétique, sa dynamique, son mécanisme*, Paris, Librairie Valois, 1931. De son vrai nom Otto MASCHL, un des premiers adhérents du P.C. Autrichien, plusieurs années fonctionnaire à Moscou, Laurat sera un partisan des idées planistes de Henri DE MAN pendant les années trente en France. (Jean RABAUX, op. cit., p. 24 et 128). Comme Serge, il collaborera au quotidien belge *La Wallonie* jusqu'à la seconde guerre mondiale.
- (75) V.S. à Léon Trotsky (le 27 juillet 1936), dans *La lutte contre le stalinisme*, op. cit., p. 111.
- (76) Fritjof TICHELMAN, *Henk Sneevliet 1888-1942. Een politieke biografie*, Amsterdam, Van Gennep, 1974, p. 87.
- (77) Voir W. BOT, « Generals without Troops. Dutch Trotskyism during the Occupation », in *Revolutionary History* (Londres), Vol. 1, n° 4, Hiver 1988-89, p. 3.
- (78) Ainsi que le fait par exemple Georges VEREEKEN dans *Le Guépéou dans le mouvement trotskyste*, Paris, La Pensée Universelle, 1975.
- (79) Elisabeth K. PORETSKY, *Les Nôtres. Vie et mort d'un agent soviétique*, Paris, Editions Denoël (Dossiers des Lettres Nouvelles), 1969.
- (80) Général Walter G. KRIVITSKY, *J'étais un agent de Staline*, Paris, Editions Champ Libre, 1979, pages 244 et suiv. Krivitsky se ralliera très vite au courant menchevik.
- (81) Publiée après son assassinat dans le *Bulletin de l'Opposition (Bjulleten'Oppozicii*, n° 58-59, septembre-octobre 1937); voir aussi PORETSKY, op. cit., p. 15-18.
- (82) Max PERTHUS, *Henk Sneevliet. Revolutionair socialist in Europa en Azië*, Nijmegen, Socialistische Uitgeverij Nijmegen, 1976, p. 394.
- (83) Voy. PORETSKY, op. cit., p. 235-236; également KRIVITSKY, op. cit., p. 246.
- (84) Manchettes de la première page de *De Nieuwe Fakkell*, hebdomadaire du R.S.A.P., 3^e année, n° 53, 31 décembre 1937 : « Fidélité à Marx et Lénine. Vers la Quatrième Internationale ».
- (85) PORETSKY, op. cit., p. 267.
- (86) L.T., « Une leçon tragique », *Bulletin de l'Opposition*, n° 60-61, décembre 1937; L.T., « Une lettre à New York », 30 septembre 1937, *Writings of Leon Trotsky (1937-1938)*, New York, Pathfinder Press, 1970, p. 114.
- (87) Voir PORETSKY, op. cit., p. 268.
- (88) Voir PORETSKY, op. cit., p. 289.
- (89) Voir PORETSKY, op. cit., p. 269 et 281.
- (90) Voir I. DEUTSCHER, *Le prophète hors la loi (L'exil)*, Paris, Julliard, Les Temps Modernes, 1965, p. 523.
- (91) V.S. à L.T., 18 mars 1939, dans *La lutte contre le Stalinisme*, op. cit., p. 239. Serge soupçonnait Lidia Guinzberg (L. Dallin) qui faisait partie du S.I. sous le pseudonyme de Paulsen. Vereeken partagea plus tard ses soupçons (op. cit., p. 216 et p. 290).
- (92) R. GREEMAN, op. cit., p. 7-14.
- (93) L.T., *Leur Morale et la Nôtre*, Paris, J.-L. Pauvert, 1966, p. 95-96.
- (94) Voir Gérard ROSENTHAL, *Avocat de Trotsky*, Paris, R. Laffont, 1975, p. 314-315.
- (95) L.T., « Moralistes et sycophantes contre le marxisme. Les trafiquants d'indulgences et leur alliés socialistes ou le coucou dans le nid d'un autre », in : L.T., *Leur Morale et la Nôtre*, op. cit., p. 109 et suiv.
- (96) Voy. par exemple Pierre FRANK, introduction à *Leur Morale et la Nôtre*, op. cit., p. 13-14; Michel DREYFUS, introduction à *La lutte contre le stalinisme*, op. cit.,

- p. 240 ; et enfin votre serviteur, Guy DESOLRE, « Chronique de notre temps : la révolution, les otages et les « nouveaux philosophes », *Revue des Pays de l'Est*, 1977, n° 1, p. 39-40.
- (97) V.S., *Carnets* p. 47.
- (98) V.S., *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 342-343. V.S. écrivit une critique de *Leur Morale et la Nôtre* mais ne la publia pas.
- (99) Lettre de V.S. à « mon cher neveu » en Belgique, inédite, 21 août 1946.
- (100) V.S. « Puissance et limites du marxisme », dans *16 fusillés à Moscou. Zinoviev, Kamenev, Smirnov...* Lettres de Victor Serge de Russie, de Belgique, de Marseille, du Mexique. *Le Massacre des écrivains soviétiques*, Paris, Spartacus, 1972, p. 133 et s.
- (101) L.T. « Intellectual radicals and world reaction » (17 février 1939), *Writings of Leon Trotsky (1939-1940)*, op. cit., p. 194 et s.
- (102) *Bulletin de l'Opposition*, n° 73, janvier 1939, p. 16.
- (103) Léon Trotsky à V.S., 29 avril 1936, dans *La lutte contre le stalinisme*, p. 53.
- (104) L.T. à V.S., 3 juin 1936, op. cit., p. 79.
- (105) L.T. à V.S., 3 juillet 1936, op. cit., p. 90.
- (106) Voir Alan WALD, « Victor Serge et la gauche anti-stalinienne de New York 1937-1947 », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 35, septembre 1988, p. 18 ; voir R. GREENMAN, op. cit., p. 18 et p. 40.
- (107) Voir V. SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*, p. 343.
- (108) V.S., *Mémoires d'un révolutionnaire*, op. cit., p. 343.
- (109) V.S., Manuscrit non publié d'une critique de *Leur Morale et la Nôtre*, dont le texte nous a été aimablement communiqué par Richard Greeman.